

Brian
LUMLEY
L'AVANT-POSTE
DES
GRANDS ANCIENS



NeO
Nouvelles Éditions Oswald

L'avant-poste des Grands Anciens

Série « Fantastique / Science-fiction / Aventure »
dirigée par Hélène Oswald

(Voir la liste des titres parus en fin de volume)

Retenez, dès maintenant,
les titres de cette
collection
chez votre libraire.

Cet ouvrage a été réalisé
sous la direction de Richard D. Nolane

Couverture illustrée
par Jean-Michel Nicollet
Maquette : Studios Knack/NéO

Brian Lumley

L'avant-poste des Grands Anciens

Nouvelles

*Anthologie établie et présentée
par Richard D. Nolane*

Traduit de l'anglais
par Jean-Daniel Brèque

Entretien avec l'auteur
par Richard D. Nolane



Nouvelles éditions Oswald

Titres originaux :

Le coquillage de Chypre : *The Cyprus Shell* (The Arkham Collector, été 1968).

La conque des grands fonds : *The Deep-Sea Conch* (In Dark Things, anthologie réunie par August Derleth, Arkham House, 1971).

Un fou du volant : *Hing about Cars* (The Caller of the Black, Arkham House, 1971).

L'avant-poste des Grands Anciens : *In the Vaults Beneath*, (Arkham House, 1971).

Le chuchoteur : *The Whisperer* (Frights, anthologie réunie par Kirby McCauley, 1976).

Énigmatiquement vôtre : *Cryptically Yours* (Escape, magazine, 1977).

L'horreur dans l'asile : *The Horror at Oakdeene* (The Horror at Oakdeene & Others, Arkham House, 1977).

Necros : *Necros* (inédit en anglais comme en français).

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à Nouvelles éditions Oswald/Néo,
5 rue Cochin, 75005 Paris.

ISBN : 2-7304-0392-1

© Nouvelles éditions Oswald (NéO), 1986
5, rue Cochin – 75005 Paris

Sur les traces de Lovecraft

Né en 1937, l'année même de la mort de Howard Phillips Lovecraft, Brian Lumley est généralement considéré un peu comme son fils spirituel. Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait fait ses premières armes chez Arkham House, la célèbre maison d'édition d'August Derleth et Donald Wandrei... On trouvera d'ailleurs en ouverture de ce recueil son tout premier texte publié dans la petite revue confidentielle *The Arkham Collector*, en 1968, « Le Coquillage de Chypre », ainsi que sa suite directe, « La Conque des Grands Fonds », figurant, elle, au sommaire de l'excellente anthologie *Dark Things* (1971).

Depuis presque vingt ans, donc, Brian Lumley s'est fait l'explorateur des univers lovecraftiens, avec une obstination qui lui a valu autant d'admirateurs que de détracteurs, les uns l'accusant de vampiriser l'œuvre du maître (la même campagne calomnieuse avait été, d'ailleurs, dirigée contre Derleth lui-même) et les autres voyant en lui une sorte de « réincarnation » littéraire du créateur du Mythe de Cthulhu. Sans compter que Brian Lumley grimpe vite au créneau lorsqu'il est attaqué, ce qui n'est pas fait pour calmer les esprits...

Pour ma part, je pense qu'il faut couper la poire en deux en disant que Lumley, dans sa veine lovecraftienne, a écrit autant de bons textes que de moins bons mais qu'il a su toujours rester à un niveau honorable dans un sous-genre du Fantastique qui est loin d'être aussi facile à manier qu'on veut bien le faire croire. À cela, il faut ajouter (comme on pourra le constater dans l'interview qui suit) que la fascination qu'il éprouve pour l'univers de l'homme de Providence est extrêmement profonde, ce qui est loin d'être le cas d'un certain nombre de « faiseurs de Mythe de Cthulhu ». De même, il faut reconnaître que sa série de romans consacrés à Titus Crow (traduite chez Albin Michel, collection « Super-Fiction »), si elle n'est pas toujours parfaite, a su néanmoins apporter d'intéressants développements au mythe des Grands Anciens. Bref, Brian Lumley, même s'il est parfois contesté, est un auteur à suivre, et qui sait réserver régulièrement de bonnes surprises à ses lecteurs.

Cela dit, il est faux de voir en lui uniquement un auteur « lovecraftien ». En effet, dès son premier recueil, *The Caller of the Black* (Arkham House, 1971), il a commencé à démontrer qu'il pouvait être un excellent auteur d'horreur moderne, comme on pourra le constater avec « Un fou du Volant », « Le Chuchoteur » ou « Necros » (nouvelle dont il a tenu à réserver la primeur à NéO). Cette facette de son œuvre a pris, d'ailleurs, une importance de plus en plus grande depuis le début des années 80, avec la publication de plusieurs gros romans, tels que *Khai of Ancient Khem*, la trilogie du *Psychomech* et *Necroscope*, livres qui ont connu un succès assez impressionnant en Angleterre. Avec eux, Brian Lumley a pu enfin franchir les limites du public « spécialisé » et s'attacher de nouveaux lecteurs, séduits sans doute par sa façon d'aborder à bras-le-corps les thèmes du Fantastique et de l'Horreur.

Enfin, il est à noter que Brian Lumley a écrit quelques nouvelles qui peuvent se rattacher à l'Heroic Fantasy. L'une d'elles, « Énigmatiquement Vôtre » figure dans ce recueil. C'est un des récits du genre parmi les plus originaux que j'aie pu lire et il a déjà eu les honneurs de plusieurs anthologies de haut niveau aux USA. Quant aux inconditionnels du Mythe de Cthulhu, ils pourront se mettre sous la dent « L'Avant-Poste des Grands Anciens » et « L'Horreur dans l'Asile », deux longs textes comme ils les aiment...

Richard D. Nolane

Versailles,
12 mai 1986.

Rencontre avec Brian Lumley

RICHARD D. NOLANE : Vous écrivez uniquement du Fantastique et de l'Horreur. Pourquoi ?

BRIAN LUMLEY : *Aussi loin que remontent mes souvenirs de lecture, je m'aperçois que j'ai toujours été friand de Fantastique, d'Horreur et de Science Fiction. Les autres mondes, les endroits étranges et les époques mystérieuses m'ont toujours fasciné. Les livres de mon père y sont sans doute pour quelque chose ; il possédait plusieurs gros volumes d'histoires fantastiques et je me rappelle que je me faufilais dans sa chambre pour les lire, chaque fois que ma mère et lui quittaient la maison ! D'un autre côté, il se peut tout simplement que la littérature d'évasion soit la seule qui me plaise vraiment... Imaginez, par exemple, que mon père ait eu des westerns au lieu de ses bouquins fantastiques... Bon, cela dit, est-ce que vous pouvez m'imaginer en train d'écrire une histoire qui s'appellerait... Les Cavaliers de Sage Brush Gulch, hein ? Ce qui ne m'empêche pas d'être un fan inconditionnel de John Wayne !*

RDN : Vous êtes l'auteur de Fantastique moderne qui est le plus associé à l'univers de Lovecraft. Qu'est-ce que cet univers particulier représente pour vous ?

B.L. : *Je vais vous dire quelque chose de bizarre, en espérant que ce ne sera pas mal interprété. Lovecraft, a écrit ce qu'on pourrait appeler des scénarii « bon marché » enrobés dans un style de « luxe ». Ses histoires avaient beau être destinées aux pulps, elles n'en auraient pas moins fait bonne figure dans les grandes revues littéraires de l'époque. La seule raison de ce décalage était l'absence de marché pour le Fantastique « littéraire ». J'avais lu des tas d'histoires du genre « météorites venus de l'espace », mais rien de comparable à « La Couleur Tombée de Ciel ». Les poulpes géants étaient légion dans le Fantastique... mais que sont-ils en comparaison du monstrueux Cthulhu ? Pour moi, le voyage dans le temps était une vieille ficelle usée, jusqu'à ce que je lise « Dans l'Abîme du Temps ». Bien sûr, Lovecraft écrivait de l'horreur – la meilleure qui soit – mais il était en même temps un fameux auteur de SF, comme le prouvent des histoires, ainsi que bien d'autres, comme « Les Montagnes Hallucinées ». Même des textes secondaires, tels que « De l'Au-Delà » ou « Air Froid », louchent vers la SF. Donc... HPL était un superbe innovateur ! C'est toujours ça que j'ai voulu faire pour ma part. Quant à savoir ce qu'il représente pour moi, je dirai qu'il est l'écrivain de Fantastique absolu. Même les meilleurs du genre ne l'approchent pas. Son univers est le seul qui m'ait jamais donné une chair de poule mémorable !*

RDN : Contrairement à presque tous les autres auteurs du « Mythe de Cthulhu », vous paraissez être fasciné par l'univers onirique de Lovecraft... Quelle est la raison de cette attirance ?

B.L. : *Les contes de HPL concernant son cycle onirique étaient restés, pour la plupart, inachevés, surtout « À la Recherche de Kadath ». Ou plutôt, disons qu'ils laissaient pendre un certain nombre de fils conducteurs. Lorsque j'ai lu ces histoires, j'ai rassemblé tous ces fils épars car j'ai ressenti alors le besoin de m'en occuper. Mais un rêve est un rêve... une dimension particulière où les choses sont rarement ce qu'elles ont l'apparence d'être, sans compter que chacun de nous a ses propres rêves. Et comme on sait, jamais rien d'habituel n'arrive dans les rêves. Aussi, je me suis posé la question de savoir ce qui se passerait si une paire de héros modernes se retrouvaient un jour perdus dans l'univers onirique de Lovecraft. Des héros qui tiendraient bon et se battraient plutôt que de s'évanouir ou de fuir... Le résultat a été une trilogie romanesque et un volume de nouvelles, tous articulés autour des mêmes personnages et se déroulant tous dans l'univers onirique de Lovecraft. Ils vont commencer à paraître aux USA et l'ensemble du cycle devrait être*

entièrement publié d'ici dix-huit mois à deux ans...

RDN: Titus Crow, votre détective de l'Occulte, semble être un de vos personnages favoris. Il combat toujours avec succès les horreurs du panthéon lovecraftien. Mais un des aspects les plus terrifiants du Mythe de Cthulhu reste la puissance aussi colossale que destructrice des Grands Anciens. N'avez-vous pas peur qu'un héros sans cesse triomphant ne sape la fascination éprouvée par les lecteurs à l'égard des créatures du Mythe de Cthulhu?

B.L.: *N'oubliez-pas que Titus Crow a été créé au début de ma carrière. Il se peut que, si je les écrivais maintenant, les histoires le mettant en scène aborderaient ce personnage sous un angle différent. Je vais vous dire pourquoi je l'ai fait tel qu'il est : tout simplement parce que je ne voulais pas qu'il ressemble aux autres... Soyons honnête, dès que quelqu'un se retrouve en face des Grands Anciens, c'est pour être liquidé ! Soit il est mangé, soit son visage est déchiqueté, soit il se fait dévorer le cerveau (à moins que celui-ci ne soit transporté ailleurs), soit ses os sont liquéfiés. Ou alors, il devient fou, ou il est réduit en poussière, ou il se transforme en créature des profondeurs. En deux mots, il ne peut gagner ! C'est ça qui me semble ennuyeux, à moi... Bon sang, c'est de l'Espèce Humaine qu'on parle ! Mort aux calmars intelligents... et longue vie à Crow et de Marigny !*

RDN: Quelles étaient vos relations avec August Derleth?

B.L.: *Uniquement celles qui peuvent exister entre un écrivain et son éditeur. C'est notre correspondance qui a fait que je me suis attaché à lui. Cela dit, à mes débuts, lorsque j'ai réalisé à quel point c'était un des monstres sacrés de la littérature macabre, je l'ai trouvé quelque peu oppressant ; oh, il n'était pas du genre à s'amener en disant « Je suis le grand August Derleth en personne », car il n'avait pas besoin de le faire : tout le monde connaissait son importance. L'un dans l'autre, tout s'est très bien passé entre nous.*

RDN: Pensez-vous qu'on pourra écrire sans fin des histoires du Mythe de Cthulhu, sans que cela tourne à la répétition?

B.L.: *Les bons auteurs du Mythe seront toujours capables de l'enrichir. D'un autre côté, un bon nombre d'écrivains amateurs, ainsi qu'un ou deux autres qui devraient être mieux inspirés, tendent toujours à radoter sans cesse les mêmes choses. L'idée de base est celle-ci ; prenez une idée scientifique ou surnaturelle un peu fatiguée, saupoudrez-la d'une poignée de baragouin chanté aux accents barbares, mentionnez une fois ou deux les noms de Cthulhu et de Yog-Sothoth, faites en sorte que votre héros finisse sous forme de flaque de bave et, miracle, vous obtenez une histoire du Mythe ! C'est quand on tombe sur une bonne histoire du Mythe qu'on s'aperçoit clairement de la banalité de ces ficelles. Oui, une répétition constante de mauvais récits finirait en effet par tuer le Mythe. Personnellement, lorsque je m'attelle à une histoire de ce genre, j'essaie de faire en sorte qu'elle figure parmi les bonnes !*

RDN: Depuis plusieurs années, vous paraissez vous tourner de plus en plus vers d'autres types d'horreurs que celui de la veine lovecraftienne. Avez-vous une approche différente pour chacun de ces divers genre?

B.L.: *Tout à fait, oui. Je travaille avec une humeur différente. Je me sens différent ! Au début, il m'était « facile » d'écrire dans un style plus ou moins lovecraftien ; puis, ce fut « facile » de faire les livres de la série Psychomech, et, entre-temps, je n'ai guère éprouvé de difficulté pour écrire les histoires du Pays Originel. Lorsqu'un thème devient très familier à un écrivain et, surtout, lorsqu'il y prend beaucoup de plaisir, l'écriture elle-même ne pose aucun problème. Mais chaque nouvelle facette d'une œuvre est ressentie différemment et j'essaie toujours de les approcher sous un angle nouveau. Si on prend ma série des Terres du Rêve, par exemple, elle est, elle aussi,*

totallement différente du reste...

RDN: Vous avez entamé une ambitieuse série de longs romans avec *Psychomech*. Pouvez-vous nous indiquer le thème général de ce cycle qui semble se vendre plutôt bien en Angleterre?

B.L. : *Le Psychomech est un appareil : un psychiatre mécanique. Un appareil censé guérir toutes les maladies mentales de l'homme. Ou, tout au moins, c'est ce qu'on croyait ! Mais c'était, à l'origine, un rêve des savants d'Hitler, qui pensaient ainsi pouvoir créer une race de surhommes : des hommes sans peur, des êtres mentalement parfaits, avec l'aimable concours du Psychomech. Seulement, un des vieux copains du Führer a fini par construire cet engin et se met dans la tête de vouloir s'en servir. Comme on peut s'en douter, les résultats vont être cauchemardesques...*

RDN: En dehors de Lovecraft, quels sont vos auteurs préférés?

B.L. : *Clark Ashton Smith, pour la véritable magie de ses mots. William Hope Hodgson, pour la peur absolue qui se dégage de ses histoires. H. Rider Haggard et Abraham Merritt, pour leurs fantastiques aventures et aventuriers. J'ajouterai peut-être aussi Jack Vance, pour ses histoires et ses personnages qui sont si drôles.*

RDN: Vous m'avez dit avoir été abondamment traduit...

B.L. : *Oui. Depuis pas mal de temps, certains de mes romans sont disponibles en France et en Allemagne. Les Espagnols ont commencé à traduire mes livres (notamment ceux parus chez Arkham House) et les Japonais ont en cours de fabrication une superbe édition sous emboîtage de The Caller of the Black. De même, les Allemands sont en train de publier la fin du cycle de Titus Crow, qu'ils avaient commencé à sortir il y a quelques années. Cela dit, l'éditeur américain Weirbook Press a l'ambitieux projet de vouloir publier douze livres de moi, dont sept inédits, dans les trois années à venir. L'un d'eux sera Elysia, le sixième et dernier volume de la série Titus Crow, un inédit total.*

RDN: Et qu'avez-vous en projet?

B.L. : *Ici, en Angleterre, Grafton va éditer en poche Necroscope, cet été. Ils ont appelé ça « l'Histoire de Vampire Absolue »... C'est un long roman de 900.000 signes qui représente probablement la meilleure chose que j'aie jamais écrite. L'année suivante, ils sortiront un autre gros roman, intitulé Demogorgon. Et, en ce moment, je suis en train d'écrire Necroscope II. Ensuite... ? Ensuite, je pense que ce sera un nouveau roman des Terres du Rêve, qui devrait s'appeler Curator's Quest. Avec un peu de chance, peut-être seront-ils traduits en français !*

Le coquillage de Chypre

Les Chênes, Innsway,
Redcar, Yorkshire.
5 Juin 1962

Colonel en retraite George L. Glee
Ordre de l'Empire Britannique
Distinguished Service Order
11 Tunstall Court,
West H Pool, Comté de Durham.

Mon cher George,

Je te prie d'accepter mes excuses les plus sincères pour la façon inqualifiable dont Alice et moi vous avons faussé compagnie lors de la soirée de samedi dernier. Alice n'a pas cessé de me faire des remarques sur l'*expression* de mon visage, sur mon manque total de politesse et sur la façon grossière dont je l'ai enlevée à votre merveilleuse table; et tout cela, hélas, sous les yeux de nombre de nos connaissances de l'Armée. J'espère seulement que notre longue amitié et la confiance qui n'a cessé de régner entre nous t'auront permis de comprendre que seule une question d'extrême urgence avait pu me faire quitter ta demeure d'aussi extraordinaire façon.

J'imagine que notre sortie vous a tous plongés dans l'étonnement. Alice était toute désespérée et a refusé de m'adresser la parole jusqu'à ce que je lui aie fourni l'explication complète d'un comportement qu'elle qualifiait de lunatique.

En bref, je lui ai raconté l'histoire que je vais maintenant te narrer. Cela a suffi pour la satisfaire et pour qu'elle accepte comme valables les raisons de mon acte apparemment injustifié, et j'espère qu'il en sera de même pour toi.

C'étaient les huîtres, bien sûr. Elles étaient préparées d'impeccable façon, je n'en doute point, et elles devaient être délicieuses – sauf pour moi. En vérité, je ne peux pas *supporter* les fruits de mer, surtout les coquillages. Tu te rappelles sûrement la joie avec laquelle je dévorais crabes et homards ? Et ce repas à Goole où j'ai avalé deux plats de moules fraîches à moi tout seul ? Ah, j'adorais tout cela. Rien que d'y penser aujourd'hui...

Quelque chose m'est arrivé il y a deux ans, à Chypre, qui a mis fin à mon appétit pour ce genre de mets. Mais avant de continuer, laisse-moi te prier de faire quelque chose. Prends ta Bible et consulte le Lévitique, chapitre XI, versets 10-11. Non, non, je ne suis pas devenu un fanatique religieux. Simplement depuis ce qui s'est passé il y a deux ans, ce sujet retient mon intérêt, un intérêt morbide je l'admets, ce sujet et tout ce qui s'y rapporte.

Si ta curiosité se trouve éveillée quand tu auras fini mon récit, il existe de nombreux ouvrages sur ce sujet que tu pourras consulter – bien que je doute que tu les trouves à la bibliothèque la plus proche. Enfin, voici quatre titres que je te recommande : le *Hydrophinnaie* de Gantley, *Les Habitants des Profondeurs* de Gaston Le Fé, le *Unter-Zee Kulturen* allemand et le monstrueux *Cthaat Aquadingen*, dont l'auteur est inconnu. Tous quatre contiennent des passages aussi nauséux que l'histoire que je me vois contraint de te raconter en guise d'excuse.

J'ai dit que cela s'était passé à Chypre. À l'époque, je commandais une petite unité stationnée à Kyréa, un village côtier situé entre Céphos et Kyrénia, qui domine la Méditerranée, la plus belle des mers. Dans ma compagnie se trouvait un jeune caporal, du nom de Jobling, qui se disait conchyliologue et passait le plus clair de ses heures de loisir à explorer avec masque et palmes les criques au sud de Kyréa. En fait, c'était un garçon fort sérieux, et sa collection était vraiment merveilleuse, car il avait servi dans tous les coins du globe et avait pillé de nombreux océans.

Ses quartiers étaient pleins de coquillages sous verre, replacés dans leur environnement « naturel » qu'il avait reconstitué de ses propres mains : des coquillages aussi fascinants que le *Pecten irradian* d'Afrique, le *Murex monodon* à corne et l'*lanthina violacea* d'Australie, l'étrange *Melongena corona* du Golfe du Mexique, le *Ranella perca* du Japon à la forme en éventail si caractéristique, et des centaines d'autres, trop nombreux pour que je les cite tous. Ma ronde hebdomadaire se terminait inévitablement dans les quartiers de Jobling où je venais visiter son petit musée et m'émerveiller des beautés artistiques que peut créer la nature.

Bien que le *hobby* de Jobling occupât toutes ses heures de loisir, il n'influaient en rien sur la façon dont il accomplissait son service ; c'était un sous-officier consciencieux et travailleur. Je commençai à observer un *changement* en lui quand la qualité de son travail se mit à baisser, et je me préparais à le réprimander pour sa négligence quand il fut victime de la première de ces crises qui allaient culminer de si horrible façon.

Un matin, après la parade, on le trouva recroquevillé sur son lit dans une position des plus curieuses, les jambes ramenées vers le haut et les bras serrés autour du corps : une position presque fœtale. On appela le médecin militaire mais, en dépit des soins qui lui furent prodigués, Jobling demeura dans ce curieux état pendant plus d'une heure ; puis il « revint à lui » subitement et se comporta de la façon la plus normale qui soit, apparemment incapable de se rappeler ce qui lui était arrivé. Je fus contraint de le suspendre de ses fonctions pendant une semaine, ce qui l'étonna fort, car il se disait en pleine forme et attribuait son malaise à une trop forte exposition au soleil cyprite. Je discutai de son cas avec le médecin, qui m'assura que l'état de Jobling ne correspondait pas à celui de la victime d'une attaque, mais lui rappelait plutôt celui d'un homme frappé par un traumatisme, comme celui que peut causer un choc psychologique profond...

Le lendemain du jour où il reprit son service, Jobling fut victime de la deuxième de ses crises.

Cette deuxième attaque eut exactement la même forme que la première, excepté le fait qu'elle dura sensiblement plus longtemps. De plus, on le trouva cette fois en train de serrer dans sa main un carnet de notes en rapport avec sa collection de coquillages. Je demandai à voir ces notes et, tandis que l'on conduisait Jobling, encore étourdi, vers l'hôpital pour y subir des examens, je les lus en détail dans l'espoir d'y trouver quelque indice sur les raisons de son étrange affliction. J'avais le pressentiment que son état était en fait en rapport avec son *hobby* ; bien qu'il me fût impossible de deviner en quoi l'étude et la collection des coquillages pussent avoir un effet aussi dramatique sur quiconque s'y adonnait.

Les vingt et quelques premières pages étaient pleines d'observations sur les lieux où on pouvait trouver certaines espèces de mollusques marins. Par exemple : « *Pecten irradian* – de petite taille – dans les bassins rocheux de deux ou trois brasses de profondeur. » Et cætera, et cætera... Cette section était suivie d'une douzaine de pages de dessins, impeccablement exécutés, et de descriptions de spécimens plus rares. Deux pages étaient consacrées à une carte côtière des environs de Kyréa, sur laquelle les zones déjà explorées par le collectionneur étaient hachurées et celles qu'il lui restait à visiter indiquées par des flèches. Puis, sur la page suivante, je découvris un dessin d'une grande précision représentant un coquillage que je n'avais jamais vu auparavant, en dépit de mes fréquentes

visites à la collection de Jobling, et que je n'ai vu qu'une seule fois depuis lors.

Comment le décrire ? Au-dessous de lui se trouvait une échelle destinée à faire apparaître sa taille réelle. Il semblait mesurer quinze centimètres de long et sa forme était celle d'une spirale élancée : mais tout autour de cette spirale, d'une extrémité à l'autre, étaient disposés des piquants fort pointus qui pouvaient atteindre jusqu'à cinq centimètres de long et qui mesuraient bien deux centimètres au bout du coquillage. Il s'agissait de toute évidence d'un moyen de défense contre les prédateurs marins. Jobling avait colorié la bouche de la chose, et on distinguait un opercule d'un noir luisant, avant une rangée d'yeux minuscules sur les côtés, rappelant un peu ceux de la pétoncle, le tout étant d'un rose soutenu. Le coquillage lui-même, ainsi que ses piquants, était couleur de sable. Si j'étais plus apte à la description, peut-être arriverais-je à te faire sentir à quel point cette chose était répugnante. Qu'il me suffise de te dire que je n'aurais pas aimé ramasser ce coquillage sur une plage, et pas seulement à cause de ses piquants ! Il y avait quelque chose d'horrible et de fascinant à la fois dans la *forme* et dans les *yeux* de cette créature qui, vu la qualité et le réalisme des autres dessins, ne pouvait correspondre simplement à une invention de l'artiste...

La page suivante contenait une série de notes qui disaient à peu près ceci, autant que je m'en souviens :

Murex hypnotica,
Rare ? Inconnu ???

2 Août : Trouvé coquillage, contenant mollusque encore vivant, au large des rochers (point marqué sur la carte) à environ quatre brasses. Le coquillage était sur le sable dans un bassin naturel. Sûr qu'il doit être rare, probablement espèce inconnue. Mollusque a yeux au bord de son manteau. N'ai pas pris le coquillage. L'ai ancré à un rocher avec un fil de nylon de mon fusil sous-marin. Veux étudier la créature dans son milieu naturel avant de la capturer.

3 Août : Coquillage toujours en place. Ai observé scène bizarre. Petit poisson, deux à trois centimètres, a nagé près du coquillage, sans doute attiré par le rose vif de sa bouche. Yeux du mollusque ont oscillé en rythme pendant quelques secondes. *Poisson est entré en nageant dans coquillage et opercule s'est refermé.* Ai bien nommé coquillage. Fascination que j'ai ressentie quand je l'ai trouvé est de toute évidence ressentie à plus grand degré par poissons. La chose semble utiliser l'hypnotisme pour capturer poissons comme la pieuvre le fait avec crabes.

4 Août : Ne peux visiter coquillage aujourd'hui : de service. Fait drôle de rêve la nuit dernière. J'étais dans un coquillage au fond de la mer. Ai vu *moi-même* en train de nager. Détestais le nageur et le blâmais de mon immobilité. *J'étais le mollusque !* Quand le nageur, moi-même, fut parti, j'ai scié le fil de nylon mais n'ai pu le rompre. Me suis réveillé. Désagréable.

5 Août : De service.

6 Août : De nouveau visité coquillage. Fil de nylon légèrement râpé. Yeux se sont agités en me voyant. Vertige. Suis resté immergé trop longtemps. Retour au camp. Vertiges toute la journée.

7 Août : Encore rêvé que j'étais mollusque. Détestais nageur, moi-même, et essayais de pénétrer dans son esprit – comme je fais avec les poissons. Me suis réveillé. Horrible.

(Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il annote son journal, et je vis qu'ils correspondaient à la période que Jobling avait passée à l'hôpital. En fait, il était entré à l'hôpital le lendemain du jour où il avait consigné sa dernière observation, soit le huit du mois. L'annotation suivante donnait à peu près ceci :)

15 Août : Ne croyais pas que le coquillage serait encore là après tout ce temps, mais si. Fil de nylon fort entamé mais intact. Ai plongé cinq ou six fois mais ai été pris d'horribles vertiges. Mollusque a agité ses yeux dans ma direction avec frénésie. *Ai senti ce rêve horrible s'emparer de moi sous l'eau !* Ai dû sortir de l'eau en hâte. Persuadé que cette saleté a essayé de m'hypnotiser comme si j'étais un poisson.

16 Août : Horrible rêve. Me réveille juste et dois le transcrire. *J'étais de nouveau le coquillage.* Assez. Vais cueillir le coquillage aujourd'hui. Ces vertiges...

C'était tout. La dernière annotation avait été de toute évidence rédigée le jour-même, juste avant la nouvelle crise de Jobling. Je venais à peine de finir de lire ces notes et m'interrogeais sur leur sens quand le téléphone sonna. C'était le médecin. La panique régnait à l'hôpital. Jobling avait tenté de s'échapper, tenté de s'enfuir de l'hôpital. Je pris ma voiture, filai là-bas, et c'est à ce moment-là que l'horreur s'est abattue sur moi.

Un planton m'attendait à l'entrée principale et m'escorta jusqu'à un pavillon isolé. Le médecin et trois infirmiers m'attendaient dans une salle.

Jobling était couché sur le lit, recroquevillé dans cette position fœtale – *mais était-ce vraiment une position fœtale ?* Que me suggérerait-elle donc ? Soudain, je remarquai un détail qui interrompit net mes réflexions, me faisant sursauter et me pencher sur le corps. De l'écume achevait de sécher sur la bouche du malheureux, ses dents étaient serrées et ses yeux exorbités. Mais il ne bougeait absolument pas. *Il était raide mort !*

« Comment diable... ? hoquetai-je. Qu'est-il arrivé ? » Le médecin me saisit le bras. Ses yeux étaient grands ouverts, incrédules. Je remarquai alors que l'un des infirmiers semblait être en état de choc. Le médecin se mit à parler, d'une voix brisée.

« C'était horrible. Jamais je n'ai vu une chose pareille. Il a semblé devenir fou. Il s'est mis à écumer et a tenté de sortir d'ici. Il est parvenu à la porte principale avant qu'on le rattrape. Il nous a fallu le *porter* jusqu'ici et il n'arrêtait pas de se diriger vers la fenêtre, vers la mer. Quand on l'a ramené ici, il s'est brusquement recroquevillé sur lui-même – comme ça. » Il désigna le corps immobile sur le lit. « Et puis il s'est mis à onduler – c'est la seule façon dont je peux décrire son mouvement – il *ondulait*, il a quitté le lit et s'est précipité dans l'armoire en fermant la porte derrière lui. Dieu seul sait pourquoi il est allé là-dedans ! » L'armoire se trouvait dans un coin de la pièce. Une de ses deux portes pendait à une charnière tordue : elle avait presque été arrachée du meuble. « Quand on a essayé de l'en sortir, il s'est débattu comme un damné. Mais pas comme l'aurait fait un *homme* ! Il nous frappait de sa *tête*, en *ondulant* de façon bizarre, il mordait et crachait – et il était toujours dans cette horrible posture, même quand il luttait. Quand on a réussi à le ramener sur le lit, il était mort. Je... je crois qu'il est mort de peur. »

L'idée que j'avais eue, et que l'horreur de la situation m'avait empêché de développer, revint me tarauder l'esprit et je me mis à envisager une suite impossible d'événements. Non, non ! C'était trop monstrueux – trop *fantastique*... Et puis, comme pour assombrir encore mes terribles pensées,

vinrent les paroles que prononça l'un des infirmiers et qui me firent soudain perdre connaissance.

George, je crois qu'il te sera difficile de me croire quand je te dirai quelles étaient ces paroles. Il semble ridicule qu'une telle déclaration puisse avoir un effet aussi violent sur quiconque. Et pourtant, je me *suis* évanoui ; car j'ai saisi alors la connexion, j'ai vu la pièce du puzzle qui venait compléter l'horrible image... L'infirmier déclara :

« Le pire, Sir, ça a été quand on l'a sorti de l'armoire. *C'était aussi dur que de faire sortir un bigorneau de sa coquille sans l'aide de pinces...* »

*

* *

Quand je revins à moi, et malgré les avertissements du médecin, je me rendis au mess – je n'avais pas encore rencontré Alice à cette époque et je vivais « en chambrée » – et pris mon matériel de plongée. J'emmenai le carnet de Jobling avec moi et roulai jusqu'à l'endroit de la côte qu'il avait marqué en rouge sur sa carte. Il ne fut pas difficile à trouver ; Jobling aurait fait un excellent cartographe.

Je garai ma voiture et enfilai palmes et masque. Bientôt, je nageai en eau peu profonde au-dessus d'une étendue de sable fin où affleuraient quelques rochers. Je m'arrêtai à une profondeur de deux brasses environ pour observer une masse, littéralement une *masse*, de crabes en train de se disputer la carcasse d'un poisson. Celle-ci était complètement recouverte par ces vicieuses créatures – la façon dont elles sont attirées par la charogne est vraiment étonnante – mais, tandis que le combat faisait rage, j'aperçus fugitivement des écailles d'argent et de la chair sanguinolente. Mais je n'étais pas là pour observer les habitudes alimentaires des crabes. Je continuai de nager.

Je trouvai le bassin rocheux presque immédiatement et le coquillage ne fut pas difficile à repérer. Il reposait à environ quatre brasses de fond. Je vis que le fil de nylon était toujours en place. Mais l'eau n'était pas aussi claire qu'elle aurait dû l'être à cet endroit. Je sentis un sinistre sentiment m'envahir – une innommable prémonition. Mais si j'étais venu jusqu'ici, c'était pour voir ce coquillage de mes yeux, pour me prouver que ce que mon esprit avait imaginé n'était que pure fantaisie.

Je plongeai, tournant mes pieds vers le ciel et ma tête vers le fond sablonneux, et glissai en silence sous la surface des eaux. Je descendis en spirale vers le coquillage, remarquant qu'il était exactement tel que Jobling l'avait dessiné et, avec précaution, frissonnant légèrement, je le saisisais par l'un de ses piquants et le retournai pour voir sa bouche rose.

Le coquillage était *vide* !

C'était ce quoi j'aurais dû m'attendre si ma théorie insensée était correcte ; cependant, je m'éloignai vivement de la chose comme s'il s'était agi d'un poisson-torpille. Puis, du coin de l'œil, je vis *pourquoi* l'eau était si trouble à cet endroit. Une deuxième masse de crabes faisait monter un nuage de sable et de sépia dans l'eau, un nuage qui provenait d'un poisson ou d'un mollusque mort qu'ils étaient en train de réduire en pièces avec leur sinistre furie habituelle.

Sépia ! Saisi par l'horreur, je frissonnai devant mes propres pensées. Grand Dieu du Ciel ! *Sépia* !

J'ôtai en hâte une de mes palmes, éloignai les horribles créatures de leur proie, *et regrettai immédiatement mon geste*. Car le sépia est le sang, le fluide vital des seiches *et de certaines espèces de mollusques et de coquillages*.

La chose était encore en vie. Son manteau ondulait doucement et les yeux qui lui restaient m'aperçurent. Alors même que l'horreur ultime s'emparait de moi, je sus que j'avais deviné juste.

Car la chose n'était pas *enroulée sur elle-même* comme aurait dû l'être un mollusque – *et quel mollusque a-t-on jamais vu quitter sa coquille?*

J'ai dit qu'il m'avait aperçu! George, je jure sur la Sainte Bible que la créature m'a *reconnu* et, au moment où les crabes se sont précipités pour leur immonde curée, elle a essayé de *marcher* vers moi.

Les mollusques ne marchent pas, George, et les hommes n'ondulent pas.

L'hypnotisme est une étrange chose. Nous comprenons à peine l'aspect *humain* de cette force, et encore moins les étranges variantes que l'on rencontre chez les formes de vie inférieures.

Que puis-je dire d'autre? Laisse-moi le répéter, j'espère que tu accepteras mes excuses pour mon comportement de l'autre soir. C'étaient les huîtres, bien sûr. Elles étaient préparées d'impeccable façon, je n'en doute point, et elles devaient être délicieuses – pour un palais non *prévenu*, bien sûr. Mais moi! Enfin! Je ne pourrais pas plus manger une huître que manger un caporal.

Sincèrement,

Major Harry Winslow.

La conque des grands fonds

11 Tunstall Court,
West H Pool,
Comté de Durham.
16 juin 1962

Major Harry Winslow
Les Chênes, Innsway,
Redcar, Yorkshire.

Mon Cher Harry,

Quelle intéressante histoire que celle racontée par ta lettre. Des gastéropodes hypnotiques, *by crikey!* Mais tu n'avais nul besoin de t'excuser. Enfin! Nous avons tous pensé que tu ne te sentais pas bien, ce qui était en fait le cas, et pas un instant nous n'avons considéré ton geste comme « inexcusable ». Si seulement j'avais su à quel point tu étais... *sensible* aux fruits de mer; je n'aurais pas fait figurer des huîtres au menu! Et pour l'amour de Dieu, tranquillise cette pauvre Alice et dis-lui bien qu'il n'y a rien à excuser. Donne-lui mon meilleur souvenir, à la pauvre chérie!

Mais cette histoire, c'est vraiment quelque chose. J'ai montré ta lettre à un des mes amis, un conchyliologue qui habite à Harden. Ce type – il s'appelle John Beale – passe tous ses étés dans le sud, « à la chasse aux coquillages », comme il dit, dans les criques du Devon et du Dorset; ou du moins il *avait* l'habitude de le faire. Enfin! Il était aussi mordu que ton Caporal Jobling (le malheureux) paraissait l'être.

Mais il semble que mon estomac soit plus solide que le tien, *old chap*. Oh oui! En fait, je viens du *Pot-à-Homard*, un restaurant en bord de mer où je suis allé boire un verre. Je n'ai pas pu résister et j'ai acheté un crabe fraîchement pêché dans le vieux Hartlepool. Eh oui, et ce après avoir lu ton histoire et écouté celle de Beale. En vérité, je n'arrive pas à décider laquelle des deux est la plus répugnante – même si je dois dire que ni l'une ni l'autre ne m'a coupé l'appétit!

Mais il faut que je te raconte cette histoire – telle que Beale me l'a racontée –, quitte à courir le risque de froisser davantage ta sensibilité. Voici donc:

Tu te rappelles sans doute qu'il y a quelques années de cela, une expédition océanographique est allée relever les limites du plateau continental depuis le Golfe de Gascogne jusqu'aux Îles Shetland. Tu dois t'en souvenir: le bateau a coulé au large des Îles Féroé, à la fin de sa course, et tous les journaux en ont parlé à l'époque. Heureusement, tout l'équipage du *Sunderland* a pu évacuer le navire à bord des canots de sauvetage avant qu'il ne coule.

Enfin, bref, un des membres de l'équipage était un copain de Beale, et il savait que celui-ci était un mordu des coquillages. Il lui a rapporté un spécimen fort bizarre en guise de cadeau. C'était une conque des grands fonds, pêchée à deux mille sept cents brasses de profondeur dans l'Atlantique, à deux cents milles nautiques au large de Brest.

Crois-moi, c'était une trouvaille que cette conque, et l'ami de Beale aurait eu de sérieux ennuis si l'équipe scientifique du vaisseau avait appris qu'il l'avait retirée en douce de la drague. Toujours est-il qu'il l'a cachée sous sa couchette jusqu'au moment où le bateau a coulé, et qu'il a même réussi à l'embarquer avec lui sur un canot de sauvetage. Et puis il l'a rapportée chez lui. Bien entendu,

après avoir passé un mois hors de l'eau – à supposer qu'elle ait pu survivre au changement de pression quand on l'avait remontée –, la créature dans la conque devait être morte depuis longtemps.

C'est ce que tu aurais pensé, n'est-ce pas, Harry... ? Dès que Beale entra en possession de la conque, il l'immergea dans une solution d'acide fortement dilué afin de nettoyer sa surface et de la débarrasser des restes du mollusque. La conque était relativement grande, elle avait vingt-cinq centimètres de long et dix centimètres de large, elle était fortement lovée et pourvue d'une grande bouche. Beale pensait qu'une fois débarrassée de toutes ces incrustations, la chose se révélerait être assez belle. La plupart des habitants des grands fonds sont exotiques à leur façon, n'est-ce pas ?

Le lendemain matin, Beale alla sortir la conque de son bain d'acide – et il remarqua qu'un opercule assez épais et d'un vert brillant était devenu visible au fond de la bouche en forme de cloche. L'acide non seulement n'avait pas entamé les incrustations sur la coquille mais avait de toute évidence fait dilater la limace morte (est-ce ainsi qu'on appelle ce genre de créature ?) à l'intérieur de la conque. Et c'est à ce moment-là que c'est devenu drôle.

Beale a pris un couteau et a essayé de glisser sa lame entre la lèvre verte et l'intérieur de la coquille, de façon à extraire le corps de la limace comme avec un crochet, tu vois ? Mais aussitôt que le couteau a touché l'opercule – *que je sois damné si la chose ne s'est pas brusquement rétractée !* Eh oui, elle était encore vivante, cette créature – même après avoir été remontée de ces terribles profondeurs, même après avoir passé un mois hors de l'eau et une nuit dans un bain d'acide – toujours vivante ! Fascinant, n'est-ce pas, Harry ?

Beale savait à présent qu'il avait une véritable curiosité sous la main, et qu'il devait faire part de son existence à un zoologue compétent. Mais comment le faire sans compromettre son ami ? Enfin ! Cette conque des grands fonds semblait être la découverte la plus intéressante de cette expédition avortée...

Eh bien, Beale a réfléchi pendant une semaine, au bout de laquelle il s'est finalement décidé à demander l'avis de son ami marin (c'était un gars de Hartlepool, au fait, un nommé Chadwick). Il l'a prié de venir jusqu'à Harden et il l'a mis au courant de sa découverte avant de lui demander conseil. À ce moment-là, il avait acheté un aquarium pour y garder la conque et la nourrissait avec des abats de boucherie. Fort déplaisant. Il ne l'a jamais *vue* en train de happer les bouts de viande, mais chaque matin, l'aquarium se retrouvait vide de toutes choses excepté de la conque et de son occupant.

En demandant son avis à Chadwick, Beale espérait que son ami lui donnerait le feu vert pour révéler l'existence de la conque. Vois-tu, il escomptait que Chadwick serait disposé à se faire sonner les cloches « dans l'intérêt de la science ». Que non. Ce Chadwick n'était qu'un simple matelot et il n'avait aucune envie de se faire passer un savon. Pourquoi Beale (demanda-t-il) ne pouvait-il pas se contenter de garder la conque et de se taire ? Eh bien, Beale lui expliqua que son hobby était la conchyliologie, pas la zoologie, et qu'il n'avait pas envie de conserver définitivement cet aquarium qui empestait son appartement. Ce à quoi Chadwick rétorqua qu'il pouvait fort bien tuer la limace et garder la conque, non ? Et Beale ne trouva rien à lui répondre.

Ce Beale n'est pas un mauvais gars, tu vois, et il savait parfaitement ce qu'il pouvait faire – à savoir, donner la conque à une personne compétente pour l'étudier et laisser Chadwick se faire réprimander –, mais, enfin, il s'agissait de son ami ! En fin de compte, il accepta de tuer la limace et de garder la conque. Ainsi, il pourrait se débarrasser de l'aquarium – la conque émettait une odeur fort désagréable – et ensuite vivre heureux avec son coquillage.

Mais Chadwick n'avait pas été sans remarquer les hésitations de Beale, et il décida de rester afin de s'assurer que son ami tuerait réellement la limace – et c'est quand il en fut vraiment question que les choses ont commencé à se compliquer. Cette nuit-là, quand l'heure vint pour Chadwick de

repartir pour Hartlepool, ils n'avaient toujours pas réussi à achever la créature. Et crois-moi, Harry, ils avaient pourtant essayé !

Tout d'abord, Beale avait sorti la conque de son aquarium pour la plonger dans un bain d'acide concentré. Deux heures plus tard, les incrustations sur la coquille avaient disparu, révélant une configuration assez banale. La surface du bain d'acide était couverte par un léger dépôt – mais l'opercule vert et brillant était toujours là, aussi hermétiquement clos que les coffres de la Banque d'Angleterre ! Rappelle-toi, nos deux compères savaient que la limace pouvait supporter de passer un mois sans eau ni nourriture, et il semblait bien que la coque et l'opercule soient capables de résister à l'acide le plus puissant dont Beale pouvait disposer. Que faire donc ?

Même après le départ de son ami, Beale continua à réfléchir à ce problème. Voilà qui était fort bizarre, et la situation dans laquelle il se trouvait commençait à le mettre mal à l'aise. Il lui rappelait quelque chose, ce coquillage, quelque chose qu'il avait déjà vu auparavant... au musée local, voilà où !

Le lendemain matin, dès que son ami marin fut de retour, ils se rendirent au musée. Dans la section consacrée à « L'Angleterre Préhistorique », Beale trouva ce qu'il cherchait : une armoire entière pleine de coquillages fossiles de toutes les formes et de toutes les tailles. Bien sûr, ces fossiles étaient protégés par une vitre et nos deux compères ne pouvaient pas les toucher, mais ils n'en avaient pas vraiment besoin. « Le voilà, dit Beale, tout excité, en désignant l'un des spécimens. C'est lui – il n'est pas aussi grand, certes, mais il est de la même forme, avec le même type de stries ! » Et Chadwick fut bien obligé d'admettre que ce fossile ressemblait fort à leur conque.

Eh bien, ils lurent l'étiquette collée derrière le fossile et (autant que je m'en souviene d'après le récit de Beale – bien que je ne sois pas sûr du nom, comme tu le vois) voici ce qu'elle disait :

Crétacé Supérieur

SCAPHITES: Coquillage fortement lové trouvé à Barrow-on-Soar (Leicestershire). Vivait dans les océans du Crétacé il y a 120 millions d'années. Des spécimens similaires, aux nodosités et aux stries plus prononcées, se trouvent fréquemment dans les sols du Leicestershire. Espèce éteinte depuis 60 millions d'années...

Ce qui ne leur apprenait pas grand-chose, tu en conviendras Harry. Mais Beale sursauta en lisant les mots « espèce éteinte » – il s'était douté que tel était le cas – et il demanda de nouveau à Chadwick de lui permettre de donner la conque à la science. Car, enfin !, sa découverte semblait être aussi sensationnelle que celle du coelacanthé !

« Pas question ! répondit Chadwick avec fermeté. Retournons chez toi et achevons cette saleté. Pour la dernière fois je n'accepterai pas de porter le chapeau pour te rendre service ! » Et ils retournèrent à l'appartement de Beale.

Et là, les attendant dans la cuisine, il y avait la conque – toujours dans son bain d'acide et, apparemment, toujours indemne. Alors, ils la sortirent de son bain avec précaution et la rincèrent abondamment pour pouvoir la manipuler sans risque. Chadwick avait apporté avec lui un couteau pourvu d'une lame en crochet. Il s'efforça de l'introduire à l'intérieur de la coque, mais il y avait toujours cet opercule vert, incroyablement dur et inamovible comme un bouchon coincé dans le goulot d'une bouteille.

Alors, Chadwick, qui avait complètement perdu patience, suggéra qu'ils brisent la conque. Suggéra ? En réalité, il avait violemment jeté la conque sur le palier en béton avant que Beale ait eu

le temps de réagir. Mais le conchyliologue n'avait pas à s'inquiéter ; comment pourrait-on réussir à briser un objet qui a survécu à la pression qui règne à deux mille sept cents brasses de fond, hein ? Chadwick venait de jeter le coquillage sur le palier quand Beale le rattrapa, et ce dernier réussit à saisir l'objet au rebond. Il n'était même pas éraflé ! Beale regarda à l'intérieur de la bouche et eut le temps d'apercevoir l'extrémité verte de l'opercule avant qu'il ne se rétracte.

Ce fut à ce moment-là que Chadwick eut une idée de génie. La conque n'avait *jamais* eu à affronter la chaleur au fond de l'océan – elle venait d'un univers monstrueusement froid ! Et il se trouvait que Beale avait déjà contacté un quincailler tout proche pour lui emprunter un chalumeau afin d'ôter la peinture d'une armoire qu'il voulait repeindre. Chadwick alla chercher le chalumeau, laissant Beale en contemplation devant la conque.

Je t'ai déjà dit que Beale s'était parfois senti mal à l'aise devant le coquillage et son occupant. Oui, et, dès lors, ce sentiment avait crû hors de toute proportion. Le collectionneur croyait percevoir autour de la chose une... eh bien, une *aura*, cette sensation d'incroyable ancienneté que l'on ressent parfois en contemplant des ruines – mais ce sentiment était beaucoup plus poignant encore, face à cette conque.

Et puis, se demandait-il, comment la conque avait-elle acquis son étonnante capacité à survivre ? Se pouvait-il que... ? Non, ce que Beale pensait était de toute évidence impossible – hors de question qu'elle ait pu survivre depuis... – et pourtant cette idée folle n'arrêtait pas de tourner dans l'esprit de Beale.

Depuis combien de *temps* cette créature, enchâssée dans les replis de l'armure qu'elle s'était fabriquée (ce sont là les paroles de Beale), rôdait-elle au fond des océans ? « Espèce éteinte depuis 60 millions d'années... » Il regretta soudain de ne pas avoir à sa disposition les moyens de déterminer l'âge exact de la conque. C'était une idée folle, il le savait, mais il n'arrivait pas à la chasser de sa tête...

Dans son esprit, il vit l'univers tel qu'il avait été dans le lointain passé : d'énormes animaux écrasant des plantes primitives au milieu des marais embrumés, d'étranges oiseaux qui n'étaient *pas* des oiseaux volant dans les cieux sombres d'avant l'aube. Et puis il regarda au fond de ces océans préhistoriques – ces océans qui ressemblaient plus à des bains d'acide qu'aux mers telles que nous les connaissons aujourd'hui –, regarda la multitude de formes de vie qui nageaient, rampaient et grouillaient dans ces profondeurs mortelles.

Puis Beale laissa (je le cite) « le temps se dérouler » dans son esprit, il observa les bouleversements géologiques, vit des continents émerger en sifflant d'océans volcaniques, vit des îles de corail s'engloutir lentement dans les flots de leur genèse. Il observa l'altération progressive du climat et de l'environnement, et l'effet de ces changements sur la flore et la faune. Il vit les lointains ancêtres de la conque modifier leur organisme pour le rendre capable de résister aux extraordinaires pressions du fond des mers et, au fur et à mesure que leur nombre diminuait, allonger la durée de leur existence dans des proportions fantastiques afin d'assurer la survie de l'espèce.

Beale m'a raconté tout cela, tu comprends, Harry ? Et Dieu seul sait où ses pensées l'auraient conduit si Chadwick n'était pas revenu avec le chalumeau. Mais, même après que le marin eut allumé le chalumeau, tandis qu'il appliquait sa terrible chaleur sur les replis de la conque, l'esprit de Beale continuait de dériver.

Une fois, alors qu'il était encore enfant, il avait trouvé un bernard-l'ermite sur la plage de Seaton-Carew et l'avait fait sortir de sa coquille d'emprunt, pour l'observer ensuite s'agiter frénétiquement au fond d'une mare d'eau salée à la recherche d'un nouveau gîte. Finalement, plein d'une poignante sympathie à l'égard du crabe si vulnérable, il avait laissé tomber la coquille vide devant la créature

flasque, laquelle avait bondi vers son refuge de calcium avec une rapidité stupéfiante et un soulagement presque visible. Pour une telle créature, être arraché à sa coquille protectrice signifie une mort certaine, tu vois, Harry ? C'est ce que Beale m'a dit et, une fois qu'elle est ainsi rendue vulnérable, une telle créature n'a le choix qu'entre deux options : retourner dans son gîte ou en trouver un nouveau... et vite, avant que les prédateurs n'arrivent sur les lieux ! Pas étonnant que la limace dans la conque leur mène ainsi la vie dure !

Et c'est à ce moment-là que Beale entendit le sifflement de Chadwick et son cri : « Elle sort ! »

Beale s'était détourné de ce qu'il considérait comme un meurtre, mais il se retourna en entendant le cri de Chadwick – juste à temps pour voir le marin laisser choir le chalumeau et s'éloigner presque convulsivement de l'évier métallique sur lequel il travaillait. Chadwick ne dit plus rien après avoir poussé ce cri, tu comprends. Il s'écarta vivement de la conque fumante, c'est tout.

Rapide comme la pensée, la flamme du chalumeau se communiqua à la nappe de la table, et la première impulsion de Beale fut de sauver son appartement. Chadwick s'était brûlé, de toute évidence, mais sa brûlure ne devait pas être très sérieuse. Beale bondit vers l'évier pour remplir une carafe d'eau. Le chalumeau brûlait toujours, mais il reposait sur le sol carrelé où il ne pouvait plus guère être dangereux. En remplissant sa carafe, Beale remarqua que le jet d'eau faisait remuer la conque, comme si elle était devenue plus légère, mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir.

Se retournant, il faillit laisser tomber la carafe quand il aperçut le corps de Chadwick qui gisait en travers du seuil de la cuisine. Évitant les flammes et jetant sur elles le contenu de sa carafe dans un geste futile, il se dirigea vers son ami et le tourna sur le dos pour l'examiner. Il n'y avait aucun signe de brûlure, mais Beale fut horrifié à constater qu'il lui était impossible de déceler un battement de cœur.

Le choc ! Chadwick devait être en état de choc ! Beale introduisit ses doigts dans la bouche du marin afin de dégager sa langue et, percevant un léger mouvement de gorge, il se pencha sur lui pour lui faire le « bouche-à-bouche ».

Il n'alla pas au bout de son geste, mais bondit en hurlant hors de l'appartement en flammes, dévalant les escaliers pour fuir l'immeuble. Il me dit qu'il ne peut se rappeler rien d'autre de son cauchemar – rien d'autre, bien sûr, sinon la *cause* de la panique qui s'empara de lui. Il n'y a bien sûr aucun moyen de prouver la véracité de ses dires ; tout l'immeuble a brûlé et c'est un miracle que Chadwick ait été la seule victime. Je ne crois pas que j'aurais pu recueillir les confidences de Beale si je ne l'avais pas rencontré un soir et si je ne lui avais pas montré ta lettre. Il était assez gris ce soir-là, et je suis sûr qu'il n'a jamais raconté son histoire à personne d'autre.

Vérité ou fiction... ? Que je sois damné si je le sais, mais il est exact que Beale ne va plus jamais « à la chasse aux coquillages », et suppose que les choses se soient vraiment passées comme il le dit !

Quel choc pour un système nerveux sensible, hein, Harry ?

Tu auras sans doute deviné ce qui est arrivé, mais essaye de te mettre à la place de Beale. Imagine l'horreur qu'il a ressentie quand, ayant vu bouger la gorge de Chadwick, *il a regardé à l'intérieur de la bouche du marin et a vu l'opercule vert s'enfoncer hors de vue dans la gorge du malheureux !*

Un fou du volant

En dépit de tous les projets gouvernementaux, de la prolifération du réseau routier sur toute l'étendue du territoire, des transferts de population depuis les banlieues surpeuplées jusqu'à des campagnes naguère désertées et de la conversion de landes désolées en terres agricoles, le voyageur qui parcourt l'Angleterre finit tôt ou tard par tomber sur un de ces hameaux assoupis qui survivent encore au progrès, défiant le temps et émettant parfois, quand les conditions s'y prêtent, une aura en discordance avec notre époque moderne, exprimant un certain ressentiment à l'égard de l'invasion lente mais inexorable de l'homme et de ses machines, une aura qui apparaît parfois comme vaguement inquiétante et même terrifiante.

On trouve de tels endroits dans la vallée de la Severn – Goatswood et Temphill ne viennent pas à l'esprit sans un certain malaise – et d'autres au nord et au nord-est du pays, comme la ville côtière de Harden ou encore Tharpe-Nettleford, située à la limite du Yorkshire ; mais il existe dans les Midlands un triangle de villes rénovées, qui s'étend sur quelque deux cents kilomètres carrés et à l'intérieur duquel grouillent les petits villages exsudant une malsaine antiquité, et je ne repense jamais à mon séjour dans cette région sans frissonner d'abomination et sans revivre la terreur qui s'empara de moi.

Il existe un village en particulier – dans lequel je pénétrai ce jour fatal de juin qui, je l'espérais, devait voir mes retrouvailles avec mon malheureux frère, Arnold Goyle – dont les... *émanations*... ont peut-être déterminé le sentiment qui prévalut par la suite ; le sentiment d'un malheur imminent qui s'installa en moi quand je dépassai le panneau indicateur pour entrer dans le village, et qui ne cessa de croître, lourd et oppressant, jusqu'à l'instant de l'horreur finale.

Il n'est guère étonnant que je n'aie pas lu le nom figurant sur ce panneau indicateur ; tout en conduisant, je revivais en esprit les tristes événements qui avaient conduit mon frère à se retirer du monde. Tout avait commencé alors que j'étais encore sous les drapeaux en Extrême-Orient. À cette époque-là, Arnold vivait avec sa famille dans sa maison de Woodholme, à Nottingham. Ce n'était pas un correspondant assidu, il ne m'écrivait que lorsqu'il avait quelque chose d'important à me communiquer, aussi, quand je reçus une grosse enveloppe portant son nom en février 48, je savais avant de l'ouvrir qu'elle devait contenir un message d'une certaine gravité. Je n'aurais cependant jamais pu deviner la douloureuse histoire que j'allais découvrir en la lisant. Arnold avait épousé Helen douze ans plus tôt et leur union était la plus parfaite et la plus harmonieuse que j'aie jamais connue. Se contenter de dire qu'ils étaient « tout dévoués » l'un à l'autre aurait été bien au-dessous de la vérité ; et quand leur fils unique, Alan, vint au monde un an après leur mariage, cette union devint encore plus complète et le bonheur d'Arnold semblait sans ombrages. La lettre m'apprit comment ce bonheur avait soudainement été réduit à néant. Helen avait été renversée et tuée lors d'un accident, écrasée par un automobiliste trop rapide alors qu'elle traversait la route sur un passage protégé. Elle était morte sur le coup. Le chauffard avait été condamné à six mois de prison et à un retrait définitif de son permis de conduire ; ce qui était, selon Arnold, « d'une injustice aveugle et totale », et sa lettre contenait des passages que je considérais – même en tenant compte du désespoir qui était le sien – comme l'expression morbide d'un apitoiement sur son sort relevant de l'hypocondrie pure et simple. Bien sûr, je lui envoyai immédiatement mes condoléances et, un peu plus tard, une deuxième lettre dans laquelle je demandais à mon frère quels étaient ses projets pour la nouvelle vie qui allait par force être la sienne. Aucune de ces lettres ne reçut de réponse, pas plus que la demi-douzaine de missives que je postai à intervalles réguliers durant les sept ou huit mois qui

suivirent.

Puis, au moment où je commençais à perdre espoir, je reçus une nouvelle lettre d'Arnold – une lettre dont le contenu n'était pas moins désolant que celui de la première. J'appris avec horreur qu'Alan, le fils d'Arnold, avait été tué, lui aussi, dans un accident de voiture. Le père d'un de ses camarades de classe le conduisait à l'école et sa voiture, qui, semble-t-il, roulait à une vitesse excessive, avait glissé sur une flaque d'huile.

Cette deuxième lettre ne m'apprit rien de plus, car mon frère l'avait de toute évidence rédigée alors qu'il était encore en état de choc. Son écriture était à peine lisible, sa ponctuation déplorable, même pour Arnold, et son propos – hors la relation du terrible événement – décousu et incohérent. Je ressentis pour lui une pitié sans bornes. Je lui écrivis de nouveau pour lui faire part de la douleur que j'avais ressentie à l'annonce de son malheur, de la destruction de tout ce qui faisait son univers, et ma lettre resta de nouveau sans réponse. J'essayai d'obtenir l'autorisation de rentrer en Angleterre, mais ce fut sans succès. Ma compagnie devait participer à des manœuvres et toutes les permissions venaient d'être suspendues, y compris celles des jeunes officiers.

Une nouvelle année passa avant que je ne sois dégagé de mes obligations militaires. Durant cette période, je tentai à plusieurs reprises de reprendre contact avec mon frère, toujours en vain. Je n'eus connaissance de sa situation qu'une fois. Ce fut quand un ami commun habitant Woodholme m'écrivit pour m'informer qu'Arnold était parti en convalescence dans une « maison de repos ». Peu de temps avant ma libération, j'écrivis à l'adresse fournie par cet ami, et j'appris qu'Arnold venait de quitter l'institution, après ce qui semblait être une série de crises traumatisantes, et qu'il était « considéré comme partiellement guéri et pouvant être rendu à la société ». On me donna sa dernière adresse connue.

Cette correspondance ne me parvint qu'un mois environ avant mon retour en Angleterre, aussi décidai-je de ne pas écrire à Arnold. Cela me semblait inutile puisque je pourrais le voir quelques semaines plus tard. Il va sans dire que je m'inquiétais beaucoup de sa santé. Il n'avait jamais été très robuste et je craignais que les pertes tragiques qu'il avait subies ne lui aient causé plus de mal qu'il n'en laissait paraître.

De retour en Angleterre, je découvris qu'il n'habitait plus à l'adresse que l'institution m'avait donnée. Heureusement, je réussis à me procurer sa nouvelle adresse, à laquelle il avait demandé que l'on fasse suivre l'abondant courrier qu'il recevait. Et c'est ainsi que, par un beau matin de juin, je pris le volant de ma voiture et partis à la recherche du village de Boresby, dans les Midlands, et que, réfléchissant aux raisons de ma présence en ces lieux, je ne vis pas le nom figurant sur le panneau indicateur ; depuis plusieurs kilomètres, les haies qui bordaient les deux côtés de la route étaient fort hautes et m'avaient empêché de voir la campagne environnante, la route était étroite, sinueuse et cabossée, si bien que mon attention se partageait entre mes pensées et la conduite de mon véhicule, et je ne voyais rien d'autre que ce qui se trouvait devant moi. Mais en un clin d'œil, dès que j'eus dépassé ce panneau, tout changea brusquement. L'état de la route s'améliora et sa largeur augmenta sensiblement ; les haies laissèrent la place à des enfilades de grands chênes tordus qui ne laissaient passer qu'un minimum de lumière venant éclabousser la route ; et, au moment où je ralentissais mon allure devant la montée de l'obscurité, je sentis les premiers effets d'une étrange et antique influence. Je me trouvais sans nul doute dans un de ces endroits, comme Temphill ou Harden, où tout peut arriver ; un coin perdu qui exsudait littéralement l'étrange, et vers lequel toutes sortes d'étrangetés devaient se sentir naturellement attirées.

Le village en lui-même ne faisait pas quatre cents mètres de long, et était formé d'une unique rue, où les chênes laissaient la place à de hauts murs aux lourdes proportions qui suggéraient une immense

épaisseur, et à des portails ombragés derrière lesquels on ne distinguait rien ; ce ne fut que rarement que j'aperçus au-dessus de ces murs le toit couvert de chaume d'une maison. La plupart des murs, couverts de lierre et de mousse, penchaient dangereusement vers la route dont aucun trottoir ne les séparait, si bien que les arbres surgissant des jardins invisibles me donnaient l'impression de rouler entre deux gigantesques mâchoires prêtes à se refermer sur moi en un instant. Le pire de tout cela fut que je ne vis qu'une seule créature lors de mon séjour – et encore fallut-il pour cela que je m'arrêtasse à l'antique bureau de poste afin de m'enquérir de l'endroit où je pourrais trouver la demeure d'Arnold.

À l'intérieur du bureau sombre et poussiéreux, je trouvai un vieux préposé au visage ridé qui somnolait derrière son comptoir. Il s'éveilla en reniflant quand je refermai violemment la porte derrière moi. Ce n'était nullement une manifestation d'agressivité de ma part, je souhaitais seulement me prouver que j'étais capable de briser ce silence pesant ; j'étais comme un voyageur qui siffle dans le noir sur une route isolée. Ce fut ce vieillard qui m'apprit que j'étais bien à Boresby, et je m'efforçai de lui soutirer les informations nécessaires pour parvenir chez mon frère. Cependant, il me fut aussi difficile d'extraire des indications rudimentaires – de vagues directions, la mention d'un croisement en « T » et d'une piste à travers bois – du vieillard presque sénile que de soutirer du sang à une pierre ; et le peu de choses qu'il savait, il me le communiqua de sa vieille voix, faible et sifflante, qui me rappela vaguement le frisson des feuilles d'automne soufflant au-dessus des pierres gelées. Je finis par quitter le bureau de poste avec sous le bras plusieurs enveloppes portant le nom et l'adresse d'Arnold, et contenant des revues auxquelles il était abonné. Le vieux préposé avait décidé que, du moment que je me rendais chez mon frère, il n'y avait aucun mal à me confier son courrier. Une des enveloppes était déchirée, et je pus lire le titre de la revue qu'elle contenait : *Motoring Magazine*. Peut-être Arnold envisageait-il d'acheter une automobile, pensai-je. De toute évidence, la forme et la taille des autres enveloppes suggérait que leur contenu était similaire. Oui, décidai-je, Arnold était sans nul doute en train de penser à acquérir une voiture. Et c'était loin d'être une mauvaise idée quand on habitait dans un coin perdu comme celui-ci. J'étais d'ailleurs surpris que mon frère n'ait pas acheté une voiture plus tôt ; le vieillard m'avait dit qu'Arnold avait l'habitude de se rendre au village à bicyclette. Je cessai de penser à ce problème... pour l'instant.

Même quand j'eus laissé derrière moi le bureau de poste et le village – quand les haies d'arbustes se remirent à défiler des deux côtés de la route, me dissimulant de nouveau le paysage –, je continuai de ressentir cette impression sinistre, oppressante ; comme si tous les poisons distillés par les siècles étaient venus se déposer dans cette contrée désolée. Je remarquai à peine la forêt à ma droite, les taches sur la route, la disparition progressive du soleil, et un kilomètre plus loin environ, je trouvai le croisement en forme de « T » que m'avait indiqué le vieux préposé. Je tournai alors à droite pour prendre la jambe du « T » et pénétrai dans la forêt. Il avait été incapable de m'expliquer où se trouvait exactement la maison de mon frère – les destinataires d'envois en nombre venaient chercher eux-mêmes leur courrier à la poste, si bien qu'aucun facteur ne s'était jamais rendu chez Arnold – mais il m'avait signalé que la piste qui conduisait à travers bois vers sa maison était interdite aux véhicules motorisés et que mon frère faisait office de garde forestier chargé par les Eaux et Forêts de protéger les habitants du bois et le bois lui-même. En fait, j'arrivai bientôt devant une pancarte à l'air officiel, fixée à un arbre, sur laquelle étaient détaillées les amendes frappant les contrevenants à la réglementation en vigueur dans la forêt ; mais j'étais pressé, et la personne chargée d'appliquer ces sanctions était mon propre frère, aussi décidai-je de passer outre. J'étais sûr qu'Arnold me pardonnerait mon infraction.

La route devint une étroite bande de goudron qui serpentait au milieu des arbres et des buissons,

et je retrouvai l'ambiance froide et étouffante des lieux clos. Brusquement, la piste se scinda en deux devant moi, alors que j'arrivais au niveau d'un arbre particulièrement large, et j'eus à me décider rapidement. Je ne roulais pas à une allure excessive, mais je ne m'attendais pas à devoir choisir entre deux pistes et, une fois que j'eus pris celle de gauche, il devint vite évident que ce n'était pas celle dont le revêtement était le mieux entretenu. Mais les arbres des deux côtés de la piste étaient trop rapprochés pour que je pusse faire demi-tour, si bien que je ne pouvais que continuer ou faire marche arrière, ce dont je n'avais nulle envie. Il m'aurait suffi de rester coincé dans une position où il m'aurait été impossible à la fois d'avancer et de reculer pour que je fusse condamné à faire le reste du voyage à pied ! Et je ne savais pas combien de chemin il me restait à faire. D'un autre côté, je pouvais très bien me trouver sur la bonne voie pour aller chez mon frère, et il n'y avait qu'un moyen de m'en assurer. Je continuai donc à rouler prudemment.

Cinquante mètres plus loin, la piste disparut totalement et je me retrouvai en train de rouler sur l'herbe. Il restait toutefois les traces d'un sentier, et les arbres se firent moins abondants, si bien que je pus faire bientôt demi-tour.

Ce fut à ce moment-là, alors que je faisais ma manœuvre sur cette piste oubliée afin de rebrousser chemin vers la bifurcation, que j'aperçus la vieille carrière. Les émanations qui m'avaient troublé dès mon entrée dans Boresby étaient particulièrement fortes à cet endroit et d'inquiétantes influences y semblaient palpiter dans l'air. Des grains de poussière dansaient dans les rayons de soleil qui filtraient à travers les frondaisons au moment où j'arrêtai mon véhicule pour en descendre et aller regarder cette carrière de plus près. Le silence était absolu, il n'y avait même plus un roucoulement de pigeon pour venir troubler ce calme qui me semblait mortel.

La carrière était entourée de trois côtés par des falaises raides et menaçantes ; mais le quatrième côté, celui dont j'étais le plus éloigné, s'était effondré sous la pression d'une coulée de boue venue d'une mare toute proche. Sans doute était-ce pour cette raison que la carrière n'était plus exploitée. À présent, l'excavation était remplie d'une eau stagnante, pleine d'herbes et de vase, jusqu'à environ dix mètres du bord, mais, à l'endroit où je me trouvais, l'eau était relativement claire, si bien que je pouvais distinguer sous sa surface des formes brillantes. J'aperçus des reflets chromés et le jeu du soleil sur un pare-brise englouti. Des automobiles ! Des automobiles en nombre indéterminé... Peut-être cette carrière avait-elle servi jadis de cimetière de voitures. Et cependant, pour ce que je pouvais en distinguer, les véhicules que j'apercevais sous la surface de l'eau ne me semblaient pas particulièrement anciens.

Finalement, incapable de supporter ce silence, je poussai un glapissement de dérision pour écarter les étranges idées qui me venaient à l'esprit et remontai dans ma voiture. Mais je fus pourtant soulagé de m'éloigner de cet endroit. Même les échos de mon cri m'avaient paru étouffés et trop vite estompés.

Je me retrouvai bientôt sur la bonne piste, et je n'avais pas pénétré de plus de sept cents mètres dans la forêt quand je vis une nouvelle pancarte, couverte de l'écriture maladroite d'Arnold et clouée à un arbre. Il n'avait jamais été très habile avec un pinceau. La pancarte proclamait :

*BIÈRE FABRIQUÉE MAISON
VENTE TOUTE LA JOURNÉE*

Ah ! Voilà qui était bien d'Arnold ; ne s'était-il pas toujours proclamé un spécialiste et un bouilleur de cru hors pair ? Mais qu'elle idée avait-il eu de poster ce panneau en un tel endroit, un « site préservé » dont il était en quelque sorte le Gardien du Temple ? Enfin ! Une telle annonce ne

pourrait qu'encourager les intrus, les inviter à enfreindre la réglementation en vigueur dans la forêt ! À moins que l'accès de cette route ne soit interdit que durant certaines périodes de l'année ?

À cet endroit-là, les arbres étaient plus dispersés, mais le même sentiment oppressant continuait à me troubler. Derrière les arbres, en haut d'une éminence à laquelle conduisait un sentier, se tenait un cottage au toit de chaume derrière lequel se dressait un immeuble ressemblant à une tour. Un mince ruban de fumée s'élevait d'une cheminée de brique. Je descendis de voiture, empruntai le sentier qui sinuait au milieu des arbres, et j'arrivai à la porte du cottage. Il n'y eut pas de réponse quand je frappai, mais la pression de mes doigts suffit à ouvrir la porte.

« Arnold ? Tu es là ? » À l'intérieur, un couloir divisait le cottage en deux parties. Mes yeux furent immédiatement attirés par le mur au bout du couloir, et par une porte massive retenue au mur par quatre lourdes charnières et surmontée par une petite fenêtre. Je réfléchis quelques instants et arrivai à la conclusion que cette porte devait conduire directement à la tour située derrière le cottage. Mais maintenant que j'y pensais... à quoi donc pouvait servir cette tour immense ? Mais bien sûr ! Ce devait être un poste de guet pour les feux de forêt ; on dépassait sûrement la hauteur des arbres environnants depuis son sommet. Oui, ce devait être ça. Mais où était donc Arnold ? – et quelle était donc cette odeur malsaine et poisseuse qui parvenait à mes narines ? Cette odeur ne m'était pas tout à fait inconnue, mais je n'arrivai pas à me rappeler où je l'avais déjà rencontrée. Une chose était sûre : quelle que soit cette odeur, elle n'était pas à sa place dans un tel endroit – ou alors...

J'avancai dans le couloir, appelant Arnold deux ou trois fois, sans recevoir de réponse. Il était de toute évidence sorti, mais peut-être serait-il bientôt de retour. Deux portes étaient ouvertes sur la gauche et je jetai un coup d'œil dans les pièces en passant. Un cabinet de toilette et une salle de bains. J'arrivai ensuite à la chambre, et je m'arrêtai quelques instants pour contempler un cadre posé sur une table de nuit poussiéreuse et dans lequel les visages souriants de Helen et d'Alan étaient fixés à jamais, avant de parvenir à une porte fermée sur la droite. Quelques pas de plus me conduisirent à la grande porte au bout du couloir. Elle était fermée et dépourvue de loquet. J'essayai de regarder à travers la minuscule fenêtre, mais le verre en était teinté en brun, si bien que je ne pus pas distinguer grand-chose, sinon les contours de deux ou trois objets. L'odeur que j'avais remarquée précédemment semblait provenir de derrière cette porte massive. Sans doute Arnold utilisait-il la base de la tour comme débarras. Si tel était le cas, une des marchandises qu'il avait entreposées là avait dû se gâter. Je revins sur mes pas pour aller vers la porte fermée, tournai le loquet et entrai dans la pièce.

« Arnold ? » Il semblait inutile de l'appeler, mais je continuai de le faire par pure courtoisie. Je m'immobilisai en pénétrant dans la pièce, et regardai autour de moi avec stupéfaction. Que diable... ?

Il y avait une fenêtre qui donnait sur le sentier que j'avais emprunté pour accéder à la maison, mais la lumière qui pénétrait par-là avait toutes les peines du monde à se frayer un chemin à travers les piles de livres... ou plutôt de revues ! Il y en avait des centaines – toutes sur le même sujet – posées sur une table poussiéreuse, éparpillées sur une épaisseur de plusieurs centimètres sur un bureau près de la fenêtre, empilées sur des chaises et jetées à même le sol, des rangées entières sur une bibliothèque posée contre le mur – des revues sur l'automobile ! *The Motor-Car, Racing Machines, Autocar, The Motorist, Man Transport, The British Motorist, Road Travel*, et des douzaines d'autres, dont certaines étaient veilles de plus de cinq ans.

Il y a fanatique et fanatique, mais quel genre de personne souhaiterait posséder autant de revues – la plupart d'entre elles dépassées – sur le même sujet ? De toute évidence, mon frère n'était pas un collectionneur au vrai sens du terme, car tous ces magazines étaient éparpillés au hasard, sans le moindre signe d'ordre. En fait, certaines de ces revues étaient encore dans les enveloppes marron

dans lesquelles elles avaient dû arriver. Je jetai la demi-douzaine d'enveloppes que l'on m'avait donnée à la poste sur l'un des tas et me dirigeai vers un petit meuble relativement dégagé du désordre dans lequel se trouvait le trésor d'Arnold. Ce petit meuble était placé au centre de la pièce et, arrivé près de lui, je regardai autour de moi, complètement désorienté. Tous les murs qui n'étaient pas cachés par les étagères étaient littéralement couverts de photographies d'automobiles, dont la grande majorité montrait des voitures en train de se ruer sur le spectateur.

Quelque chose au fond de mon crâne, une sorte de système d'alarme, m'avertit qu'il se passait ici des choses sinistres. « Arnold ! Où es-tu ? » appelai-je de nouveau, sans résultat. J'ouvris le petit meuble et découvris avec surprise qu'il contenait un magnétophone et un amplificateur. Je ne me rappelais pas que mon frère eût été mélomane. Au-dessous du magnétophone se trouvaient plusieurs petites bouteilles vertes. J'eus soudain soif. Et pourquoi ne me servirais-je pas ? De la bière fait maison ! Je débouchai une bouteille et la portai à mes lèvres. L'odeur douce-amère de la bière me fit saliver et je faillis boire, mais je perçus une seconde odeur, une odeur qui suggérerait quelque chose de beaucoup plus toxique que l'alcool et qui me fit renifler la bouteille avec suspicion. De la drogue ? Ou bien me laissais-je encore emporter par mon imagination ? Sans doute la fermentation avait-elle été poussée trop loin. Et, de toute façon, pourquoi Arnold irait-il droguer sa propre production ? Néanmoins, je rebouchai la bouteille et la remis à sa place sans en goûter le contenu.

Je restai un instant sans savoir quoi faire, puis décidai de chasser les idées noires de mon esprit en faisant l'expérience des goûts musicaux d'Arnold. Peut-être le bruit de son magnétophone l'avertirait-il de ma présence, où qu'il se trouve. Je mis l'instrument en marche. La bande était vierge sur plusieurs centimètres, si bien que l'appareil avait déjà chauffé quand les premiers bruits résonnèrent dans la pièce vide. Je chancelai sous le choc quand le hurlement des moteurs, le grincement des vitesses, le fracas des klaxons, toute une cacophonie de bruits mécaniques jaillirent de l'amplificateur avec une force d'autant plus brutale qu'elle était inattendue. Je réussis à trouver le bouton qui réglait le volume du son et à réduire ce vacarme infernal.

Quand cet incroyable charivari se fut estompé, mes oreilles perçurent un nouveau bruit. Le magnétophone était apparemment relié à une autre source – pour quelle raison, j'étais incapable de le deviner – car j'entendais à présent, venant de ce qui me semblait être la direction du sommet de la tour, le bruit d'un puissant moteur et le raclement des chaînes sur une poulie. Alors que le bruit en provenance des amplificateurs atteignait son maximum – une intensité qui aurait été insupportable si je n'avais pas baissé le son –, j'entendis un hurlement de freins, et puis... le silence. Ayant atteint le bout de la bande, la machine rembobinait automatiquement. Le bruit du moteur en provenance de la tour avait également cessé, mais j'entendis un nouveau son venant de cette direction ; des chaînes qui s'enroulent, des rouages bien huilés qui tournent, et le sol sous mes pieds trembla dans un fracas qui menaçait de faire crouler la maison sur moi. Puis, presque immédiatement, l'enregistrement de bruits de moteurs, de freins, de vitesses grinçantes et d'engins grondants résonna de nouveau quand la bande entama son second passage ; et le claquement des chaînes et le grondement du moteur en provenance de la tour vinrent augmenter encore le vacarme.

Pour inexplicable qu'elle fût, cette cacophonie était insupportable pour des nerfs humains. J'éteignis en hâte le magnétophone. Le silence s'abattit sur la maison alors que le moteur dans la tour interrompait son fonctionnement.

Que signifiait tout cela ? Je sentais mon système nerveux tendu à se rompre ; tout cela était trop étrange, trop bizarre ; il fallait que je voie Arnold, et le plus tôt serait le mieux ! De nombreuses choses réclamaient une explication. Cela ne me regardait pas vraiment mais, après tout, Arnold était mon frère ; et si quelque chose n'allait *pas*... eh bien, il fallait que je sache.

Je regagnai le couloir, remarquant au passage que l'odeur de pourriture semblait s'être encore intensifiée, et me dirigeai vers l'extérieur. Je me sentis étrangement soulagé de quitter la maison, et j'appelai de nouveau Arnold en faisant le tour du cottage, foulant un gazon mal entretenu pour aller vers la tour.

Il y avait une autre porte dans le mur de la tour, une grande porte semblable à celle qui se trouvait au fond du couloir ; et c'était de cette porte massive, légèrement entrouverte, que provenait l'odeur de pourriture. La porte s'ouvrait vers l'extérieur, et je retins mon souffle en la tirant vers moi afin de pouvoir passer la tête par son ouverture. Je m'étais attendu à trouver un escalier menant vers le sommet, mais il n'y avait rien de la sorte. J'avais devant moi un sol sombre et boueux, entouré de murs couverts de taches ; je ne voyais rien d'autre que les murs de brique nue éclairés par une lumière diffuse venue du haut. Non, il y *avait* quelque chose. Dans une petite niche taillée dans le mur en face de moi se trouvait un second amplificateur – identique à celui que j'avais découvert dans le cottage.

Mes yeux furent bientôt habitués à l'obscurité. Je tendis le cou pour regarder vers le sommet de la tour. Il y avait un carré de lumière, dont le centre était occulté par une masse tournant lentement sur elle-même et venant parfois heurter les murs... comme un poids suspendu au bout d'un fil à plomb.

Puis j'eus un hoquet de stupéfaction. La chose qui tournait lentement au-dessus de moi était une voiture – une voiture cabossée et toute tordue, presque une épave. Des lambeaux de... matière... étaient accrochés à ses essieux distordus et à ses roues sans pneus ; et le dessous de la voiture semblait couvert de taches de boue ou de...

Cette odeur ! Je savais à présent où j'avais déjà rencontré cette odeur si particulière : dans les charniers allemands durant la guerre !

Je baissai les yeux pour examiner le sol boueux – puis relevai la tête en direction de la masse au-dessus de moi – et je baissai les yeux de nouveau vers ce que je percevais à présent comme étant un tas de... de... *débris humains* !

Une voiture oscillant lentement dans une tour, ses roues et ses essieux encrassés par la chair broyée ; un sol rendu poissonneux par la lymphe et la sanie de Dieu seul savait combien de cadavres estropiés...

Cauchemar !

Je déglutis, reculai en tremblant, loin de cette tour monstrueuse, luttant contre les vagues de nausée et de terreur glaçante que je sentais monter en moi. Qu'était-il arrivé ici ? Que...

Il y eut un toussotement poli et interrogateur.

Je me retournai d'un bond, le choc me donna la chair de poule et figea mes lèvres en une grimace bestiale. J'aperçus un homme devant moi – mais pas encore tout à fait – mon esprit était encore en train de découvrir l'image froide et détaillée de l'intérieur de la tour, à côté de laquelle cet intrus était encore flou. Un paysan, du moins à première vue, poussant une brouette devant lui. Il portait une salopette et un large chapeau qui faisait penser de façon incongrue à une ombrelle. Sous ce chapeau, deux gouffres de désolation et d'indifférence me fixaient au milieu d'un visage qui m'était familier. Mais l'expression qui avait animé ce visage avait totalement disparu pour être remplacée par un vide terrible. Même à ce moment-là, j'étais incapable d'accepter la vérité.

« Arnold, réussis-je à hoqueter, un terrible accident... du secours... la police... des corps, fracassés... une voiture en haut...

— Un accident, Nigel ? demanda-t-il d'une voix morne.

— Oui », répondis-je, remarquant pour la première fois les morceaux de viande sèche et pourrissante, les lambeaux de peau et les morceaux de cartilage qui restaient accrochés à la brouette

maculée, enregistrant avec une soudaine lucidité l'état de la salopette d'Arnold. « Un terrible... accident... ? »

Je m'appuyai contre le mur, me sentant défaillir. « *Mon Dieu !*

— Tu arrives à un mauvais moment, Nigel, me dit-il d'une voix aimable, ignorant mon exclamation de terreur et de révulsion. J'étais en train de faire un peu de nettoyage. » Puis ses yeux s'éclairèrent d'une lueur hideuse et il se pencha vers moi. « Nigel, dit-il d'une voix qui semblait gutturale à présent, est-ce que c'est *ta* voiture qui est garée devant ? »

L'avant-poste des Grands Anciens

I

Après avoir mûrement réfléchi à la suite d'événements dont le point culminant fut l'horrible et inexplicable catastrophe du 2 septembre dernier, je me vois forcé d'envisager une seule conclusion ; une conclusion dont la nature est tellement étrangère à ce qui constitue l'ordinaire du genre humain que son énoncé risque de me valoir une cellule capitonée à l'asile d'Oakdeene, ou au moins le confort douteux du divan d'un psychiatre de Harley Street. Cependant, j'ai la ferme intention de porter cette conclusion à la connaissance du public. J'ai longuement discuté avec Jeffries, le seul d'entre nous à être sorti indemne de l'aventure, et il est tombé d'accord avec moi pour reconnaître que mon explication semble la seule correcte – en fait, notre expérience vient la *corroborer* – et que la théorie que j'avance est la seule qui rende compte de tous les faits dans cette affaire complètement déconcertante.

Mon nom est Simon Guest. Il y a environ onze mois, je faisais la connaissance d'Arthur Jeffries et du malheureux Gordon Walmsley. Cela se passait au Musée de Wharby, où Gordon occupait le poste de conservateur et où, cette nuit fatale, il donnait une conférence sur les *Fragments de G'harne*. Je m'étais livré, ainsi que Jeffries, à quelques activités archéologiques en amateur, et nous étions assis côte à côte dans le hall de la section « Antiquité » du Musée, complètement captivés par le discours du professeur, l'écoutant esquisser l'histoire de ces étonnants fragments et de leur découverte, exposer la façon dont le malheureux Sir Amery Wendy-Smith les avait partiellement traduits, ses propres efforts de déchiffrement, ses théories sur leur origine et l'importance qu'il leur accordait dans l'évolution future de la science archéologique. Sans aucun doute, assura-t-il à ses auditeurs, ces fragments séculaires contenaient la clé d'un réseau planétaire de cités perdues plus anciennes que Samath la Damnée et l'Ur des Chaldéens, des cités dont la plupart dataient d'époques si primitives que la durée qui les séparait de notre siècle pouvait être sans peine qualifiée de géologique.

Après cette conférence, donnée devant un public clairsemé, Jeffries et moi attendîmes le départ des auditeurs peu intéressés avant d'aller faire part au professeur de notre admiration pour la façon dont il avait ouvert nos horizons.

Je ne me rappelle pas pourquoi ce petit professeur chauve, myope et grassouillet nous a immédiatement mis dans la confidence de ses découvertes – peut-être se savait-il tout simplement sur le point d'accéder à des connaissances dont la nature était propre à bouleverser toutes nos conceptions et, ayant reconnu en Jeffries et moi deux passionnés comme lui, fut-il incapable de garder son secret – mais cela n'a pas d'importance : ce qui compte, c'est que nous ayons quitté le musée, cette nuit-là, après avoir pris la décision de nous revoir bientôt, afin de nous atteler ensemble à la recherche d'un de ces lieux dont parle le « livre » de G'harne la Perdue.

Nous commençâmes notre tâche une semaine plus tard, profitant de la fermeture temporaire du musée en raison de travaux de réparation dans certaines parties du vieil immeuble qui tombaient en décrépitude. Il serait trop long de faire la liste de tous les fils que nous avons eu à dénouer – de tous ceux qu'il nous a fallu seulement tenter de comprendre –, cela prendrait un livre entier ; vers la fin de juillet, après seulement quelques mois, nous avions, à notre grand étonnement, beaucoup avancé. Notre recherche portait sur une synthèse de toutes les théories sur la dérive des continents – nous

avons longuement examiné les cartes et les écrits de Wegener – ainsi que sur un certain nombre de problèmes de cosmologie et sur l'étude d'un grand nombre d'écrits astrologiques remontant, pour certains d'entre eux, à la plus haute antiquité. Nous avons également entamé une exploration sans préjugé des mythes et des légendes entourant certaines civilisations que l'on disait pré-humaines : des terres et des cités aux noms aussi exotiques et merveilleux que Mu, Mnar, l'Atlantide, R'lyeh, Gell-Ho, Gorgirash, G'harne, Sec-Tephne, Long, Lh-yib, et Beled-el-djinn ; lesquelles se trouvaient en conjonctions hasardeuses avec des sites archéologiques aussi connus qu'Ur, Byer-Luth, Babylone, Stonehenge, Stregocavar, Knossos et Chichen Itza.

Le plus gros de ce travail, une assez forte proportion même, fut entrepris par Arthur et moi-même, tandis que Gordon – utilisant, outre les informations qu'il put rassembler en continuant de déchiffrer les hiéroglyphes à peine compréhensibles des *Fragments de G'harne*, les cartes qu'Arthur et moi dessinions à partir de nos recherches sur la dérive des continents – tentait de produire un « atlas » précis et correct du monde préhistorique tel que nos lointains ancêtres devaient l'avoir connu. Quand notre tâche approcha de sa fin, alors que le professeur se consacrait de plus en plus à ses traductions, la production de ces cartes nous incombait le plus souvent, à Arthur et à moi. Nous n'aurions pas songé à nous en plaindre, tellement nous étions passionnés par notre quête fantastique.

Mais notre travail n'avancait pas si facilement. Au contraire, plus Walmsley progressait dans sa traduction (il utilisait des photocopies des *Fragments de G'harne* que lui avait fournies un ami bien placé au British Museum), plus il découvrait des éléments dont la validité lui semblait douteuse. L'un d'entre eux était le *savoir* que les scribes qui avaient transcrit les fragments devaient avoir eu dans leurs mains – ou, comme le dit Walmsley de façon énigmatique alors que nous approchions de la fin de notre tâche, dans les organes qui étaient les leurs et qui remplaçaient leurs mains – pour être capables d'établir des mesures astronomiques aussi incroyablement précises ; et cela des dizaines, sinon des centaines de milliers d'années avant la naissance de Galilée, peut-être même bien longtemps avant que le pays dont les habitants l'avaient persécuté ait émergé des eaux primitives de la Méditerranée. Car, bien avant de nous recruter, Gordon savait qu'une partie des hiéroglyphes en forme de points des *Fragments de G'harne* était en fait une carte stellaire détaillée, dans laquelle on faisait grand cas d'une étoile ou d'une planète nommée Yuggoth, et dont la légende contenait un avertissement obscur ayant rapport avec les Hyades. Algol était traitée de la même façon et avait été apparemment baptisée « L'Étoile du Démon » longtemps *avant* que les cités fabuleuses de l'aube de la Terre ne dressent leurs tours de basalte vers le ciel.

Selon les fragments, le Système Solaire avait jadis contenu une planète nommée Thyoph, qui avait occupé l'orbite décrite de nos jours par la ceinture des astéroïdes – sans nul doute les débris fracassés de Thyoph. Bien sûr, cette histoire, que Walmsley nous traduisait, n'était qu'un mythe antique, et rien de plus ; mais le simple fait que les scribes antiques qui avaient transcrit le texte aient disposé des moyens de *localiser* les astéroïdes, visuellement ou d'une autre manière, ainsi que de l'imagination et des connaissances astronomiques nécessaires pour déduire leur origine possible, voilà qui intriguait Gordon jusqu'à l'obséder. Et si cette « preuve » de l'existence d'une science astronomique dans ces temps reculés ne suffisait pas, le professeur fut frappé de stupéfaction en déchiffrant une autre section dans laquelle il était écrit que la destruction de Thyoph était l'œuvre d'une entité maléfique qui avait utilisé ce qui devait être une arme atomique, puisqu'il était fait mention dans le texte d'un terrifiant « Chaos Nucléaire ».

À bien y réfléchir, il n'est sans doute pas étonnant que Gordon soit devenu de plus en plus sombre au fur et à mesure que nous progressions dans nos découvertes et qu'il ait été de plus en plus réticent à nous communiquer les résultats de ses travaux de traduction. Ce n'est pas qu'il ait donné

l'impression de vouloir délibérément nous *cacher* quelque chose ; Il semblait plutôt qu'il doutât de la façon dont Jeffries et moi accepterions les fruits de son labeur ; il doutait en fait de la façon dont il devait les accepter lui-même !

Le professeur travaillait dans son propre bureau, tout en assurant la gestion du musée. Cet arrangement était nécessaire, bien sûr, car si Gordon avait tout ce qu'il lui fallait dans son bureau, les photocopies et deux ou trois ouvrages de référence, Jeffries et moi étions obligés d'aller et venir constamment dans la bibliothèque du musée et notre agitation se serait avérée insupportable pour lui si nous avions travaillé dans un même lieu. Le professeur ne supportait pas la moindre interférence avec son travail, tellement celui-ci exigeait de concentration de sa part.

La fin de nos recherches était en vue, et le musée venait d'être de nouveau ouvert au public, quand je me rendis dans le bureau du professeur avec les cartes les plus récentes que Jeffries et moi avions élaborées, des cartes qui reconstituaient en deux dimensions la surface du monde telle que nous la concevions pour une époque remontant à deux millions d'années. Je me rendis alors compte de quelle étrange façon nos travaux affectaient le professeur.

J'avais déjà découvert qu'il avait l'habitude de parler tout seul – une manie qui est le lot de bien des êtres à l'intelligence exceptionnelle – mais je pouvais déjà l'entendre avant même d'avoir franchi la porte de son bureau. Je pénétrai dans la pièce, surpris par son agitation. Sur le bureau devant lui était empilé un tas de pages manuscrites, fruit de ses plus récents efforts, à côté d'une « carte » des Temps Anciens que Jeffries et moi lui avions apportée une semaine auparavant. Les yeux de Walmsley allaient sans cesse des pages à la carte, pleins d'étonnement, tandis que s'échappaient de sa bouche des exclamations comme : « Grand Dieu ! – Sir Amery avait raison, alors ! Et les divagations de Danforth après l'expédition de la Miskatonic University dans les Montagnes Hallucinées ! Mais Stonehenge ! Quatre mille ans, en effet ! Et Lh-yib, la Cité Sœur – est-ce possible ? »

Il prit soudain conscience de ma présence et leva la tête.

« Simon – je ne vous ai pas entendu arriver. Entrez, entrez ! » Il vit la carte que je tenais à la main. « Excellent, excellent – voilà qui devrait nous apporter la dernière preuve. » Il tendit la main en direction du diagramme patiemment élaboré que je lui apportais et je traversai la pièce pour le lui donner. Je l'observai tandis qu'il plaçait la nouvelle carte par-dessus l'ancienne sur la table lumineuse et allumait celle-ci après avoir aligné les deux documents. Un puissant rayon lumineux vint éclairer les contours des deux cartes et les superposer. Gordon regarda le spectacle pendant quelques instants en silence – puis poussa un petit cri de stupéfaction. Il observa attentivement les cartes durant un long moment puis me regarda droit dans les yeux.

« Simon, dit-il d'une voix tremblante. À quelle période se rapportent ces cartes ? » On aurait dit qu'il réclamait de moi une preuve irréfutable pour démontrer un fait si incroyable qu'il nécessitait une nouvelle vérification.

« Vous le savez aussi bien que moi ! » répondis-je. Néanmoins, je lui expliquai que la carte que je venais de lui amener montrait la terre du début du pléistocène – il y a deux millions d'années de cela – et que l'autre la montrait telle qu'elle était il y avait environ dix mille ans, à une époque où Ur n'était probablement qu'un petit village de pêcheurs au bord de ce qui était alors le Golfe Persique.

« Oui, répondit-il d'une voix tremblante qui n'était déjà plus qu'un murmure. Et que diriez-vous si je vous affirmais que l'on trouve des références à ces *deux* époques dans les *Fragments de G'harne* ? »

Je le regardai sans comprendre pendant quelques instants, puis l'importance de ses paroles me frappa et je m'écriai : « Mais elles sont séparées par près de deux millions d'années ! »

Gordon me fit signe d'approcher. Il désigna la bordure de plastique noir qui entourait la table lumineuse et je vis qu'il avait disposé sur ses deux dimensions des échelles de graduation – de A à Z en longueur et de 1 à 125 en largeur –, divisant ainsi les cartes placées sur la table en une grille de six cents carrés. Il prit une feuille dans son manuscrit et me tourna le dos, comme pour éviter de regarder la table et ce qui se trouvait dessus. Il murmura une vague excuse de laquelle il ressortait qu'il n'avait pas confiance en lui-même et qu'il était nécessaire de « contrôler la chose », puis me donna une référence alpha-numérique.

« Trouvez l'endroit auquel elle correspond sur la carte du pléistocène, voulez-vous, Simon ? Et marquez-la d'un point. Ça y est ? Bien ! » Gardant toujours le dos tourné, il me donna une nouvelle référence, se rapportant cette fois-ci à la carte relative à une époque plus récente. Je marquai de nouveau au crayon la zone correspondante. Je compris immédiatement le but de cet exercice. Les deux points désignaient exactement le *même* endroit ; les quelques sept cents kilomètres qui les séparaient sur les cartes n'étaient dus qu'à la dérive des continents vers l'ouest durant les deux millions d'années qui séparaient les deux époques. Et même, sur la plus ancienne des deux cartes, on voyait aisément que cet endroit se trouvait quelque part dans le sud-ouest de l'Angleterre, à environ cinquante kilomètres au nord de la côte.

« Ça doit se trouver quelque part dans la plaine de Salisbury, murmurai-je.

— Exact ! » souffla Walmsley. Il se tourna vers la table lumineuse, tout excité. « Et dans les *Fragments de G'harne*, cet endroit est désigné par le nom de « Grand Signe des Anciens » et décrit comme une immense étoile à cinq branches avec un grand cercle en son centre, quelque chose comme un pentacle. Et toutes les références à cet endroit font état d'une terreur qui y est attachée – mais ça n'a pas grande importance – ce qui est important, *c'est qu'il est toujours là !*

« Vous voyez, n'est-ce pas ? Oh, bien sûr, les branches de l'étoile ont disparu depuis longtemps, mais le cercle intérieur est toujours debout ; il s'agit d'un immense monolithe – d'un cercle de pierre – inexplicable à ce jour... »

Je compris soudain ce qu'il voulait dire et sursautai. « Vous – vous voulez dire – *Stonehenge* ?

— C'est ça ! répondit-il. Stonehenge – et sous une forme ou une autre, pour une raison ou une autre, en dépit de tout ce qu'affirment de prétendues « autorités », *cela fait plus de deux millions d'années que Stonehenge existe !* »

Ce soir-là, nous nous retrouvâmes dans le bureau de Gordon après la fermeture du musée. Ce fut le professeur qui parla le plus, mais Jeffries et moi, ayant à présent une bonne connaissance du sujet, n'eûmes guère de peine à suivre son exposé décousu. Le but de cette rencontre était de faire le point sur nos découvertes et de mettre les cartes que nous avions dressées en relation avec les divers sites archéologiques mentionnés dans les *Fragments de G'harne*. Stonehenge n'était qu'un début ; et, si l'on pouvait se fier à la traduction de Walmsley, il aurait été inutile de faire des fouilles à cet endroit – en admettant même que les autorités l'aient accepté – car ce qui y avait été enfoui avait disparu depuis longtemps ; « s'était échappé », disaient les fragments ; à l'époque où les Cimmériens avaient envahi le Gunderland et détruit les murailles extérieures du Grand Signe des Anciens, ne laissant subsister que le cercle central.

Il était fait mention quatre fois de G'harne, cette cité fabuleuse, perdue au cœur de l'Afrique, dans laquelle il est dit que Sir Amery Wendy-Smith s'est aventuré – et à chaque fois en un endroit différent, suivant la façon dont la dérive des continents avait affecté la position du Continent Noir – ce qui prouvait sans l'ombre d'un doute que les fragments n'étaient rien d'autre qu'une histoire inexplicablement *étendue* de l'évolution géologique de la Terre. La description fantaisiste que les

fragments donnaient des habitants de G'harne provoqua notre émerveillement. Selon les historiens antiques qui avaient compilé l'ouvrage originel dont les fragments étaient dérivés, G'harne était « une cité souterraine aux sombres corridors dans lesquels rampent des créatures étrangères au monde et à la nature menées par une entité spongieuse et maléfique appelée Shudde-M'ell ».

Une cité nommée Lh-yib nous sembla de prime abord fournir un site idéal pour des fouilles archéologiques ; mais après avoir localisé avec précision sa situation géographique actuelle, nous fûmes contraints de l'éliminer. Nous savions que la zone des landes du Yorkshire dans laquelle elle était apparemment située était fort connue et avait été abondamment fouillée sans que l'on y ait jamais trouvé d'autres reliques que celles des Romains, ainsi qu'une figurine verte – la sculpture miniature de quelque « dieu » reptilien – qui se trouvait à présent dans la section « Angleterre Antique » du musée de Redcar où Gordon avait autrefois travaillé. Nous remarquâmes cependant que la description des habitants de Lh-yib – qui ne semblaient pas tout à fait humains selon les fragments – était en tous points identiques à celle des indigènes d'Ib, une autre « Cité Perdue », et qu'ils avaient eux aussi adoré le dieu Bokrug, une divinité aquatique ressemblant vaguement à un lézard.

Finalement, nous dressâmes une liste de lieux qui nous semblaient convenir – et dont certains portaient des noms aussi improbables que Y'ha-nthlei, Leng, Thep-dvya, R'lyeh, Kara-Shehr (La Cité Noire), Dubb'h-Naffgh et Bybylo – et nous choisîmes parmi eux un endroit qui nous parut relativement accessible ; un endroit auquel les *Fragments de G'harne* ne donnaient pas vraiment de nom mais qu'ils mentionnaient sous la référence de « L'Avant-Poste ».

La première partie de notre quête était terminée.

II

Il serait dangereux de désigner la région où notre Land Rover de location nous conduisit la semaine suivante – en fait, le simple fait de décrire en détail le paysage de collines désolées dans lequel nous nous retrouvâmes bientôt suffirait à mettre en péril les lecteurs trop curieux, malgré ce qui nous arriva par la suite. C'est pourquoi je n'en dirai rien, me contentant de préciser que l'endroit où nous aboutîmes était si reculé qu'il n'y avait aucun danger de voir les autochtones manifester quelque curiosité que ce soit en découvrant nos fouilles : il n'y avait tout simplement personne de vivant là-bas.

Nous montâmes nos tentes – une tente pour abriter notre équipement et l'autre suffisamment grande pour contenir nos trois sacs de couchage – sur une éminence située entre deux collines basses et nues, et nous attelâmes dès le lendemain de notre arrivée à la recherche d'un endroit propice où creuser.

Nous commençâmes tout d'abord par chercher des débris quelconques – fragments de pierre ou rochers qui auraient pu provenir des murs effondrés des édifices ayant formé « L'Avant-Poste » –, mais nous ne nous attendions pas vraiment à en trouver, aussi nous tournâmes-nous bientôt vers un groupe de monticules aux formes étranges, espérant y découvrir des merveilles semblables à celles que les archéologues avaient rapportées des fouilles de Karatepe. Nous ne trouvâmes cependant pas de nouveau « Monticule Noir » et, le deuxième soir, nous commençons à donner des signes de découragement au moment de nous coucher. Pourtant, si l'on tenait compte du fait que nous avons réussi à circonscrire le lieu de nos recherches à une zone de trois kilomètres carrés environ – et à

l'issue de calculs *très* hasardeux –, peut-être n'avions-nous pas le droit d'être déçus. La plus grande partie de cette zone n'avait pas encore été explorée ; nous ne devions pas nous attendre à découvrir « L'Avant-Poste » dès notre premier jour de recherches ; et, de plus, les ravages des siècles pouvaient fort bien avoir enfoui toutes les traces qui subsistaient de l'endroit.

Gordon nous demanda l'heure avant de s'endormir, afin de régler sa montre (et c'est à ce moment-là que nous tombâmes sur notre premier indice, bien qu'il nous ait fallu vingt-quatre heures avant de nous en rendre compte), et fut fort contrarié de découvrir qu'elle avait pris une heure de retard pendant la journée. Cela ne laissa pas de l'étonner, car cette montre était toute neuve et avait marché parfaitement le matin. Sur le moment, Jeffries et moi-même ne trouvâmes rien d'étonnant à cela, et ce ne fut que le lendemain soir – après une nouvelle journée de recherches infructueuses –, quand je me rendis compte que ma montre avait elle aussi pris du retard, que nous nous mîmes à réfléchir au phénomène.

Ce fut Gordon Walmsley qui mit le doigt sur la source de cette « coïncidence ». La veille, dit-il, il avait passé à peu près une heure – le temps de retard qu'au soir sa montre avait pris – à un certain endroit qui lui avait paru prometteur mais qui s'était révélé être décevant ; et c'était à ce même endroit que *je* m'étais arrêté ce matin-là, en me rendant dans la zone où je devais poursuivre mes recherches, pendant une période correspondant au retard affiché par *ma* montre le soir.

Arthur Jeffries résuma la situation et donna une forme définitive à la conclusion de notre réflexion. Nous étions tous les trois couchés dans nos sacs, et Arthur avait écouté notre conversation en silence, s'interrogeant lui aussi sur l'étrange comportement de nos montres. Il se redressa sur son coude et alluma une cigarette.

« Vous savez... Ce n'est pas la première fois que j'entends parler d'un mauvais fonctionnement des mouvements d'horlogerie. J'ai lu que cela se produisait en général dans des endroits où sont enfouis des dépôts riches en minéraux magnétiques ! »

Il prononça ces mots d'une voix égale, entre deux bouffées de cigarette, mais on sentait qu'il était fort excité.

Quand nous réussîmes à nous endormir ce soir-là, nous avions décidé de la façon dont nous mènerions nos recherches le lendemain.

S'il s'était trouvé quelqu'un pour nous observer le matin du troisième jour de nos explorations, il aurait été fortement intrigué par notre activité. À huit heures vingt-cinq, nous étions chacun au sommet d'une petite colline. Ces collines formaient le sommet d'un triangle d'environ sept cents mètres de côté et que nous pensions contenir la zone dans laquelle nos montres avaient été affectées. Chacun de nous tenait à la main le fragment d'un miroir brisé, que nous avions sacrifié à notre plan ; et à huit heures trente précises, nous avons commencé à avancer en direction du centre de gravité de notre triangle, contrôlant le fonctionnement de nos montres au fur et à mesure de notre progression.

Ce fut Arthur Jeffries qui agita le premier son morceau de verre dans la lumière chaude du mois d'août. Trois éclats ! C'était le signal convenu à l'avance et qui nous apprenait que la montre de Jeffries donnait des signes de faiblesse. Gordon et moi, séparés à ce moment-là par environ cinq cents mètres de terrain plat, nous immobilisâmes conformément au plan ; pendant ce temps, Arthur se dirigeait vers un point situé au centre du triangle que nous formions. Je le perdis de vue quand il passa derrière une petite éminence et tremblai d'impatience jusqu'à ce qu'il réapparaisse de l'autre côté. Dès que nous l'aperçûmes, il s'arrêta net. Son miroir s'agita par deux fois, d'abord dans ma direction, puis vers Walmsley : sa montre avait cessé de fonctionner.

À présent, c'était à nous de jouer. Le professeur et moi nous dirigeâmes le long des côtés du triangle en direction de notre collègue désormais immobile. Quand Walmsley fut parvenu à environ

deux cent cinquante mètres d'Arthur, il fit soudainement halte. J'entendis son cri porté par la brise en même temps que je vis son miroir s'agiter par deux fois tandis qu'il esquissait un pas de danse.

Il ne restait que moi.

Je me dirigeai lentement vers un point situé entre mes deux compagnons qui m'attendaient calmement et, après seulement quelques pas, remarquai avec un frisson d'excitation que la grande aiguille de ma montre commençait à ralentir sa course ! J'agitai trois fois mon miroir en direction des deux autres et continuai d'avancer. Quand j'arrivai à un point situé à cent cinquante mètres d'Arthur et un peu moins loin de Gordon ma montre s'arrêta complètement. Je reconnus l'endroit où je me trouvais, j'étais passé par ici la veille, et c'était cet endroit que Gordon avait « prospecté » le premier jour de nos explorations. J'étais suffisamment proche de mes amis à présent pour que le miroir soit inutile. Je m'écriai : « *On y est !* »

Nous avançâmes alors lentement tous les trois, nous dirigeant vers le centre du petit triangle que nous formions. Nous arrivâmes ensemble, souriant comme des gosses, sur un petit talus couvert d'une herbe drue, et commençâmes à déballer sans un mot les pelles et les pioches que nous portions sur le dos. Nous nous sentîmes envahis par un calme qui n'avait rien de naturel au moment de nous préparer à creuser le sol. Walmsley fit le tour du talus et dessina sur le sol un cercle d'environ quatre mètres de diamètre à l'aide d'une bande adhésive blanche, puis nous commençâmes à creuser, lentement, précautionneusement, chacun sur un point de cette circonférence.

Environ une heure plus tard, alors que le soleil avait bien entamé son ascension vers le zénith et que la sueur commençait à couler entre nos omoplates en mouvement, la pelle d'Arthur Jeffries heurta quelque chose de solide. Il descendit dans le trou qu'il avait creusé et, quelques secondes plus tard, poussa un cri qui nous fit bondir et nous précipiter auprès de lui. Émerveillés, nous découvrîmes ce que la pelle d'Arthur, puis ses mains, avaient dégagé.

Il était tombé sur ce qui semblait être une dalle de pierre – et sur sa surface, veinée comme le plus beau marbre, se trouvaient les hiéroglyphes et les groupes de points avec lesquels nous étions familiarisés depuis que nous avions travaillé sur les photocopies des *Fragments de G'harne* que Walmsley avait en sa possession !

Sous nos pieds se trouvait l'objet de notre quête fantastique. Nous avions trouvé « L'Avant-Poste ».

III

En début d'après-midi, nous avions suffisamment agrandi le trou pour qu'il puisse nous contenir tous les trois. Ce faisant, nous avions entièrement dégagé la surface de la dalle gravée. Celle-ci semblait ne former qu'une infime partie d'un gigantesque dôme de marbre. Le professeur, après avoir soigneusement nettoyé une dépression circulaire de dix centimètres de diamètre à une extrémité de la dalle, émit l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'une porte horizontale ; car la poussière accumulée dans le petit trou avait dissimulé un anneau de métal pivotant. Entendant cela, Arthur Jeffries posa l'oreille sur la dalle et tapa doucement sur sa surface avec un caillou, à l'écoute d'un écho. Gordon avait raison, nous dit-il alors, tout excité – la dalle était effectivement un genre de porte – le dôme de marbre était creux !

Nous passâmes un manche de pioche dans l'anneau et réussîmes à soulever la dalle sans trop de difficultés. Une fois soulevée, la « porte » se mit à pivoter sur un axe passant en son milieu et fut

bientôt à la verticale, nous révélant une cavité dont l'extrémité touchait presque le sol. Nous restâmes un instant adossés à la fosse que nous avions creusée, contemplant la caverne qui s'ouvrait devant nous.

Nous avons recouvert nos bouches d'un mouchoir, nous attendant à être assaillis par des vapeurs délétères en provenance de ce site clos depuis des éons ; mais ce ne fut pas le cas. Une odeur faible et assez agréable – mes narines semblèrent reconnaître un mélange subtil de myrrhe, de santal et de vieux cuir – s'éleva des profondeurs de la fosse mystérieuse.

Baissant les yeux, nous découvrîmes une cellule aux angles bizarres, délimitée par trois murs à l'aspect solide – et qui n'était pas du tout une cellule ! Il n'y avait pas de quatrième mur ! Là où ce mur aurait dû se trouver, il y avait une autre ouverture... derrière laquelle un corridor de pierre s'éloignait vers les ténèbres.

Il aurait été impossible de nous retenir. Comme si on venait de donner le coup d'envoi à une course, nous réagîmes simultanément à l'appel de l'inconnu ; basculant sur le bord du puits pour nous retrouver deux mètres plus bas sur le sol de pierre. Nous regardâmes avec des yeux émerveillés la pente descendante du tunnel et les murs autour de nous : ils étaient littéralement recouverts de caractères identiques à ceux des antiques *Fragments de G'harne*.

Je n'ai jamais vu ces inscriptions mystérieuses que l'on a découvertes taillées à même le roc des montagnes de Perse, et cependant je sais que ces symboles cunéiformes n'auraient jamais pu susciter en moi la fascination que je ressentis à la vue des hiéroglyphes gravés sur les murs du corridor. Nous n'avions pas devant nous un quelconque monticule de terre ou l'un de ces morceaux de brique informes que les archéologues de jadis arrivaient à exhumer au prix de pénibles travaux ; ce tunnel qui menait nous ne savions où, ce corridor en spirale, était aussi neuf que si on l'avait creusé la veille. Les sables du temps et les souillures de l'humanité ne l'avaient pas touché, son obscurité très ancienne l'avait gardé aussi pur que le vide sidéral qui s'étend au-delà des plus lointains quasars.

Mon vocabulaire est trop limité pour que je puisse décrire de façon adéquate les sentiments qui étaient les miens quand je pénétrai dans cette galerie rocheuse pleine de merveilles. Mes yeux étourdis allaient d'un mur à l'autre, erraient du plafond au sol ; j'étais hélas incapable de comprendre l'histoire de « L'Avant-Poste » telle que Gordon Walmsley la déchiffrait avec avidité à partir des caractères sur les murs, incapable d'assimiler l'incroyable trésor de connaissance qui se déployait sous mes yeux. Les murs étaient aussi nets que si les artisans dont ils étaient l'œuvre venaient d'achever leur tâche.

« Mais... Comment se fait-il que nous puissions... *voir* ? » explosa soudain Walmsley, l'écho de sa voix bondissant de mur en mur et venant interrompre le flot de mes pensées. Comment en effet ? Nous n'avions pas allumé la moindre torche, et cependant nous pouvions distinguer parfaitement tout ce qui nous entourait.

« Je n'y avais même pas pensé ! » répondis-je, arraché à la rêverie dans laquelle je menaçais de sombrer, surpris par les échos de ma propre voix résonnant le long du corridor. « Serait-ce... une sorte de lumière artificielle ? Le passage avait l'air plus sombre que ça quand nous l'avons vu pour la première fois – ou peut-être nos yeux se sont-ils habitués à l'obscurité.

— C'est ça ! cria Arthur Jeffries, interrompant mon discours. De la lumière artificielle – venant de ces petits trous creusés dans le plafond ! Regardez, la lumière avance de trou en trou pour nous suivre, comme un brouillard lumineux – et elle disparaît de chaque trou dès que nous nous en éloignons ! Sans doute réagit-elle à notre présence. Mais comment est-ce possible ? Enfin, pensez à tous les *siècles* que cet endroit a connus ? Qu'il s'y trouve encore un mécanisme en état de marche après tout ce temps, c'est... » Il se tourna vers le professeur. « Impossible ? »

Mais, dès qu'il avait été fait mention du brouillard lumineux, Walmsley avait jeté un regard horrifié en direction du plafond et s'efforçait à présent de distinguer le phénomène décrit par notre camarade et de vérifier ses dires ; et quand il perçut enfin la source lumineuse, cette étrange vapeur qui sinuait le long du plafond, il eut un violent sursaut.

« *Du tissu de Shoggoth*, l'entendis-je murmurer pour lui-même. Cette matière protoplasmique qu'*Ils* ont façonnée pour produire des organismes phosphorescents.

— Mais quels êtres – quelle espèce de créature pourrait... ? commençai-je à dire avant que le professeur ne m'interrompît.

— Les mêmes *créatures* qui ont compilé sur une période de plusieurs millions d'années (bien que je croie qu'une partie de l'ouvrage ait été rédigée par la suite) cette histoire du monde que sont les *Fragments de G'harne* – pour lesquelles l'astronomie était une science exacte – qui devaient avoir des notions poussées de physique nucléaire – qui vivaient, et jusqu'à une date récente, s'il faut en croire les divagations de Danforth, dans certaines régions quasi inaccessibles avant que les continents ne se missent à dériver ! J'en suis sûr à présent ! Danforth n'était pas devenu fou quand il revint des Montagnes Hallucinées, en dépit de ce qu'a trouvé l'expédition Starkweather-Moore – ou plutôt, en dépit de ce qu'elle n'a pas *réussi* à trouver. Il était aussi sain d'esprit que Wendy-Smith pouvait l'être après son voyage en Afrique ; mais il avait vu sous leur forme vivante des créatures semblables à celles qui ont bâti cet avant-poste – les Grands Anciens – et il a vu pire encore !... Mais ce n'est ni le lieu ni l'endroit pour discuter de tout ça. Continuons. »

Nous avançâmes. Arthur ouvrait la marche, impatient de savoir où menait le tunnel en spirale ; Gordon le suivait, marchant à une allure plus mesurée, soucieux de ne manquer aucun détail, absorbant de tous ses yeux la connaissance gravée sur les murs il y avait des siècles de cela ; je les suivais de près, écrasé par l'étrangeté de notre descente dans l'inconnu, étudiant avec anxiété l'étrange « brume » sinueuse qui éclairait les mouvements de mes compagnons – ce « tissu de Shoggoth » comme l'avait appelé Walmsley.

Il s'écoula quelque temps, puis je fus brusquement arraché à ma rêverie, cette fois-ci par le cri que poussa Arthur Jeffries, qui s'était un peu avancé dans le tunnel en spirale.

« Venez voir – vite ! » Alors que les échos de son cri achevaient de résonner autour de nous, Walmsley et moi nous ruâmes dans le corridor, n'apercevant plus que vaguement les murs à présent que la vitesse de notre course dépassait celle de la progression de l'étrange lumière. Jeffries se trouvait derrière un coude du tunnel mais, au moment où je rejoignais le professeur, moins rapide, il apparut de nouveau à nos yeux. Il tendit les mains vers nous en signe d'avertissement quand nous approchâmes de lui et nous fîmes halte sur les bords d'une crevasse naturelle dans le sol de pierre. Dans les profondeurs de cette large entaille (la fracture s'étendait aux murs et au plafond), nous pouvions entendre le bruit étouffé d'une rivière souterraine.

« Un tremblement de terre, sans aucun doute, dit Walmsley, confirmant nos soupçons. Et survenu il y a moins de mille ans, je crois. Nous pouvons sauter l'obstacle sans problème. »

Ce disant, il recula de quelques mètres et se mit à trotter vers le fossé. Il accomplit sans peine un saut en longueur d'un mètre cinquante environ et se retourna vers nous en souriant. « Eh bien ?... Qu'est-ce que vous attendez ? »

Jeffries ne prit que quelques pas d'élan avant de sauter ; quant à moi – effrayé par les profondeurs inconnues et par le bruit lointain des eaux souterraines, m'imaginant une rivière de vase peuplée d'horribles poissons – je suivis l'exemple du professeur et reculai de plusieurs mètres pour prendre mon élan avant de sauter par-dessus la crevasse.

Nous venions à peine de nous remettre en marche après avoir franchi cet obstacle naturel que

nous entendîmes un bruit ; le murmure lointain d'engins en marche, un *bourdonnement* persistant – une agression sournoise contre notre oreille interne plutôt qu'un bruit reconnaissable – un *son* qui rappelait un détail lu dans une des remarquables histoires de H.P. Shiel. Puis le tunnel lui-même se mit à changer. Les murs et le plafond n'étaient plus seulement couverts d'étranges hiéroglyphes ! Les groupes de points et autres étranges configurations de signes venaient à présent s'intercaler entre des dessins aux angles bizarres taillés en bas-relief ; ces symboles désormais familiers servaient de légendes aux œuvres décrivant les créatures qui les avaient façonnés – *mais quelles créatures c'étaient là !*

Grand Dieu ! Des torsos en forme de tonneau, divisés en cinq tranches entre lesquelles surgissaient des ailes membraneuses ; cinq tentacules, chacun divisé en cinq tentacules plus petits, pendant ou ondulant au sommet des torsos ; des têtes épaisses, bouffies, pourvues d'orifices buccaux en forme de cloche et aux crocs aiguisés s'agitant au-dessus d'un large cou ; des bras à l'aspect solide, fort musclés en apparence ; cinq yeux pédonculés au-dessus de chaque tête en forme d'étoile...

« *Les Grands Anciens !* » murmura Walmsley, presque avec révérence.

Alors que Jeffries et moi avançons – impatients de découvrir la source du *son*, suivant la lumière dispensée par les organismes phosphorescents –, le professeur resta à caresser du bout des doigts les bas-reliefs élaborés et à lire (à sa façon) les légendes écrites en groupe de points. Il murmura quelques phrases dans lesquelles il était question qu'il « nous rattrape plus tard » tandis que nous nous dirigeons vers un nouveau coude du tunnel.

Au fur et à mesure de notre descente, les dessins se firent plus abondants, plus élaborés et plus explicites, et il devint vite évident que l'histoire des êtres qui les avaient façonnés englobait le passage de plusieurs ères ; géologiques. Mais c'était surtout le son qui nous intéressait ; une étude détaillée de ces bas-reliefs, cela pouvait attendre ; Walmsley devait être en ce moment même occupé à prendre des notes sur le travail qu'il nous faudrait accomplir afin de déchiffrer l'antique histoire que racontaient ces dessins.

Après environ une dizaine de minutes – durant lesquelles la température crût sensiblement, au point que nous en ressentîmes quelque inconfort, comme si nous approchions d'une source de chaleur terrifiante –, nous parvînmes à une seconde brèche dans le sol du corridor. Il s'agissait cette fois d'une simple lézarde de dix à quinze centimètres de large, que nous enjambâmes sans difficulté ; mais nous remarquâmes, ce faisant qu'une forte bouffée de chaleur en provenait, tandis que nous pouvions entendre, venant des profondeurs, le grondement d'une fournaise.

Le sol était bizarrement incliné après cette seconde brèche ce que nous attribuâmes à une activité volcanique récente – cela semblait probable, vu les feux souterrains dont nous avions perçu la rumeur – ou bien à quelque glissement de terrain survenu dans les temps préhistoriques, juste après que « L'Avant-Poste » ait été déserté par ses grotesques bâtisseurs.

Après avoir parcouru une centaine de mètres dans le tunnel à l'éclairage si étrange, et avoir ainsi effectué un tour complet de la spirale, nous tombâmes sur une nouvelle faille, un peu plus large que la deuxième, après laquelle le sol devint inégal et peu propice à une progression rapide – des siècles de mouvements telluriques l'avaient fait glisser de sa position initiale – et la pente du tunnel encore plus accentuée.

Nous fîmes une pause quelques instants plus tard, pour allumer une cigarette et essayer de déterminer la *profondeur* à laquelle nous étions parvenus ; et, dans le silence sinistre qui suivit notre conversation, tandis que nous apprécions un repos que nous estimions bien mérité, nous pouvions entendre clairement la voix de Walmsley qui nous parvenait d'une hauteur indéterminée.

Une fois nos cigarettes éteintes, nous reprîmes notre descente et, presque immédiatement – juste après avoir traversé une section du tunnel particulièrement difficile à négocier – nous tombâmes sur un tournant brusque qui menait directement à *une deuxième porte*, semblable à celle qui s’ouvrait sur l’extérieur, et couverte comme elle de points et d’hiéroglyphes.

À cet endroit, le bourdonnement des machines invisibles était parfaitement audible, et Jeffries et moi échangeâmes un regard interrogatif.

Qu’y avait-il derrière cette porte ?

Le tunnel était presque devenu un puits, si raide était sa pente, et quand Arthur – qui avait toujours été le plus intrépide de nous trois – se mit à le descendre en direction de la porte, il trébucha. Il agita les bras dans un geste désespéré afin de regagner son équilibre, puis alla s’écraser contre la porte cinq mètres plus bas.

J’avais fermé les yeux au moment de sa chute et je m’attendais à entendre un fracas d’os brisés au moment où il atteindrait la porte ; mais, au lieu de cela, mes oreilles perçurent un soupir mécanique, une forte odeur de myrrhe et de vieux cuir parvint à mes narines et mes sens furent submergés par le *bourdonnement* crispant d’énormes dynamos cachées.

N’entendant aucun cri de douleur, j’ouvris les yeux à demi... et restai bouche bée devant un spectacle défiant ma compréhension. Car le tunnel devant moi était vide : *Arthur Jeffries avait disparu !*

IV

Pris de panique, je me précipitai le long du tunnel incliné en direction de l’endroit où j’avais vu mon compagnon pour la dernière fois, j’entendis de nouveau ce soupir trahissant un déplacement d’air et vis la porte gravée s’ouvrir devant moi en pivotant. Derrière cet étrange seuil, Jeffries était assis dans un grand récipient de bois dur, semblable à ceux que l’on trouve au pied des toboggans dans les fêtes foraines ; son visage était figé dans un masque d’étonnement et de plaisir mêlés.

« Je... je ne sais pas comment marche ce *truc*, réussit-il à dire d’une voix tremblante, mais, grâce à Dieu, ça *marche* encore ! »

J’enjambai la porte et me laissai glisser sur la surface polie du récipient pour venir atterrir à ses côtés. Quand je m’immobilisai, la grande porte au-dessus de nous se referma dans un soupir.

Je pouvais voir à présent que le côté du récipient opposé à la porte n’était pas poli, mais plutôt rugueux, et je grimpai jusqu’au bord de ce côté-là pour découvrir un nouveau corridor, couvert lui aussi de peintures et d’hiéroglyphes (dont le pigment s’était quelque peu effacé avec les siècles), qui se dirigeait vers une nouvelle région inconnue. De l’endroit où je me trouvais, je pouvais voir en tendant le cou d’énormes voûtes abritant des couloirs qui rayonnaient depuis le corridor principal, et un soudain sentiment d’horreur sacrée s’empara de moi quand je pensai à toutes les merveilles que devaient receler les pièces auxquelles conduisaient tous ces passages. Jeffries devait être en proie au même sentiment, car il exprima mes pensées de parfaite façon en déclarant :

« À présent, nous savons ce que Howard Carter et Lord Carnavon ont dû ressentir quand ils ont ouvert la tombe de Toutankhamon ! » Au moment où mon compagnon prononça ces mots, je m’aperçus brusquement d’une absence. Depuis le moment où nous avons ouvert la première porte et entamé notre exploration de ces corridors souterrains, nous avons rencontré un écho omniprésent – un écho qui avait répété toutes nos paroles – et cet écho avait disparu ! L’endroit était aussi vide d’échos

qu'une maison habitée.

Cette dernière idée me fit regarder autour de moi avec inquiétude.

Puis, respirant toujours le parfum entêtant du bois inconnu – car nous avions découvert que le bouquet qui avait accueilli notre entrée provenait du récipient –, nous grimpâmes jusqu'au bord et, non sans excitation, pénétrâmes dans le corridor si merveilleusement décoré. Le *son* était devenu une vibration presque inaudible ; une pulsation que nous ressentions jusque dans nos os, mais qui n'était pas totalement déplaisante. Nous fîmes halte à la première voûte qui se trouvait sur notre chemin, et le « brouillard » lumineux ondula au-dessus de nous pour aller se nicher au sommet de la voûte, éclairant la pièce à laquelle elle menait.

J'avais fait un premier pas hésitant dans cette pièce quand Arthur me saisit par le coude.

« *Écoutez !* » dit-il d'une voix tendue qui était presque un murmure.

Je pivotai sur moi-même, tous les sens en alerte, en proie à la chair de poule, tournant mon regard vers la porte couverte d'inscriptions énigmatiques qui surmontait le récipient de bois.

Je l'entendis de nouveau – un bruit curieux, comme quelque chose en train de *tâtonner !*

Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre, et mon esprit imaginatif se mit à conjurer l'image des bâtisseurs de « L'Avant-Poste » – « Les Grands Anciens », comme Walmsley les appelait – s'agitant derrière cette porte, tirés de leur sommeil séculaire par notre présence ; tout comme les organismes phosphorescents du plafond et des voûtes avaient été ranimés par notre intrusion. Et je faillis m'évanouir quand – presque en réponse à mes sinistres phantasmes – *la porte gravée s'ouvrit de nouveau en soupirant !*

Criant, gesticulant de tous ses membres, Gordon Walmsley bascula par-dessus la porte, glissa le long de la surface polie du récipient et vint atterrir, bras et jambes mêlés, en poussant des petits cris terrifiés.

Jeffries et moi nous écroulâmes contre les murs du corridor, secoués d'un fou-rire hystérique. Notre collègue stupéfait sortit du récipient, terriblement embarrassé par notre attitude, et s'avança vers nous.

« Vous n'avez nulle honte à avoir, Gordon, réussit à articuler Arthur, tentant de maîtriser son rire. J'ai souffert le même destin. »

Mais l'embarras du professeur ne dura pas longtemps. Avant même qu'Arthur ait fini de le rassurer, il s'était mis à examiner avec avidité tout ce qui l'entourait : le corridor devant lui, les grandes voûtes, le sol pavé d'octogones, les bas-reliefs sur les murs, les plafonds voûtés étrangement vastes, et le bizarre système d'éclairage du corridor et des pièces qui le bordaient – des pièces dont l'enfilade s'étendait loin devant nous ; des pièces qui devenaient visibles à ce moment même, alors que le brouillard lumineux venait les éclairer comme en une reconnaissance silencieuse de notre existence.

Observant cette lumière avec fascination, Gordon déclara : « Penser que c'est ce même tissu, ces mêmes organismes – à moins qu'ils ne se reproduisent plutôt que de se régénérer – qui ont éclairé la voie à ceux qui les ont créés il y a des centaines de milliers d'années de cela ; tout comme ils ont éclairé des couloirs plus anciens, des éons auparavant, dans *leur* immense forteresse enfouie au cœur des Montagnes Hallucinées. Fantastique ! »

À ce moment-là, j'avais acquis la conviction que le son omniprésent était produit par des machines opérant grâce à un système hydraulique ou similaire – quelle autre explication pouvait-il y avoir, étant donné le temps pendant lequel cet endroit était resté désert ? – et Arthur Jeffries, toujours aussi impatient, se contenta d'un simple coup d'œil aux merveilles de cette première pièce et s'engagea dans le corridor pour vérifier mon hypothèse. Le professeur et moi étions fort satisfaits de

rester là où nous étions. Nous entrâmes dans la première pièce et Walmsley alla s'asseoir sur une table de pierre haute d'un mètre cinquante environ et se mit à me décrire à voix basse – comme s'il avait peur de déranger quelque chose – les trésors archéologiques que nous venions de découvrir.

Les murs de la pièce avaient de toute évidence été recouverts de quelque métal inconnu, dont des morceaux subsistaient parmi les débris entassés au pied des bas-reliefs, des débris évoquant une rouille verdâtre. Mais, si ce métal s'était révélé vulnérable aux ravages des millénaires, les feuilles de métal dont les Grands Anciens avaient composé leurs livres avaient mieux résisté.

Gordon fut littéralement enchanté quand je découvris que les étagères creusées dans les murs contenaient quantité de ces lourds « volumes » – il en trouva aussi un ou deux sur la grande table –, et quand il constata que leurs pages couvertes de minuscules groupes de point étaient intactes, tout comme leurs couvertures embossées faites du même matériau résistant au temps, et qu'elles étaient de plus « lisibles » par lui.

Ce fut aussi sur une de ces étagères que je trouvai une figurine de métal gris, de toute évidence une sculpture ; sa surface était sillonnée de striures vertes. L'objet représentait un Grand Ancien et mesurait environ quinze centimètres de haut. Sa base était creuse, et filetée comme l'intérieur d'un canon de revolver. En examinant les étagères, je remarquai la présence de petites excroissances placées à intervalles réguliers et compris que la figurine avait servi de serre-livres mobile, que l'on pouvait la déplacer d'une excroissance à l'autre pour délimiter à volonté les sections de l'étagère.

Quand je montrai ma découverte à Walmsley, toujours assis sur la table au centre de la pièce et plongé dans la lecture d'un lourd volume, son excitation devint telle qu'il ne put la contenir et se lança dans un des monologues les plus étranges – les plus imaginatifs, même – que j'aie jamais eu la douteuse fortune d'entendre. Quand il se mit à m'exposer un assemblage étrange de mythologies, de visions oniriques, de faits scientifiques et – je le croyais alors – de fictions, son apparence était celle d'un homme plongé dans un rêve profond ou dans une transe hypnotique ; sa voix se faisait l'écho de l'étrangeté des événements qui devaient se dérouler devant ses yeux au moment même où il les évoquait.

Tandis qu'il jouait avec une maladresse pleine d'attendrissement à tourner les pages métalliques du livre, son regard allait de groupe de points en groupe de points, plein d'émerveillement, et il se mit à parler, plus pour lui-même que pour moi, d'une façon qui était à peine cohérente.

« En 1931 Simon, alors que vous et moi n'étions que des enfants, les membres de l'Expédition Antarctique de l'Université de Miskatonic commencèrent à creuser dans la surface polaire – et à la faire exploser, aussi – pour révéler de nouvelles strates. Le résultat de leurs recherches fut gardé secret avec un tel soin que seules quelques vagues « fuites » vinrent à la connaissance de l'homme de la rue. Les milieux de l'archéologie, eux, éclatèrent de rire en entendant les avertissements que leur adressèrent Dyer et Pabodie en revenant des Montagnes Hallucinées ; et quand on pense au respect dans lequel ces hommes étaient tenus dans leur milieu scientifique, les *preuves* qu'ils ont dû rapporter avec eux devaient être bien étranges ; quoiqu'ils aient réussi depuis à retrouver l'estime dans laquelle ils étaient tenus auparavant.

« Plus tard, en dépit du fait que Danforth, un brillant maître-assistant qui avait accompagné l'expédition de Miskatonic, dut subir un traitement psychiatrique de plusieurs années dans une « institution » à cause de ce qu'il ne pouvait pas se persuader de ne pas avoir vu, l'Expédition Starkweather-Moore s'aventura – malgré toutes les mises en garde et malgré les chocs sismiques en provenance de l'Antarctique enregistrés dans le monde entier – dans cette même région où les hommes de Miskatonic avaient affronté des horreurs dont ils avaient gardé jalousement le secret.

« Dyer, voyez-vous, prétendait que son expédition avait trouvé des traces d'une race d'être

civilisés, les Grands Anciens, qui avaient vécu il y a plus d'un milliard d'années dans ce qui était alors une zone tropicale et qui est à présent le Pôle Sud – mais il y a plus. Lui, Danforth et les autres allèrent jusqu'à laisser entendre que quelques membres de cette race *avaient survécu*, à moitié pétrifiés, dans des cavernes souterraines pleines de merveilles préhistoriques. Mais ce n'était pas cela qui avait rendu fou ce pauvre Danforth – s'il a jamais été fou – oh, non ! C'était quelque chose de bien plus fantastique encore, quelque chose de bien *pire*, et dont on ose à peine parler.

« Eh bien, mis à part quelques fossiles – d'étranges traces en forme de triangle dans de l'ardoise archéenne – et quelques débris préhistoriques comme ceux que l'on s'était attendu à trouver, l'expédition Starkweather-Moore ne rapporta aucun élément susceptible de prouver les affirmations « insensées » de Dyer. Bien sûr, elle rapporta la preuve de l'existence de grandes failles à l'intérieur des Montagnes Hallucinées, des failles géologiques qui avaient causé les récents glissements de terrains et tremblements de terre, dont l'amplitude était telle qu'ils pouvaient fort bien avoir oblitéré les édifices et les artefacts des Grands Anciens que Dyer prétendait avoir observés.

« Ce grand bouleversement de la calotte polaire, qui a bien eu lieu, cela ne fait aucun doute, a dû être d'une bien étrange nature. Starkweather-Moore déclara par la suite : « Tout s'est passé comme si une section étendue de la plaine glacée s'était *subitement effondrée* sur plusieurs kilomètres carrés, un peu comme le Temple de Dagon s'est écroulé sur les Philistins quand Samson en a fait basculer les piliers. » Si le « Samson » de ce cataclysme polaire était le récent tremblement de terre, quels pouvaient être, je vous le demande, les « piliers » qui furent basculés et le « temple » qui s'est effondré sous la calotte polaire pour qu'une telle masse de terre en surface se soit engouffrée dans ces profondeurs glacées ! Et il existe certaines données de nature géologique qui me font hésiter sur certains aspects de ce phénomène... Quels que soient les événements exacts, je n'ai aucune idée de leur *ordre* ! Est-ce les tremblements de terre qui ont causé l'effondrement – *ou bien en ont-ils été la conséquence* ? Tout bien considéré, et eu égard à la nature de certaines des observations faites sur place lors des événements, je ne peux plus désormais afficher un mépris total envers les rapports rédigés par les membres de l'Expédition de l'Université de Miskatonic. »

Walmsley fit une pause de quelques minutes et cessa ses divagations. Mais ce qu'il avait raconté m'avait profondément intéressé et je le priai de poursuivre.

« Ensuite, Simon, en 1934, on découvrit une série de fragments rédigés dans une langue inconnue, qui se trouvaient être en la possession des sages d'une tribu obscure du cœur de l'Afrique. Le premier de ces fragments à avoir été traduit – de façon très approximative, je m'empresse de le dire – faisait allusion à G'harne, une « Cité Perdue » que l'on ne connaissait que par quelques mythes obscurs, aussi ces fragments ont-ils été baptisés *Fragments de G'harne*. Windrop, l'explorateur qui les a rapportés d'Afrique, était convaincu – à cause de certaines légendes que les conteurs de la tribu lui avaient rapportées – que ces fragments n'étaient que la copie partielle d'un manuscrit d'origine pré-humaine et beaucoup plus ancien. Il ne put, ou ne désira pas spéculer quant à la nature de ceux – ou de ce – qui avaient effectué cette copie.

« Enfin, ces fragments – que l'on connut d'abord sous le nom de *Lubie de Windrop*, avant qu'ils ne soient partiellement traduits – se révélèrent hélas réfractaires à l'analyse. Il fut impossible de leur trouver des équivalents, que ce soit parmi les hiéroglyphes connus de Perse et d'Égypte ou parmi les formes plus archaïques d'écriture que nous connaissons déjà sans avoir pu encore les déchiffrer. Certains des caractères à proprement parler hiéroglyphiques des fragments rappelaient les symboles des *Manuscrits Pnakotiques*, tandis que les groupes de points sont proche de l'écriture cimmérienne d'une période éloignée d'environ dix mille ans. Mais l'ensemble était trop *complexe* pour être comparé aux autres exemples d'écrits antiques ; à moins que, comme Dyer l'avait suggéré, une race

pré-humaine ait vraiment vécu sur la surface terrestre en des temps très reculés. Incidemment, il existe près de la pyramide de Kukulcan sur le site de Chichen Itza un observatoire très ancien (les Mayas connaissaient l'astronomie, comme vous le savez), nommé *caracol*, d'après le mot espagnol signifiant escargot, à cause de son escalier en *spirale*... »

À ce moment de son récit, Walmsley s'interrompit et jeta un regard préoccupé en direction du plafond illuminé. Je pouvais deviner ses pensées sans difficulté. Si l'on réfléchissait à tous ces éléments, à l'escalier en spirale que nous avions emprunté pour arriver jusqu'ici et à cette écriture pointilliste à laquelle nous étions désormais habitués, était-il possible que les Mayas aient, d'une certaine façon – peut-être en s'inspirant de légendes remontant à des temps immémoriaux – copié les usages des Grands Anciens, en particulier leur écriture (les Mayas utilisaient des groupes de points) et leurs méthodes dans le domaine de l'architecture ? Même le nom de « Kukulcan », un des dieux mayas, rappelait de façon troublante la façon dont nous prononcions le nom de cette déité qui figure dans des mythes encore plus antiques : Cthulhu.

Walmsley interrompit ma réflexion silencieuse en reprenant : « Puis, au milieu de l'année 1935, au moment même où le professeur Wendy-Smith commençait à s'intéresser aux *Fragments de G'harne*, on vit réapparaître le nom du professeur William Dyer, et de nouveau en conjonction avec une expédition archéologique controversée. Cette fois-ci, le vagabond de la Miskatonic était allé dans l'Australie occidentale, dans un endroit où les aborigènes connaissaient l'existence de « Grandes pierres couvertes de signes » ! Et où, sans doute, Dyer espérait trouver de nouvelles preuves pour corroborer les affirmations qu'il avait proférées après son séjour dans les Montagnes Hallucinées.

« Et en effet, l'âge de ces pierres – de toute évidence des éléments de bâtiments – le plongea dans l'effroi. On découvrit sur ces monolithes des inscriptions en rapport avec certaines légendes qui circulent chez les Polynésiens et les Papous, et l'état dans lequel ils se trouvaient ainsi que la façon dont ils étaient dispersés témoignaient de leur ancienneté et du nombre de bouleversements géologiques, de cataclysmes cosmiques, dont ils avaient dû être les témoins muets.

« Et pourtant, c'est au professeur Wingate Peaslee, le fils du brillant Nathaniel Wingate Peaslee, de l'Université de Miskatonic, que nous devons le chaînon le plus important dans cette suite d'événements si bizarres. Il se trouve dans *Le Récit de Peaslee*, qu'il fit publier en utilisant les services de l'écrivain H.P. Lovecraft qui lui donna le titre de *Dans l'Abîme du Temps*, ce récit si controversé. Que l'on se souvienne de la conduite du professeur Peaslee et plus particulièrement de son amnésie qui dura de 1908 à 1913, et que l'on ne peut qualifier que de fantastique !

« Il y est de nouveau fait mention des Grands Anciens, que l'on décrit cette fois-ci comme les adversaires d'une autre espèce de vie extra-terrestre non moins bizarre, la Grand'Race, qui s'était fixée dans l'Australie de la préhistoire longtemps avant que l'homme ait émergé de la soupe chimique des océans évaporés depuis des âges. Il est à remarquer que Dyer n'endommagea pas davantage sa réputation bien compromise en confirmant le récit de Peaslee ; mais je tiens de source bien informée qu'il passa de longues heures à étudier avec soin le fameux *Récit*.

« À ce moment-là, Wendy-Smith – aux côtés duquel je travaillai plus tard sur les *Fragments de G'harne*, bien que nous nous soyons intéressés à des sections différentes – décida qu'il avait suffisamment progressé dans son travail de déchiffrement pour être capable de retrouver G'harne la Morte elle-même.

« Tout le monde se souvient de son retour du Continent Noir, seul survivant d'une expédition décimée par Dieu sait quelle catastrophe ; et certains ont suggéré que sa disparition ultérieure en compagnie de son neveu Paul Wendy-Smith est due à ce qu'il avait trouvé en Afrique. Il n'y a aucun

moyen de confirmer ces allégations, cependant, car les exécuteurs testamentaires de Paul Wendy-Smith refusent encore de rendre public un manuscrit qu'il a laissé et dans lequel il est fait état avec précision de ce que Sir Amery a découvert sur le site de G'harne la Morte. Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur le succès de l'expédition Wendy-Smith avant le désastre qui l'anéantit; ceux qui pourraient nous renseigner avec plus de précision ont préféré rester muets jusqu'ici. Mais certaines des remarques de Sir Amery, énoncées après son retour à un état mental satisfaisant, sont assez curieuses. Il laissa entendre qu'il aurait fort bien pu « creuser » ici, en Angleterre – mais, sachant que des fouilles dans ce pays auraient attiré des foules d'amateurs et de prétendus « professionnels », il avait préféré partir à la recherche de G'harne. Il donna même le nom de certains sites comme Stonehenge, Silbury Hill, Avebury, le Mur d'Hadrien, ainsi que de certaines parties des Cotswolds qui étaient, selon lui, d'une grande importance pour l'archéologie – tout en soulignant qu'en aucun cas il n'était souhaitable d'explorer ou de fouiller ces lieux.

« Maintenant, faisons un petit bond en avant dans le temps, jusqu'en novembre 1963 pour être précis, moment où j'ai reçu au musée un écrivain bien connu, qui m'a confié le document le plus curieux que j'aie jamais vu. Il s'agissait de Philip Haughtree, auteur en collaboration de romans historiques fort connus, et le document qu'il m'apporta était soi-disant le journal de son frère et collaborateur, Julian Haughtree.

« Mais, Simon, je savais – ou du moins j'en avais l'intime conviction – que Philip Haughtree mentait. Comment ce document pouvait-il être l'œuvre de son frère? Ou l'œuvre de n'importe quel contemporain, à vrai dire? Enfin! Son contenu était... c'est presque incroyable, je sais, mais ce livre n'était rédigé dans aucun langage connu, sinon d'une poignée d'hommes de cette planète – et encore les hommes auxquels je pense ne peuvent se prévaloir que d'une connaissance élémentaire –, ce livre était rédigé en hiéroglyphes et en groupes de points semblables, mais en aucun cas identiques, *aux symboles que nous avons découverts sur les murs du corridor!* » Il eut un vague mouvement de la tête, indiquant l'endroit d'où nous venions.

« Et je croyais aussi qu'il me mentait quand, répondant à mes questions, il affirma que son frère, Julian, avait recopié des symboles qu'il avait lus sur la Pierre Noire de Stregoicavar, en Hongrie; car j'avais vu ce monolithe de mes propres yeux et je savais parfaitement qu'il ne pouvait *pas* être la source de ce manuscrit.

« Bien entendu, je ne l'ai pas traité franchement de menteur; je voulais examiner ce document et tenter de le traduire – c'était pour cette raison qu'il me l'avait amené, bien que je n'aie jamais su pourquoi il m'avait choisi – et je me suis démené pour y parvenir. Je n'ai guère eu le temps d'aller au-delà d'une première ébauche, car il me fallait rendre le document quelques jours plus tard, en y joignant mes notes; mais le peu que j'ai réussi à traduire... »

Walmsley fut interrompu dans son récit par un cri en provenance du corridor dans lequel Arthur Jeffries s'était engagé. Ce n'était pas à proprement parler un cri d'alarme – et on n'aurait pas non plus dit un appel – mais il dénotait une telle excitation que je m'excusai auprès de Walmsley et le laissai à ses livres pour partir à la recherche de Jeffries afin de découvrir la cause de ce cri si bizarre.

V

Je passai le long d'une quinzaine d'ouvertures surmontées de hautes voûtes, dont plusieurs étaient

bloquées par d'imposantes portes, avant de parvenir à un amas de gravats et de blocs de pierre – débris tombés d'un plafond brisé – qui bloquait complètement le corridor d'un mur à l'autre et allait mourir dans la pièce immense dans laquelle Jeffries était en train de fouiller une pile d'objets divers ; volumes et figurines, feuilles volantes composées du même matériel résistant au temps que les livres trouvés par Gordon, étranges fiasques du même métal, grandes amphores aux flancs couverts de représentations des Grands Anciens et d'hiéroglyphes.

Cet endroit avait sans nul doute été un entrepôt, une « réserve » dans laquelle les habitants de « L'Avant-Poste » étaient venus périodiquement chercher vivres et ustensiles. Franchissant le seuil avec quelque peine, je vis que Jeffries avait commencé de dérouler une bande de tissu métallique large d'un mètre environ, de ce même tissu apparemment indestructible dont étaient faits les volumes.

« Vous avez vu ça ? Ça a l'air bien plus mince que les feuilles des livres ; je me demande à quoi ça servait ? Je crois bien que c'est plus léger, aussi ; on dirait presque du tissu. Mais ce n'est sûrement pas l'usage qu'ils en faisaient. D'après les bas-reliefs, *Ils* ne portaient pas de vêtements ; ils étaient probablement asexués – Walsmeyer doit le savoir. Et regardez-moi ces boîtes ! »

Les boîtes dont il parlait étaient des cubes d'environ quarante centimètres d'arête pourvus de couvercles. Ils étaient taillés dans un bois incroyablement dur, presque fossilisé à présent, et leur surface était couverte de ces hiéroglyphes et de ces groupes de points qui nous étaient désormais familiers, ciselés de façon exquise. Les charnières des couvercles n'étaient pas moulées dans le métal immortel. La rouille les avait presque complètement rongées, et les couvercles jouaient à présent librement sur les cubes quand ils n'étaient pas tombés sur le sol où ces boîtes avaient été abandonnées, Dieu seul savait depuis combien de siècles, quand les Grands Anciens s'étaient enfuis ou avaient disparu.

Et cependant, pour merveilleuses qu'aient été ces boîtes et ces amphores, ce ne fut pas vers elles que le regard du professeur se tourna quand il nous rejoignit quelques minutes plus tard. Il jeta un coup d'œil vaguement intéressé en direction du rouleau de tissu et des figurines représentant les Grands Anciens ; mais, avant que ces objets aient commencé à l'exciter, il avait remarqué les bas-reliefs sur les murs.

Arthur et moi ne leur avions pas prêté attention, mais nous pouvions voir à présent qu'ils étaient complètement différents de ceux que j'ai décrits jusqu'ici. Ces bas-reliefs montraient des Grands Anciens – ou une espèce voisine de ceux que nous avions déjà vus représentés sur les murs – vivant au fond des mers dans d'immenses cités de pierre qui devaient être soumises à d'effrayantes pressions. Ce changement d'environnement n'était apparemment pas intervenu de façon naturelle ; car certains des bas-reliefs nous montraient des scènes de batailles entre les Grands Anciens terrestres et d'étranges masses informes de protoplasmes bourgeonnant ; des créatures vivantes de toute évidence, mais dépourvues de toute structure à quoi l'on reconnaît d'ordinaire une forme de vie.

Pour étrangères qu'elles fussent à toute représentation humaine ou animale telle que nous les admettons, ces *choses* – et il ne s'agissait que de représentations figuratives – me plongèrent dans une terreur mêlée de répugnance, un sentiment que je n'avais connu qu'une fois auparavant, quand on m'avait montré une série de dessins morbides dus à Chandler Davies, cet artiste si excentrique. Même considérés en tant qu'« œuvres d'art », ces bas-reliefs étaient pleins d'une étrange *tension* ; les êtres qu'ils dépeignaient semblaient prêts à bondir sur le spectateur, comme les créatures sorties du pinceau diabolique d'un Pickman ou d'un Jérôme Bosch.

« Des Shoggoths ! murmura Walmsley. Ainsi, voilà à *quoi* ils ressemblaient ! Pas étonnant que Danforth se soit conduit ainsi dans la forteresse antarctique ! »

Il resta un long moment à contempler les bas-reliefs, murmurant pour lui-même tandis que ses

yeux allaient des groupes de point aux scènes qu'ils décrivaient: « Parfaitement adaptables ! Chassés de la surface, ils sont allés bâtir des cités sous les océans ; poursuivis par des spécimens mutants de l'espèce qu'ils avaient eux-mêmes créée pour accomplir leurs travaux de force – les Shoggoths – ils se sont adaptés à la vie dans les grands fonds de la préhistoire. »

Tout en parlant, le professeur fit glisser son sac à dos jusqu'à terre et l'ouvrit. Jusqu'à présent, je n'avais pris qu'une seule chose, la figurine que j'avais trouvée dans la première pièce – et qui se trouvait dans une poche de mon blue-jean –, mais, en voyant Walmsley fourrer dans son sac le rouleau d'étrange tissu métallique, puis plusieurs figurines et quelques fragments d'un cube brisé, je me défis de mon sac et commençai moi aussi à le remplir de livres vraisemblablement inestimables, dont certains étaient reliés de couvertures superbes pleines d'hiéroglyphes fascinants.

J'étais absorbé par ma tâche et ne m'aperçus pas tout de suite de la disparition d'Arthur Jeffries. Je l'entendais toujours, il était en train de s'affairer derrière un amas de débris qui encombrait le centre de la pièce. J'étais sur le point de le rejoindre – pour voir s'il avait trouvé quelque chose d'intéressant – quand Gordon Walmsley me saisit soudain le bras. Tremblant d'excitation, il me désigna un bas-relief près du sol. Cette image avait été dissimulée à nos yeux par un amas de volumes, de boîtes et d'autres objets, mais nous pouvions voir à présent qu'il s'agissait de la dernière case de ce que l'on aurait pu appeler une séquence de bande dessinée. Nous avions d'abord découvert la guerre terrestre que s'étaient livrée les Shoggoths et les Grands Anciens, puis les scènes sous-marines, et finalement – finalement, il y avait ceci...

Il s'agissait encore d'une scène sous-marine, qui montrait une forteresse des Grands Anciens assaillie par une armée de créatures ressemblant à des poulpes, immenses et hideux. Elles me rappelèrent certains êtres dont il est fait mention dans les mythes primitifs, et que l'on retrouve dans des ouvrages comme les *Notes sur le Necronomicon* de Feery et dans le terrifiant *Cthaat Aquadingen*, et seules certaines peintures de Pickman, aujourd'hui tenues à l'écart du public et reposant dans les archives de l'Université de Miskatonic à Arkham, pourraient donner une idée de la bestialité de leurs attitudes.

« Grand Dieu ! explosa le professeur. Vous rappelez-vous le journal de Julian Haughtree dont je vous parlais tout à l'heure?... Grand Dieu ! » Sa stupéfaction devant ce bas-relief était telle qu'il dut faire un violent effort sur lui-même pour reprendre le fil de son discours et de sa réflexion. Quand il eut réussi à se dominer, il reprit le récit qu'avait interrompu le cri d'Arthur Jeffries.

« Oui, ce journal était sans aucun doute le document le plus bizarre que j'aie jamais vu. Il y était fait mention de choses et de lieux connus seulement par quelques références voilées dans des textes obscurs – des endroits comme Y'ha-Nthlei, dont nous avons déjà rencontré le nom, et des... choses de la même espèce que Cthulhu et sa progéniture – des choses... comme ça ! » Il désigna le bas-relief d'un doigt tremblant.

« Mais ce n'était pas là le plus étrange, loin de là. Ce qui m'a le plus frappé, ce fut la façon dont ces notes étaient rédigées – *elles étaient de toute évidence l'œuvre d'un homme contemporain, mais elles avaient été écrites d'une façon qui suggérerait une complète connaissance de ce langage si ancien !* Où diable Julian Haughtree avait-il appris à écrire ainsi ? Et de façon si assurée ?

« Je ne l'ai jamais découvert. Les deux frères n'ont pas vécu assez longtemps pour me l'apprendre. Peu de temps après que j'eus rendu le document à Philip Haughtree, celui-ci assassina son frère avant de se suicider. À présent, je ne peux conclure qu'une chose – et Dieu sait si ce problème m'a préoccupé en son temps –, c'est que Julian Haughtree a *visité* un endroit similaire à celui-ci. » Il jeta un nouveau coup d'œil aux bas-reliefs. « Ou alors, il a pu consulter des livres comme ceux-ci, dit-il en montrant les livres de métal dispersés autour de nous, dans lesquels il a

appris cette écriture des Anciens. Mais cette explication ne me satisfait pas entièrement. Après tout, Julian Haughtree était un *écrivain* ; ce n'était ni un érudit ni un archéologue – ni même un passionné de langues mortes, ou du moins n'ai-je pas pu le déterminer avec certitude. Et cependant, il maniait ces hiéroglyphes d'une façon digne de la race qui les a conçus il y a des millénaires.

— *Hé ! Venez voir ça !* » Le cri provenait de derrière la masse de débris qui encombra la pièce. Jeffries avait sans doute fait une nouvelle découverte sensationnelle.

VI

Le professeur soupira d'un air résigné en entendant le cri de Jeffries. « Enfin, peut-être vaut-il mieux aller voir ce qu'il a encore trouvé. »

Mais alors que je m'avançais en enjambant des piles de livres reposant sur le sol et d'autres objets divers, Walmsley tomba en arrêt devant une statuette relativement grande qu'il souleva avec une certaine difficulté en raison de son poids. « J'arrive dans un instant », me dit-il, s'asseyant sur une boîte afin d'examiner sa trouvaille à loisir.

Je rejoignis Jeffries de l'autre côté de la pile. Transpirant furieusement, il s'efforçait de faire pivoter une roue dont l'axe vertical, fixé à même le sol, était fait du même omniprésent métal.

« C'est une autre porte, grogna Arthur en indiquant une dalle circulaire que l'axe pénétrait en son centre. Mais on dirait – euh – qu'elle est *coincée*... Ah, non, pas moyen de la faire bouger ! » Il renonça à sa tâche et me désigna le sol.

« C'est de là que vient le *son*, en tout cas. »

Il avait raison, c'était évident ; à cet endroit, le plancher vibrait littéralement : un bourdonnement grave qui venait du bas.

« Laissez cela, dis-je en découvrant autre chose. Qu'est-ce que c'est que ça ? » Posé contre le tas de débris – à moitié enfoui, en fait – se trouvait un grand objet métallique ressemblant à un gyroscope. Son axe était brisé, et il se dressait sur le sol comme une branche cassée. Il semblait fait d'une espèce de plastique, mais un filet de métal courait en son centre ; une veine argentée qui, pensai-je, avait conduit l'énergie qui servait à faire fonctionner le gyroscope, une énergie qui devait provenir d'une source insoupçonnée au-dessous de nos pieds. Je fis part de mon hypothèse à Jeffries.

« Il est probable que le séisme qui est responsable de l'effondrement du tout et de la lézarde dans le corridor est également en cause ici », supposa mon compagnon, qui se mit à soupeser la machine à l'aspect fragile. Cet objet semblait faire preuve d'une solidité qui surprenait de la part d'une chose aussi légère. Le métal qui le composait était semblable à celui que nous avons pu observer à maintes reprises déjà. Quand Jeffries tira dessus, il le dégagea sans peine de la masse de débris.

« Et voilà ! s'exclama-t-il. Voyons si nous pouvons le réparer ! En nous aidant de ces deux boîtes, il doit être possible de le remettre en place. Après tout, le système d'éclairage fonctionne encore, non ? dit-il en désignant de la tête le brouillard lumineux qui sinuait près du plafond. Alors, pourquoi pas ça ? »

Il ne nous fallut que quelques minutes pour placer le gyroscope en équilibre sur les arêtes de trois boîtes. Nous venions d'aligner les deux bouts de son axe brisé quand le professeur apparut au coin de la pile de débris.

« Gordon, venez donc nous donner un coup de main », cria Jeffries, poussant le morceau d'axe du plat de la main. Juste à ce moment, la machine bougea légèrement et les deux surfaces de métal

entrèrent en contact. Heureusement, j'avais reculé de quelques pas pour reprendre mon souffle, et je ne touchais plus l'assemblage à cet instant. Une langue de feu bleu jaillit soudain dans un flot d'étincelles, faisant partir Jeffries à la renverse ; il vint également heurter Walmsley et les deux hommes tombèrent sur le sol comme des pantins désarticulés. Le gyroscope se mit à crépiter furieusement. Poussant un cri d'alarme, je contournai l'appareil à présent « en marche » pour venir en aide à mes amis. Simultanément, comme pour contraster avec la rapidité de mon geste, le disque du gyroscope se mit à tourner lentement autour de son axe désormais reconstitué.

La surface du disque ne fut bientôt plus qu'un éclat brillant ; un lent bourdonnement se fit entendre au-dessus du sourd grondement des machines enfouies.

Walmsley secoua la tête de désespoir. « Vous allez finir par vous faire tuer. Il ne *faut* pas toucher à des machines que vous ne comprenez pas ! Et puis, qu'est-ce que c'est que ce truc ? Laissez-moi y jeter un coup d'œil. »

Il se mit à examiner avec attention une ligne de symboles, gravés dans la pierre du sol tout autour de l'engin. « Hum ! Il s'agirait d'un... eh bien, d'un transporteur, d'après ce que je vois – ou peut-être la traduction exacte serait *système de récupération*... »

Tandis que Gordon réfléchissait à ce nouveau problème, je me dirigeai vers la « porte » fermée, tentant de nouveau d'en forcer le verrou coincé depuis des siècles. Il me semblait que, si je réussissais à faire tourner la roue, la dalle de pierre se soulèverait alors, nous révélant ce qu'il y avait au-dessous de nous. Cette idée s'ancra dans mon esprit quand je découvris une légère dépression sur le sol, précisément à l'endroit où la roue devrait se poser si elle pivotait jusqu'à l'horizontale ; de plus, le périmètre métallique de la roue était érodé à l'endroit qui viendrait ainsi en contact avec le sol.

Je ne me demandai pas un seul instant pourquoi *cette* porte était si difficile à ouvrir alors que toutes celles que nous avions trouvées lors de notre progression dans « L'Avant-Poste » étaient soit automatiques, soit d'une simplicité enfantine à franchir. Je redoublai d'efforts et entendis enfin le glissement du métal contre le métal et vis la roue tourner. Le couinement du métal en train de protester fut accompagné d'une baisse d'intensité dans le grondement souterrain, comme s'il s'était trouvé sous nos pieds quelque chose qui venait brusquement de *s'immobiliser*, quelque chose qui était à présent figé dans *l'attente* !

Jeffries se trouvait à côté de moi, m'observant en silence, tremblant encore un peu, guère désireux de s'associer à cette nouvelle initiative après ce qui venait de lui arriver ; le professeur le rejoignit bientôt.

« Hélas, on dirait que je n'arriverai pas à... » commença Gordon Walmsley. Puis il s'arrêta net. De l'endroit où je me trouvais, toujours aux prises avec la roue, je pouvais apercevoir son visage. Il venait seulement de remarquer ce que j'étais en train de faire ; au moment où je sentis la dalle de pierre frémir sous mes pieds et où je pesai de tout mon poids sur la roue pour faire pivoter la porte plus vite, son regard fut attiré par l'inévitable cartouche d'hiéroglyphes et le bas-relief sur cette dalle – et son visage devint blême.

En vérité, je vis à cet instant ses cheveux se hérissier sur sa tête et sa bouche s'ouvrir d'épouvante. Il hoqueta, poussa un cri incohérent, bondit sur moi, me fit lâcher la roue en me jetant par terre, et il remit le mécanisme dans sa position initiale. Puis il s'affaissa sur la roue, les yeux grands ouverts, les jambes tremblantes, à deux doigts de s'écrouler sur le sol. Le grondement des machines enfouies reprit de l'intensité jusqu'à dépasser le niveau qui avait été le sien jusqu'à présent, tandis que le sol se mit littéralement à danser sous nos pieds. Walmsley, accroché à la roue, remarqua lui aussi ce phénomène. Ses yeux s'ouvrirent de façon hideuse et je crus qu'il était devenu fou à lier.

« Non mais, dites donc, mon vieux... » commençai-je, en me dégageant du tas de débris divers dans lequel le professeur m'avait envoyé choir.

« Espèce de sinistre *crétin* !, m'interrompit-il. Avez-vous une idée de ce que vous avez failli lâcher là ? Avez-vous vu *ceci* ? » Il désigna d'une main tremblante les hiéroglyphes et le bas-relief sur la dalle circulaire. Je vis pour la première fois ce que le bas-relief représentait.

« C'est un Shoggoth, n'est-ce pas ? » demandai-je avec innocence, détaillant la masse bouillonnante gravée sur la dalle. Entendant ceci, Jeffries vacilla et faillit s'effondrer. Son visage devint aussi blême que celui de Walmsley.

« Grand Dieu, oui ! *C'est un Shoggoth !* murmura le professeur. *Et maintenant je sais ce qu'est ce bruit !* »

Quelle qu'ait été la cause de son malaise passager, Arthur Jeffries s'en remit instantanément et bondit sur la roue. Il la serra avec force, comme pour s'assurer que la porte était hermétiquement fermée.

« Enfin, nom de Dieu, est-ce que quelqu'un va m'expliquer ce qui se passe ? criai-je d'une voix hystérique, interdit devant les actes de mes camarades.

— Vous expliquer ? dit Jeffries. Regardez ici – est-ce que ça ne vous suffit pas comme explication ? » Il désigna le plafond lézardé et le lambeau de lumière vivante qui frissonnait là-haut ; mais je ne voyais toujours pas de quoi il retournait.

« Exactement ! glapit le professeur, qui avait retrouvé ses esprits. Ce brouillard est du tissu de Shoggoth, *mais dans sa forme élémentaire, domestiquée !* » Je compris soudain ce qu'ils voulaient dire et je m'éloignai vivement de la porte circulaire à mes pieds.

« Vous voulez dire que...

— Oui ! dit le professeur, répondant à la question que je n'osai pas poser. Ce bruit que nous n'avons cessé d'entendre est produit par *du tissu de Shoggoth à l'état brut*, en train de se régénérer et de se multiplier, de mourir et de se corrompre, de grouiller et de bouillonner dans un cycle ininterrompu depuis que les Grands Anciens ont quitté cet endroit. Et ces hiéroglyphes constituent un avertissement. Ils disent que *cette* culture de Shoggoth est un élément que les Grands Anciens eux-mêmes n'ont pas pu maîtriser – et c'est pourquoi ils l'ont emmurée ici – et, Dieu nous préserve, *Arthur et vous avez failli la faire sortir !* Grand Dieu, Simon, si, comme moi, vous aviez lu certains manuscrits, vous comprendriez pourquoi je me suis ainsi jeté sur vous ».

— Sortons d'ici. » La voix d'Arthur était tremblante et je remarquai pour la première fois que mon compagnon, si intrépide d'habitude, regardait fréquemment par-dessus son épaule avec nervosité en direction des coins de la pièce que le brouillard lumineux laissait dans l'ombre. « Maintenant que nous savons d'où vient ce son – que je sois damné s'il n'a pas l'air de devenir plus fort à chaque seconde, plus fort et plus violent ! »

Peut-être était-ce seulement l'imagination d'Arthur ? Je n'en suis pas certain, car l'intensité du bruit était effectivement variable, et ses paroles et le ton avec lequel il les prononça suffirent à nous glacer de peur. Nous battîmes en retraite avec autant d'empressement que nous en avions mis à pénétrer dans la pièce.

Nous ramassâmes divers objets pour les fourrer dans nos sacs avant de franchir la porte, et fîmes une pause de quelques secondes dans le corridor afin de nous assurer que notre barda était solidement arrimé sur nos épaules, puis nous prîmes le chemin du retour ; nous avançâmes à vive allure, le dos courbé sous notre butin séculaire, traversant le corridor pour retrouver la cuvette de bois et sa porte gravée.

Il nous fallut former une pyramide pour atteindre celle-ci, car la distance qui séparait le fond de

la cuvette de la porte d'accès était trop grande pour que même Arthur, pourtant de haute taille, pût l'atteindre. Pendant un instant – tandis que le professeur et moi transpirions abondamment sous le poids de notre camarade, nous efforçant de le hisser jusqu'à la porte – je pris conscience du sort terrible qui nous attendrait *si la porte ne s'ouvrait que de l'extérieur* !

Cependant, cette pensée hideuse venait à peine de me venir à l'esprit qu'Arthur réussit à agripper le bas de la porte et que celle-ci s'ouvrit sans difficulté. Jeffries se hissa dans la cellule à la force du poignet, puis laissa tomber une corde pour Walmsley et pour moi.

Nous nous éloignâmes rapidement de la porte et, tandis qu'elle se refermait silencieusement, j'imaginai des grandes masses bouillonnantes derrière elle, s'étirant dans la lumière crépusculaire dispensée par les organismes luminescents. Je l'imaginai, et rien de plus, je le répète ; pourtant, quand nous parcourûmes le long tunnel en spirale, puis quand nous eûmes regagné le niveau supérieur après avoir franchi la faille dans le sol – au fur et à mesure que le brouillard lumineux s'estompait derrière nous pour laisser place à l'obscurité grandissante – je m'avérai incapable de cesser de regarder en arrière, et je vis que Jeffries, lui aussi, jetait de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule.

Et chaque fois que je commençais à me sentir fatigué, la pensée de cette immense masse qui grouillait dans la fosse aux Shoggoths suffisait à redonner de la vigueur à mes jambes. Je n'étais pas le seul à ressentir cette terreur, car j'entendis Walmsley murmurer pour lui-même ces vers de Justin Geoffrey :

*« Des créatures nées avant l'Aube des Temps
Rôdent dans les recoins oubliés de ce monde,
Et des formes issues de l'esprit d'un dément
Envahissent la nuit de leur sinistre ronde. »*

Ce ne fut pas sans un soupir de soulagement que nous émergeâmes à la lumière du jour en franchissant la dernière porte horizontale ; mais si Jeffries et moi avions pu penser que le moment était venu de prendre quelque repos, le professeur eut vite fait de nous détromper. Gordon Walmsley était tacitement reconnu comme le chef de notre expédition, et il usa de son autorité pour nous persuader qu'il n'était pas question de souffler tant que la porte n'aurait pas été remise en place. L'endroit devait être refermé tout de suite, insista-t-il.

Quand nous eûmes fait pivoter la porte et que la fosse eut été à moitié comblée par la terre que nous en avions initialement ôtée, quand nous eûmes fait disparaître les signes de nos recherches grâce à des feuilles mortes et à des branchages épars, le soleil était bien bas sur les collines. En fin de compte, nous avions passé de dix à douze heures dans les profondeurs séculaires de « L'Avant-Poste ».

Satisfaits de la façon dont nous avions éliminé toute trace de nos fouilles, nous retournâmes à nos tentes, et là, à peine eûmes-nous déposé notre inestimable fardeau que nous tombâmes de sommeil dans nos sacs de couchage.

VII

Le lendemain matin, nous fûmes debout fort tôt. Avant que le soleil n'ait atteint une hauteur

appréciable dans le ciel, nous étions entassés dans la Land Rover surchargée de notre « butin », de tout notre équipement et de nos tentes pliées – ce qui nous faisait un environnement peu confortable – et nous quitions cette région désolée.

Cette nuit-là, nous dormîmes dans le musée de Wharby et, le lendemain matin, Jeffries et moi aménageâmes une petite pièce qui devait nous servir de chambre et de lieu de travail. Nous avions convenu de dormir sur place afin de ne pas perdre de temps dans notre tâche. Le professeur fut enchanté d'installer un vieux lit de camp dans son bureau, et il nous assura qu'il y serait fort à l'aise.

Nous étions tous trois célibataires et sans obligations, aussi une absence prolongée de nos domiciles respectifs ne présentait-elle pas de problème. Arthur Jeffries téléphona à sa gouvernante pour la prévenir qu'il partait « pour un voyage d'affaires » qui durerait un temps indéterminé ; le professeur, quant à lui, se rendit chez lui une fois pour aller y chercher certains livres et objets qu'il pensait lui être de quelque utilité dans le travail de traduction qu'il allait entreprendre. L'œuvre qu'il avait accomplie – cette œuvre même qui avait inspiré notre quête – semblait bien insignifiante comparée à la tâche qui nous attendait à présent.

Dans un sens, Walmsley avait de la chance. Il ne lui restait que peu de connaissances à acquérir avant d'être à même de déchiffrer les livres rapportés de « L'Avant-Poste », de les traduire et de les étudier ; mais Arthur et moi-même allions avoir quantité d'efforts à fournir pour nous hisser à un niveau auquel nous pourrions accomplir les tâches que le professeur avait prévu de nous confier. Nous ne pensions pas pour autant que ces tâches étaient insignifiantes. Après tout, nous étions associés à une des plus grandes entreprises de notre temps – la découverte de la tombe de Toutankhamon apparaissait ridicule en comparaison – et nous étions fort contents de nous appliquer à assimiler des sujets aussi divers que la métallurgie (d'où venait exactement ce prodigieux métal ?), la datation des fossiles (de quelle espèce d'arbre provenait le matériau dans lequel les Grands Anciens avaient sculpté leurs boîtes, et de quelle époque ?), l'ichtyologie (certains poissons des profondeurs étaient luminescents – y avait-il un rapport avec le brouillard lumineux que nous avons pu observer dans « L'Avant-Poste » ?) et quantité d'autres domaines qui nous avaient été jusqu'à présent totalement étrangers.

Le professeur conserva près de lui le jeune homme qui lui avait servi de suppléant durant son absence et qui prit temporairement les fonctions de directeur du musée, ce qui dispensa Gordon de s'occuper de gestion. De toute façon, le musée n'avait jamais été très fréquenté par le passé, un état de fait auquel le professeur se proposait de remédier bien vite. Ce brave garçon a dû bien souvent s'interroger sur la nature des tâches qui occupaient nos journées pendant les semaines qui suivirent et qui nous faisaient aller et venir sans cesse de la bibliothèque du musée à notre salle de travail. De crainte de subir les conséquences d'une curiosité déplacée, nous prîmes soin de dissimuler nos trophées aux regards des visiteurs ainsi qu'à celui de ce suppléant. Nous n'étions pas encore prêts à dévoiler notre découverte à l'humanité.

Nous nous étions partagé ces trophées comme nous nous étions reparti les tâches, et chacun travaillait avec ce qu'il avait sous la main, jusqu'au moment où l'état d'avancement de son travail nécessitait l'adjonction de nouveaux outils ou de nouveaux ouvrages de référence. Je me consacrai à l'étude de la matière ligneuse fossilisée dont étaient faites les boîtes et essayai d'en déterminer l'origine tandis qu'Arthur Jeffries s'occupait à assimiler les rudiments de la métallurgie. Nous nous étions partagé les recherches sur la *lumière froide* et la *luminescence*. Gordon, bien sûr, se consacrait à la traduction des documents que nous avions rapportés de notre expédition.

Le professeur ne nous révéla pas ce qu'il comptait faire du rouleau de tissu en métal gris ; il se contenta de sourire et d'observer que l'émerveillement que l'on ressentait devant les découvertes

scientifiques ne devait pas empêcher que l'on se préoccupât de prospérité future. Bien que nous soyons assurés « d'entrer dans l'histoire de l'archéologie, nous ne devons pas perdre de vue certains *produits dérivés* pleins de possibilités rémunératrices ».

Nous restâmes donc dans l'ignorance des projets du professeur ; mais la mention d'une éventuelle rémunération nous fit ravalier les questions que nous aurions pu être tentés de poser. Ayant rapidement découvert que l'on pouvait travailler la mince feuille de métal – lequel avait toutes les qualités du tissu, sauf bien entendu sa texture, et une force bien plus grande – et ayant émoussé une paire de ciseaux pour le prouver, Gordon en avait confié une portion à Arthur dans l'espoir que notre métallurgiste en herbe parvînt à en identifier les composants et dresser la nomenclature de ses caractéristiques.

Nous découvrîmes incidemment la source du phénomène qui avait arrêté nos montres dans « L'Avant-Poste ». Celles-ci étaient restées hors d'usage même après que nous eûmes quitté ce lieu séculaire ; et, depuis notre retour triomphal jusqu'au moment de l'horreur finale, les aiguilles de l'horloge de l'église située en face du musée restèrent immobilisées, indiquant immuablement la demie de dix heures – ce qui était l'heure de notre retour – malgré les efforts des travailleurs municipaux pour la remettre en marche.

Tout cela était dû à cet extraordinaire métal, bien sûr, et nous eûmes vite fait de découvrir que *toutes* les horloges et les montres – à la seule exception des montres *électriques* – dans un rayon de cent mètres autour du musée avaient connu le même sort. Tous les mécanismes d'horlogerie, y compris certains jouets d'enfants, situés dans ce périmètre avaient inexplicablement cessé de fonctionner par la faute de nos trophées de métal. Nous n'avons jamais pu découvrir pourquoi ; aujourd'hui encore, je n'ai aucune explication à proposer – mais je crois savoir à présent ce qui arrive à ces sous-marins qui disparaissent parfois dans les profondeurs de l'océan...

Pour autant que je m'en souviennne, une seule sortie fut effectuée durant cette période. Jeffries et moi avons fait venir les appareils dont nous avons besoin, et Walmsley, comme je l'ai dit plus haut, avait déjà tout ce qu'il lui fallait ; et pourtant, le professeur quitta le musée une fois, au milieu de la deuxième semaine de nos travaux, pour se rendre en ville. Il emporta avec lui un ruban de tissu métallique de trois mètres de long – et revint sans lui, un sourire aux lèvres.

Quand Arthur et moi ne pûmes plus contenir notre curiosité et lui demandâmes où était passée cette bande de tissu et ce qu'elle allait devenir, Gordon se contenta de rire et nous pria d'attendre quelque temps. Il nous préparait une « surprise », dit-il ; une surprise qui serait à la fois agréable et profitable. Sachant que le professeur était un homme de bon sens, nous n'insistâmes pas davantage. Au lieu de nous interroger sur le sort du rouleau disparu, nous retournâmes à notre tâche.

Durant les jours qui suivirent, Walmsley et moi fîmes des progrès considérables – tandis qu'Arthur Jeffries piétinait quelque peu. Il rencontrait des difficultés bien compréhensibles dans l'étude de ce métal d'une texture et d'un type jusque-là inconnus ; il était cependant d'avis que son travail avançait.

Au cours de mes recherches, je m'étais orienté vers l'étude d'un lycopode dévonien, le *lepidendron*, qui présentait certaines analogies avec le matériau dans lequel étaient sculptées les boîtes trouvées dans « L'Avant-Poste » ; cependant, une étude comparative effectuée au microscope sembla démontrer que, si les tissus et les cellules des deux organismes n'étaient pas sans présenter des similarités, l'échantillon prélevé sur une boîte était *considérablement moins complexe* que le lycopode vieux de quatre cents millions d'années, semblant suggérer que l'origine de celui-là se situait dans une période si reculée que l'hypothèse d'une occupation *récente* de « L'Avant-Poste » par les Grands Anciens sortait du royaume du possible. Et cependant, quand je me rappelai le récit

que Walmsley m'avait fait de l'expédition de l'Université de Miskatonic dans les Montagnes Hallucinées – et la découverte par les membres de cette expédition de spécimens pétrifiés datant *de plus d'un milliard d'années* – je ne pouvais plus savoir ce qui était possible et ce qui ne l'était pas !

Quant au professeur... Il était un peu plus excité chaque jour, travaillant tard le soir, devenant de plus en plus habile à la tâche qu'il s'était lui-même imposée : chaque « page » de ces volumes qui avaient défié le temps, chaque feuille isolée à laquelle il se consacrait semblait lui révéler de nouveaux secrets venus du fond des âges avec de plus en plus de clarté – admirable illustration du vieil adage qui dit que c'est en forgeant que l'on devient forgeron.

Je me rappelle qu'un livre retint plus particulièrement l'attention de Gordon quand il approcha de la fin de ses travaux. Le titre de ce volume, tel qu'il l'avait traduit, était : *Histoire de la Race : Des Avant-Postes et de leur Récupération*, et il nous appela un jour dans son bureau pour nous faire part de ses « fantastiques révélations ! »

L'expression était bien choisie !

« Il faut que vous écoutiez ceci, tous les deux ! commença-t-il, avant même que nous soyons assis. Cela fait longtemps que nous savons que les Grands Anciens étaient des savants incomparables – mais *ceci* ! C'est absolument fantastique ! Rappelez-vous ce que Berloe dit des habitants de l'Atlantide dans le *Spectacle des Merveilles*. Oh ! Peut-être ne connaissez-vous pas l'œuvre de Berloe ? En ce cas, laissez-moi vous en parler un peu.

« Selon Berloe, voyez-vous – et il a observé ce dont il parle il y a environ trois mille ans – les habitants de l'Atlantide étaient *de grandes créatures rondes pourvues de crêtes, avec d'étranges ailes et tentacules* ; des dieux démoniaques régnant sur leur domaine insulaire au cœur de l'Atlantique. Vous me direz que nous pouvons préférer aux divagations de Berloe les écrits de Platon : *mais est-ce vraiment le cas ?* Rappelez-vous que Berloe a précédé Platon de plus de sept cents ans ! Si on le croit sur parole, c'était plus qu'un écrivain, c'était un observateur ! Enfin, oubliez Berloe pour l'instant et écoutez ceci. Vous en tirerez vos propres conclusions. »

Il examina pendant quelques instants des feuilles froissées sur lesquelles il avait jeté des notes, nous observa de nouveau brièvement, plissa le front et se mit à lire :

« ... Et ainsi commença la Guerre entre nos Ancêtres et les Rejetons de Cthulhu. Les Shoggoths, pleins de l'Arrogance que leur dispensait la Connaissance Défendue, se retournèrent eux aussi contre nous et nous disputèrent la Suprématie de la Surface. Nous les affrontâmes longtemps, sans Résultat ; puis arrivèrent les Êtres Aveugles. Et les Êtres Aveugles allèrent infester les Cités de Ceux-qui-ont-la-Forme-du-Cône, ils usaient du Vent comme d'une Arme et volaient sans avoir recours à des Ailes, ils construisaient des Cités Noires aux Murs sans Fenêtres. Vint le Temps des Changements, quand Ceux-qui-ont-la-Forme-du-Cône devinrent forts et chassèrent les Êtres Aveugles sous le Sol dans des Cavernes profondes et obscures. Puis, quand le Vol nous fut devenu impossible, les Shoggoths infidèles se soulevèrent contre nous avec grande Colère. Nous parvînmes à les défaire, mais nous émerveillâmes de leur Prouesse. Puis vinrent Ceux-du-Dehors ; ils ne venaient pas des Deux Mondes Intérieurs, ni de Thyoph la Fracassée, ni des Cinq Mondes Extérieurs, mais du Monde au Bord de l'Abîme ; c'étaient des Habitants des Cimes, qui conquièrent les Terres Boréales. Puis vint le Temps de la Migration pour Ceux-qui-ont-la-Forme-du-Cône, et les Êtres Aveugles s'enfouirent dans les Profondeurs de la Terre pour y périr. Mais l'Ère des Glaces avait durement éprouvé la Race, et les Shoggoths ont conquis les Terres et nous ont chassés sous la Mer. Un cataclysme effaça l'Horreur des Shoggoths de la Surface de la Terre, ne laissant survivre que ceux qui nous étaient vassaux, et la Division du

Monde – chaque Masse de Terre se dirigeant vers les Glaces après l’Éclatement du Continent Primal – menaçait même nos Avant-Postes. Il en fut ainsi pour Alahanti, notre Avant-Poste de l’Île au Cœur des Océans, duquel nous observions les Créatures de la Terre, Ceux-qui-évoluent, cessèrent peu à peu de ramper pour atteindre la Sagesse. Et nous avons retrouvé Alahanti en le faisant descendre au Fond des Mers, avec ses Suzerains et ses Vassaux, alors même que les Convulsions du Monde menaçaient de le faire disparaître. Mais aujourd’hui, il reste des Cités de la Race enchâssées dans les Glaces Australes ou enfouies au Cœur du Désert, et d’autres ont été brisées. La Race est décimée et seuls quelques Avant-Postes demeurent. Nous sommes toujours les Maîtres dans certains Océans, et bien que les Rejetons de Cthulhu nous assaillent sans Trêve, ils ne sont Rien en regard de notre Science. Mais la Race vieillit. La Sagesse est entrée dans les Cerveaux minuscules de Ceux-qui-évoluent et la Surface nous est désormais interdite. Par le Disque qui Tourne sans Cesse, nous pouvons récupérer les Avant-Postes, comme nous avons récupéré Alahanti, les transportant, en un Instant à travers les Sphères de Nath pour les faire arriver en nos Retraites Sous-Marines. Car il vaut mieux que la Race de la Surface, pitoyables Bipèdes qu’ils sont, ne sache rien de nos Œuvres. Ils pourraient souhaiter s’allier avec Ceux qui nous sont Opposés. À présent, alors que le Monde tremble dans de nouvelles Convulsions, il nous faut fuir vers nos Frères au Fond des Mers – et récupérer le dernier Avant-Poste... »

Quand Gordon arriva à la fin de son récit, il plia soigneusement ses notes et nous restâmes silencieux un long moment, réfléchissant à ce que nous venions d’entendre. Ce fut le professeur qui finit par rompre le silence.

« À présent, dit-il, comparez Alahanti à l’Atlantide et souvenez-vous de ce qu’il advint de cette cité – et qu’obtenez-vous ? Si ce que j’en déduis est correct, il n’y a plus aucun doute à avoir sur le récit de ce que j’appellerai l’affaire des Montagnes Hallucinées.

« Il y eut d’abord l’expédition de 1931 – et ce qu’ont raconté ceux qui en sont revenus. Puis, peu de temps après, les tremblements de terre qui ont secoué l’Antarctique, à l’issue desquels tout un morceau de l’écorce terrestre – presque toute une chaîne de montagnes, en fait – s’est *effondré* dans une faille brusquement apparue au cœur de ce continent lointain. Enfin est venue l’Expédition Starkweather-Moore, qui, par la voix de son géologue, Benton, a présenté certaines conclusions quant à la façon dont l’écorce terrestre s’était apparemment repliée sur elle-même – comme si un grand vide avait fait soudain son apparition sous la surface, un vide dans lequel la croûte terrestre aurait chu brutalement. Bien ; j’ai procédé à quelques vérifications, d’où il ressort qu’au moment où les Montagnes Hallucinées s’engouffraient dans les profondeurs de l’Antarctique, *on a assisté à des perturbations encore inexpliquées au milieu de l’Océan Atlantique !* Des rapports font état de geysers gigantesques, de raz de marée, de secousses sismiques sous-marines et de marées anormalement hautes ! »

Je vis presque immédiatement où le professeur voulait en venir, mais Arthur Jeffries fut plus rapide que moi d’une seconde.

« Vous voulez dire que vous ne croyez pas à une gigantesque secousse qui aurait fait frémir l’Antarctique ? Dit-il. Vous croyez que ce séisme est la conséquence de la « récupération » de leur Avant-Poste par les Grands Anciens, qui l’auraient transporté au fond de l’Atlantique ?

— Oui ! répondit le professeur, tout excité. C’est ça – c’est *exactement* ce que je crois !

— Mais pourquoi ? intervins-je. Pourquoi attendre des millions d’années alors qu’ils auraient pu agir bien plus tôt, avant que nous autres, « pitoyables bipèdes », ne soyons en possession de la technologie nécessaire pour explorer ce continent glacé ?

— À mon avis, ils n'avaient pas le choix, répondit Walmsley. Rappelez-vous ce que je vous ai dit : Dyer a sous-entendu qu'il avait découvert des Grands Anciens dans des cavernes souterraines. Eh bien, ce n'était pas tout, loin de là, croyez-moi. Et c'est ce qui s'est passé *après* cette découverte qui est en grande partie responsable des ennuis de Danforth. Je suis persuadé que ces Grands Anciens soi-disant « pétrifiés » étaient en fait *en état d'animation suspendue* ! Ou, du moins, je suis sûr que c'est ce que Dyer a voulu nous dire.

« Et quand ces créatures furent ranimées par inadvertance, leur premier réflexe fut de remettre en marche leurs machines ; des machines dissimulées dans les cavernes, qui avaient peut-être été endommagées il y a des millions d'années de cela, lors d'une des convulsions qui secouèrent la Terre des origines. Je suis convaincu que les Grands Anciens, après avoir été chassés des Montagnes Hallucinées ou les avoir désertées, avaient la ferme intention de *récupérer* toute la forteresse et de la transporter au fond des mers, et que seul un cataclysme survenu à ce moment a pu faire échouer leurs plans.

« Peut-être est-ce ce même cataclysme qui a emprisonné ces... eh bien, ces *fossiles* découverts par l'expédition du Miskatonic, je n'en sais rien ; quoi qu'il en soit, après que ces créatures furent revenues à la vie, elles ont de nouveau mis le processus en route. Ensuite, dès que les habitants des profondeurs eurent pris conscience de leur éveil, ils évacuèrent tout l'ensemble – au cours d'une seule et stupéfiante opération, utilisant un système de téléportation qui s'appelle Les Sphères de Nath, tout comme ils l'avaient utilisé il y a des centaines d'années avec l'Atlantide – en direction de leur repaire englouti dans les profondeurs de l'Océan Atlantique.

« Un cataclysme semblable à celui qui a empêché la récupération de la Cité Antarctique a dû empêcher également celle de « L'Avant-Poste » – lequel avait été originellement conçu pour contrôler l'évolution et les mouvements des Shoggoths, et plus tard ceux de « La Race de la Surface » –, car, selon cet écrit, dit-il en agitant les notes qu'il venait de nous lire, ils avaient la ferme intention de téléporter « L'Avant-Poste ». En fait, cette mention d'un « Disque qui Tourne sans Cesse » *me fait craindre que nous n'ayons commis une grave erreur lors de notre exploration de l'Avant-Poste. Plus tôt nous retournerons là-bas pour récupérer ce que nous pourrons, et mieux cela vaudra pour notre entreprise !*

— Grand Dieu ! m'exclamai-je. Le Disque qui Tourne sans Cesse ; cette roue que nous avons réparée, le gyroscope dans la salle à la fosse aux Shoggoths ! Est-il possible que... que... ?

— Quoi ! intervint Jeffries. En ce moment même, quelque part au fond de l'océan, dans des galeries souterraines, des créatures sont peut-être en train de préparer la récupération de « L'Avant-Poste ». Et, si une telle chose survenait, quelle preuve aurions-nous de l'existence de cet endroit ? Car enfin, à part ce métal que nous avons rapporté, tout le reste apparaîtrait aux yeux du monde comme une escroquerie, nous n'avons aucune *preuve* réelle ! Et le concept que nous avons élaboré, tout ce fabuleux récit – tout cela est trop extravagant, trop fantastique, pour que les gens l'acceptent sans peine ! »

Notre discussion continua dans cette veine pendant une bonne demi-heure, à l'issue de laquelle nous résolûmes à l'unanimité de retourner à « L'Avant-Poste » dans la semaine qui suivrait.

Nous étions tombés d'accord sur la nécessité d'enrichir encore notre stock, déjà considérable, de trésors, et avions l'intention de n'emporter avec nous que les seuls outils qui nous seraient indispensables ; plutôt que de nous encombrer d'un équipement superflu, nous ne prendrions que des sacs nécessaires aux livres, statuettes et objets divers, et une caméra grâce à laquelle nous rapporterions avec nous une preuve irréfutable de l'existence de cet endroit fabuleux. Ensuite, dans l'éventualité d'une « récupération » par des Grands Anciens vivant au fond des mers, si cet « Avant-

Poste » souterrain devait nous être enlevé, nous aurions tous les éléments nécessaires pour asseoir les révélations que nous comptons faire tôt ou tard.

De telles mesures étaient de la plus haute importance, et un retour à « L'Avant-Poste » s'avérait impératif, car il y avait une chance que ce qui s'était produit dans les Montagnes Hallucinées se reproduisît ici et, comme Jeffries l'avait fait remarquer, quelle preuve aurions-nous alors de nos dires?... Les trophées que nous avons rapportés, en dépit de leur étrangeté évidente, seraient tout simplement considérés comme des contrefaçons destinées à appuyer notre escroquerie. Il nous arriverait ce qui était arrivé à Dyer et à Pabodie !

Durant les dernières minutes de notre réunion, la question fut abordée de savoir pourquoi nous avions omis d'emporter un appareil photographique lors de notre *première* expédition, et nous fûmes obligés de conclure à un oubli inexcusable de notre part; aucun de nous n'avait réalisé qu'il se serait agi là d'une précaution élémentaire. Mais nous ne pouvions pas nous blâmer de n'avoir pas envisagé à quel point nos découvertes allaient s'avérer fabuleuses, aussi cette négligence n'était-elle peut-être pas aussi impardonnable. Si nous avions eu la moindre idée du succès qui viendrait couronner notre entreprise, nous n'aurions certes pas commis pareille gaffe et aurions pris avec nous les moyens de fixer à jamais la scène qui nous avait été révélée.

Une fois tous nos dispositifs arrêtés, alors que Jeffries et moi nous apprêtions à quitter le professeur, celui-ci nous informa qu'il avait reçu des nouvelles de « l'extérieur » et que sa « surprise » – cette fameuse surprise qu'il nous avait dit être porteuse de promesses rémunératrices et qui était en rapport, d'une façon qui nous demeurait encore obscure, avec le rouleau de métal éternel – était *prête* et serait livrée au musée le lendemain matin, le 2 septembre. Il nous demanda d'être dans son bureau à dix heures trente.

Jeffries et moi nous retirâmes cette nuit-là en pensant – avec une certaine appréhension – à notre prochain retour dans les profondeurs terrifiantes de « l'Avant-Poste » et en nous demandant en quoi consistait la « surprise » du professeur. Nous étions loin d'imaginer que nous ne devions plus jamais revoir « L'Avant-Poste » et que le lendemain matin allait nous apporter une horreur sans nom.

La première chose que je vis quand j'ouvris les yeux ce matin-là fut ma petite figurine « serre-livres », reposant sur la petite table à côté de mon lit de camp. Cette petite figurine creusée à la base était le souvenir personnel que j'avais rapporté de « L'Avant-Poste ».

Dans la lumière du soleil matinal qui filtrait à travers les rideaux de la fenêtre, cette figurine avait l'air presque *vivante*, si bien que je dus tendre la main et la saisir pour me persuader que cette impression était uniquement due à l'effet du soleil allié à celui de mon imagination morbide exacerbée par une nuit de cauchemars.

Nous n'avions malheureusement aucun moyen de dire quelle heure il était exactement – Jeffries et moi n'avions pas acheté de montres électriques –, mais à en juger par la hauteur que le soleil avait atteinte dans le ciel, il ne devait pas être loin de dix heures. La grande horloge de l'autre côté de la rue ne m'était d'aucun secours; car bien qu'elle ait donné la bonne heure par hasard – à une vingtaine de minutes près – ses aiguilles étaient destinées à demeurer immobiles comme elles l'avaient été depuis l'arrivée dans le musée de l'étrange métal, il y avait six jours de cela à présent.

Voilà quelles étaient mes pensées quand je m'habillai ce matin-là. Mais je me trompais au sujet de l'horloge... et de quelle horrible façon. !

Après m'être rasé et lavé, je retournai dans la chambre pour réveiller Jeffries, qui dormait toujours quand je l'avais quitté. Il était déjà éveillé, et se frottait les yeux pour en chasser les dernières bribes de sommeil; puis il murmura une phrase de laquelle il ressortait que notre travail devait nous fatiguer bien plus qu'il n'y paraissait pour que nous nous levions à une heure aussi

tardive. Il avait sans doute remarqué lui aussi la hauteur du soleil dans le ciel.

Ce fut au moment où Arthur se dirigeait vers la salle de bains après s'être habillé que je remarquai de nouveau quelque chose de bizarre. Ma figurine semblait *trembloter*, elle scintillait comme si ses contours étaient en train de vibrer à une fréquence élevée, ou comme si elle était en train de se dissoudre et de se solidifier plusieurs milliers de fois par seconde.

Je pris l'objet en main, remarquant de nouveau son étrange tiédeur, mais l'attribuant à la lumière du soleil qui venait l'atteindre à travers la fenêtre ; machinalement, j'introduisis mon index dans sa base et la tins en équilibre sur mon doigt, une habitude que j'avais acquise ces derniers temps quand je me trouvais d'humeur à réfléchir.

Tout arriva une seconde plus tard !

Deux ou trois choses se passèrent simultanément. Arthur Jeffries, qui regardait dans ma direction, poussa une exclamation incompréhensible en apercevant quelque chose – il y eut un cri aigu venant d'en bas – et je ressentis une brûlure douloureuse à la main, comme si je venais de heurter violemment mes doigts.

Puis je vis ce qui avait fait crier Jeffries. La figurine avait disparu – *et, avec elle, mon index, jusqu'à la deuxième phalange !*

Ce fut aussi simple que ça. J'étais en train de tenir la statuette étrangement tiède en équilibre sur mon doigt et, l'instant d'après, l'objet avait disparu – s'était évanoui sous mes yeux – et mon doigt avec lui ! Je restai un court moment à regarder sans comprendre un cercle de chair rouge au centre duquel luisait l'os proprement sectionné, puis le sang se mit à jaillir.

Je hurlai et faillis m'évanouir, tombai sur le sol, tenant de ma main gauche mon membre fantastiquement, incroyablement *altéré*. Jeffries fut prompt à réagir et se précipita à mon aide, fabriquant en quelques secondes un garrot de fortune. Quand il eut réussi à étancher le flot de sang qui jaillissait de ma main, il me remit sur pied. Heureusement, c'est un homme pratique, et il n'eut aucune hésitation quant à ce qu'il devait faire.

« Venez, dit-il, descendons et appelons une ambulance ! »

Il lui fallut presque me porter pour sortir de la chambre et j'étais trop choqué pour réagir en le suivant dans l'escalier et jusqu'au bureau du professeur.

Et quand nous arrivâmes là, et que mon esprit comprit la *nature* de ce qui nous y attendait, je ne voulais même plus réagir. Car Arthur avait poussé un nouveau cri perçant en franchissant la porte du bureau et les choses étaient si brouillées dans mon esprit, et j'étais si affaibli, que je tombai sur son corps au moment où il s'effondra, inanimé.

Et je souhaitai moi aussi avoir perdu conscience à ce moment-là – mais mon esprit était déjà si engourdi par le choc que je restai seulement figé, incapable de comprendre l'horreur que mon regard affolé découvrait peu à peu.

Dois-je expliquer ce qui arriva ? Est-il nécessaire que je mentionne de nouveau la théorie de Walmsley quant à l'utilité de ce fantastique gyroscope que nous avons trouvé dans les profondeurs de « L'Avant-Poste » ? Ou son hypothèse sur la chute d'Atlantis – cette hypothèse que Jeffries et moi avions écoutée avec avidité – que nous avons adoptée comme hypothèse de travail – mais que ni l'un ni l'autre nous n'aurions acceptée comme parole d'Évangile ? Non, cela ne servirait à rien, ce qui arriva est évident – mais comment exposer la *conséquence* de ce qui arriva pour le professeur ?

J'ai écrit au début de ce manuscrit que Jeffries était le seul d'entre nous à être sorti *indemne* de l'aventure. Peut-être aurais-je dû préciser « physiquement indemne » ! Mais j'ai réussi à lui parler lors d'un de ses moments de lucidité, et il est d'accord pour accepter mon explication, si fantastique soit-elle ; car c'est la *seule* explication qui rende compte de tous les faits dans cette affaire si

déroutante.

Peut-être le lecteur se rappellera-t-il les articles parus dans la presse et faisant état d'un séisme qui a secoué certaines parties de l'Angleterre ce matin-là ? Et sans doute le lecteur aura déjà compris que la cause de ces tremblements de terre n'était autre que le processus de « récupération » de « L'Avant-Poste » – *et de tout ce qu'il contenait ou avait jamais contenu !*

Alors que je reposais sur le sol, paralysé par le spectacle terrifiant qui nous attendait dans le bureau du professeur, la vérité surgit dans mon esprit chancelant. En une seconde, comme si mes perceptions s'étaient trouvées aiguisées par l'horreur de ce spectacle, je sus que le pauvre Gordon avait eu raison, qu'il existait bien des Grands Anciens qui survivaient dans une grande cité de pierre quelque part au fond de l'Atlantique – je sus que, là où s'était trouvé « L'Avant-Poste », enfoui sous la terre, il ne restait plus que les débris effondrés des couches superficielles d'argile et de terre – et je sus que les créatures étaient en train de célébrer en ce moment même le succès de leur opération de récupération de l'un des témoignages de *Leur* domination sur le monde de la surface : un témoignage qui ne livrerait jamais à cette race misérable et barbare, à ces « pitoyables bipèdes », les secrets de *Leur* civilisation jadis si puissante !

Et durant cette même seconde, tandis que ces révélations successives venaient s'engouffrer dans mon esprit, tandis que j'entendais résonner, venu de l'autre côté de la rue, l'horloge qui sonnait la demie de dix heures, je compris ce que devait être la surprise de Walmsley et pourquoi il avait été si impatient de voir Jeffries résoudre les problèmes posés par le rouleau de métal gris.

Imaginez des ustensiles de cuisine qui ne s'usent jamais – imaginez des vêtements protecteurs – des gilets pare-balles fantastiquement légers pour les policiers et les forces armées – imaginez un millier d'articles dont on se servirait tous les jours, pratiquement indestructibles, éternels ! *Et ce pauvre Walmsley s'était contenté de faire l'expérience avec un simple costume ; une veste, un pantalon, et peut-être un gilet – un costume qu'il devait porter au moment de la « récupération »...*

Car il y avait sur sa table une boîte vide portant la marque de l'un des meilleurs tailleurs de Wharby – et sur le sol, dans une mare de sang, tout ce qu'il restait du professeur : sa tête, ses mains et – dans ses plus beaux souliers vernis – ses deux pieds tranchés net au niveau des chevilles !

Le chuchoteur

La première fois que Miles Benton vit le petit homme, c'était dans le train. Miles se rendait à son bureau situé dans la Cité et il se trouvait tout seul dans un compartiment de deuxième classe. Le « petit monsieur » – une créature d'une laideur extrême, d'après ce que Benton put distinguer du coin de l'œil, aux traits sales ou basanés et au dos bossu, comme un nain tzigane – pénétra dans le compartiment et alla s'asseoir dans un coin. Il était vêtu d'un manteau plus grand que lui et traînant sur le sol, et coiffé d'un chapeau noir aux larges bords qui recouvrait à moitié son visage.

Benton perçut l'odeur immédiatement, une puanteur digne de la cour de ferme la plus crasseuse, et en détermina la source sans l'ombre d'un doute. En dépit de l'odeur de tabac froid qui s'élevait des cendriers et du remugle évanescent des gares sales, le compartiment lui avait semblé positivement parfumé avant la venue du bossu. Il faisait très froid dehors, mais Benton se leva et abaissa la vitre, jusqu'à ce que le vent eût chassé les effluves émanant de l'autre passager. Il fut alors obligé de ranger son journal et de se renfoncer sur son siège, le col du manteau bien relevé pour se protéger du froid, maudissant silencieusement le petit homme malodorant qui polluait ainsi « son » compartiment.

Cinq minutes plus tard, Benton prit la décision de changer de compartiment. Il s'éloignerait ainsi de la source de cette puanteur immonde et n'aurait plus à souffrir de cet air froid intolérable. Mais il ne s'était pas même levé que le contrôleur, ouvrant la porte, passa son visage familier et souriant à l'intérieur du compartiment.

« Bonjour, Sir, dit-il à Benton, jetant à peine un coup d'œil à l'autre passager. Votre ticket, s'il vous plaît. »

Benton produisit son ticket et le tendit vers le contrôleur. Celui-ci, remarqua-t-il avec satisfaction, plissait le nez pour renifler l'air et jetait des regards soupçonneux en direction du bossu. Benton récupéra son ticket et le contrôleur se tourna vers le petit homme assis dans le coin. « Votre ticket... *Sir*... s'il vous plaît. » Il détailla le passager avec une moue réprobatrice.

Le bossu leva la tête sous son chapeau au bord flottant et eut un large sourire. Ses yeux étaient noirs comme le jais et brillants comme ceux d'un corbeau. Il fit un signe au contrôleur, comme pour l'inciter à se pencher vers lui, semblant désirer lui faire une confidence. Il ne fit aucun geste pour attraper un quelconque ticket.

Le contrôleur fronça les sourcils, visiblement ennuyé, mais se baissa vers le petit homme. Il l'écouta quelques secondes parler dans un murmure rauque et indistinct. Benson eut l'impression que le bossu était en train de *glousser* et de chuchoter un secret obscène à l'oreille du fonctionnaire, il pouvait presque l'entendre proposer : « Photos cochonnes ! Cartes postales osées ! »

L'expression sur le visage du contrôleur changea subitement ; il prit un air dur et résolu.

« Hé, hé ! se dit Benton. Le petit filou n'a pas de ticket ! Son compte est bon. »

Or, non seulement, le contrôleur ne dit rien à l'horrible gnome, mais il se redressa et se tourna vers Benton. « Désolé, Sir, dit-il, mais ce compartiment est privé. Je dois vous demander de le quitter.

— Mais, protesta Benton, incrédule. Cela fait des années que je voyage dans ce compartiment. Il n'a jamais été, euh... « privé » auparavant !

— Peut-être, Sir, dit le contrôleur, impassible. Mais aujourd'hui, il l'est. Il n'y a que deux voyageurs dans le compartiment d'à côté ; je suis sûr que vous y serez aussi bien. Il ouvrit la porte pour Benton, semblant le mettre au défi de discuter davantage. « Sir ? »

Ah, tant pis, pensa Benton, résigné. Après tout, j'avais décidé de m'en aller. Cependant, il jeta un regard agressif au bossu en passant devant lui, comme pour pétrifier le haut de son chapeau noir. Le petit homme sembla en avoir conscience. Il leva la tête et sourit, inclina la tête et sourit de nouveau.

Benton quitta le compartiment en hâte et aspira l'air frais à grandes gorgées. « Merde ! », jura-t-il à voix haute.

— Je vous demande pardon ? demanda le contrôleur, qui s'éloignait déjà dans le couloir.

— Rien ! aboya Benton, pénétrant dans le compartiment enfumé que l'autre lui avait indiqué.

Le lendemain, Benton prit son courage à deux mains (il n'avait jamais été *très* brave), aborda le contrôleur et lui demanda ce que tout cela pouvait bien signifier. Qui était ce petit homme ? De quel privilège disposait-il donc, pour qu'un compartiment entier soit ainsi réservé à cette gargouille ricanante ?

Ce à quoi le contrôleur lui répondit : « Hein ? Un bossu ? Êtes-vous sûr que c'était bien dans ce train-là, Sir ? Enfin, il n'y a plus de compartiment réservé sur ce train depuis qu'il fait le trafic de banlieue ! Et puis, un bossu... enfin !

— Mais vous vous rappelez bien m'avoir demandé de quitter mon compartiment – ce compartiment-là ? insista Benton.

— Euh, vous me faites marcher, n'est-ce pas, Sir ? » dit le contrôleur en riant. Il claqua la porte derrière lui et s'éloigna en souriant, sans attendre une réponse, laissant Benton seul avec le tourbillon qui agitant son cerveau.

« Eh bien, ça alors ! » murmura-t-il pour lui-même avec une certaine inquiétude. Il se gratta la tête, puis, prenant la chose avec philosophie, se mit à chantonner une comptine que sa mère lui avait apprise quand il était petit :

*Ce matin j'ai vu, en sortant de chez moi,
Un petit monsieur qui n'était pas là...*

*

* *

Benton avait presque oublié le petit bossu puant comme un égoutier quand leurs chemins se croisèrent de nouveau. Cela arriva quelque trois mois plus tard, un jour où il faisait particulièrement beau, un jour où Benton décida, en l'honneur du soleil, de ne pas se contenter d'avaler un sandwich au bureau mais d'aller boire une pinte au pub voisin, le « Bull & Bush ».

L'établissement était bondé, sauf à un coin du bar, mais ce ne fut que lorsque Benton eut réussi à se frayer un chemin jusqu'au coin en question qu'il comprit pourquoi il était inoccupé ; ou plutôt, pourquoi il n'avait qu'un seul occupant. *L'odeur* le frappa de plein fouet au moment même où il vit, assis sur un tabouret, tournant son dos bossu vers les habitués du pub, le petit homme en noir au chapeau à larges bords.

Il était évident que les autres clients étaient conscients de la puanteur de l'atmosphère – Benton observa avec fascination une douzaine de paires de narines qui se plissaient à l'unisson –, mais il n'y avait personne pour se plaindre. Et, ce qui était plus étonnant, personne ne tentait de pénétrer dans le territoire que le petit homme s'était attribué au coin du bar. Personne, sauf Benton...

Retenant son souffle, Benton s'avança et frappa sur le bar d'un coup sec, juste à gauche de l'endroit où le petit homme était assis. « Une pinte de *lager*, s'il vous plaît. »

Le barman opina du chef en souriant, s'avança vers la pompe et plaça un verre sous le robinet.

Mais à ce moment même, le petit homme fit un geste de la tête, indiquant qu'il désirait lui parler...

Benton avait déjà vu cette scène, et tous les bruits familiers du pub – les conversations autour de lui, le tintement des pièces de monnaie et le cliquetis des verres – semblèrent s'évanouir quand il se concentra sur les actions du barman et du petit homme au chapeau flottant. Le barman, qui paraissait se mouvoir au ralenti, pencha la tête en direction du bossu, et Benton entendit de nouveau la voix chuchotante du nain exposant ses instructions.

En proie à un mélange confus de sentiments où la curiosité le disputait à l'angoisse, Benton vit le visage joufflu du barman se transformer subitement, entendit le sifflement de la pression, vit le verre émerger de dessous le bar... pour atterrir devant le bossu ! Le regard dur, le barman tendit la main sous le nez de Benton. « Ça fait quatre-vingt-dix pence, Sir.

— Mais... » Benton resta interdit, ouvrant et refermant la bouche comme un demeuré. Il avait déjà des pièces dans la main, avec lesquelles il avait eu l'intention de payer son verre, mais il recula.

« Quatre-vingt-dix pence, Sir, répéta le barman en s'emparant des pièces dans sa main, et auriez-vous l'obligeance de quitter ce coin du bar, je vous prie ? C'est la foule, ici. »

Complètement interdit, Benton regarda sans comprendre le visage du barman, puis sa main vide, puis le bossu assis sur son tabouret ; à ce moment, le petit homme tourna la tête vers lui et lui sourit. Benton ne vit que ses yeux luisants sous le large bord du chapeau – il ne vit pas les ténèbres qui les entouraient. Un de ces yeux se ferma soudain dans une grimace complice, puis le petit homme revint à sa bière.

« Mais, coassa Benton, c'est *ma* bière qu'il boit ! » Il tendit la main et agrippa la manche du barman, le suivant le long du bar jusqu'à ce que la masse des clients accoudés le force à le lâcher. Finalement, le barman se tourna vers lui.

« Une bière, Sir ? » Son visage était de nouveau souriant. « Bien sûr : ça fera quatre-vingt-dix pence. »

Le vacarme du pub descendit subitement sur Benton et il courut en direction de la sortie, se frayant brutalement un chemin à travers la foule. Du coin de l'œil, il vit que le petit homme était lui aussi parti et qu'un groupe de clients assoiffés avait occupé l'espace qu'il avait laissé vacant au coin du bar.

Dehors, à l'air frais, Benton regarda frénétiquement autour de lui, tout en redoutant de découvrir dans la cohue de la rue la silhouette qu'il cherchait des yeux. Le petit homme, cependant, semblait s'être évanoui dans l'atmosphère.

« Nom de Dieu ! » cria Benton, enragé, et un policeman qui passait lui jeta un regard soupçonneux.

Il fut fort marri de constater que ledit policeman le suivit tout le long de la route qui menait à son bureau.

*

* *

Le lendemain midi, Benton quitta son bureau à toute vitesse, comme un coureur entendant le coup d'envoi d'une course. Il courut presque pour se rendre au « Bush & Bull », à quatre blocs de son lieu de travail, ne s'arrêtant que pour renouer sa cravate et donner à son chapeau un angle un peu plus agressif. L'endroit était bondé, comme d'habitude, mais il se dirigea vers le bar d'un mouvement plein de résolution ayant pris la précaution de vérifier que l'air était exempt de toute puanteur – donc, que le petit homme à la bosse n'était *pas* là.

Il attira immédiatement l'attention du barman. « Patron, une bière, s'il vous plaît. Et... » Il baissa

le ton. « ... Un mot, si vous le voulez bien. »

Le patron se pencha en avant, et Benton baissa encore un peu plus la voix, pour murmurer : « Euh... *Qui* est-ce ? Le, euh, le petit homme ? C'est peut-être le proprio, hein ? Un peu, euh, *excentrique*, non ?

— Hein ? dit le barman, regardant autour de lui sans comprendre. De qui parlez-vous, Sir ? »

L'expression d'étonnement non feint sur le visage joufflu du barman aurait dû être suffisante, mais Benton ne se sentait pas d'humeur à accepter une telle réponse une seconde fois. « Je veux parler du bossu, dit-il en haussant le ton. Le petit homme au chapeau noir qui était assis au coin du bar hier – qui puait la charogne et qui a bu *ma* bière ! Enfin, vous vous en souvenez ? »

Le barman secoua lentement la tête et fronça les sourcils, puis se tourna vers un groupe de clients. « Joe, viens ici une minute. » Un homme robuste vêtu d'une veste de tweed et coiffé d'une casquette se détacha du groupe en pleine conversation et se dirigea vers le bar. « Joe, lui dit le barman, tu étais là hier midi ; as-tu vu un... eh bien, un... comment avez-vous dit déjà ? » Il se retourna vers Benton.

« Un petit homme coiffé d'un chapeau noir et avec une bosse, répéta Benton sur un ton patient et irrité. Il était assis au coin du bar. Il puait comme un rat mort. »

Joe réfléchit durant quelques secondes, puis dit : « V's êtes sûr d'être dans le bon pub ? J'veux dire, y vient jamais de clodos ici. Harry les laiss'rait pas entrer, hein, Harry ? » Il se tourna vers le barman ?

« Non. Il a raison, Sir. Je ne supporte pas les clochards. Je n'en veux pas ici.

— Mais... C'est bien le « Bull & Bush » ici, n'est-ce pas ? » Benton se mettait presque à bégayer, il regardait autour de lui avec panique et avait du mal à trouver ses mots.

« En effet, Sir, répondit Harry, qui l'examinait à présent d'un air inquiet et plissait le front.

— Mais...

— Désolé, dit Joe d'un air péremptoire. V's avez du vous gourrer de pub. Ça devait être ailleurs. » Les deux hommes se détournèrent de lui, avec une certaine maladresse, pensa Benton, et il sentit leur regard sur sa nuque quand il se dirigea vers la porte. Il entendit de nouveau dans sa tête les vers d'une comptine venue du fond de son enfance :

*Il n'était pas là cet après-midi,
Comme je voudrais qu'il parte loin d'ici !*

« Hé, Sir ! cria le barman, se rappelant sa commande. Vous voulez une bière ?

— *Non !* » dit Benton. Puis, sur une impulsion, il ajouta : « Donnez-la... donnez-la *lui* !... la prochaine fois qu'il viendra... »

*

**

Durant le mois qui suivit, un observateur aurait pu constater certains changements dans le comportement de Benton, des changements qui l'auraient fort étonné s'il l'avait connu de longue date. Pour commencer, il renonça à deux de ses habitudes les plus ancrées. Premièrement : le matin dans le train, au lieu de rester dans son compartiment et de lire son journal – comme il l'avait fait tous les jours durant près de neuf ans –, il passait la première moitié de son trajet à arpenter le long couloir du train et à détailler du regard les occupants des compartiments, adoptant pour ce faire une expression mi-étonnée, mi-contrite. Deuxièmement : il ne prenait plus ses repas à son bureau que très

rarement, mais allait se promener dans la Cité, entrant dans un pub choisi au hasard pour y consommer une bière et un sandwich. (Mais jamais dans le « Bull & Bush », bien que ses promenades le conduisissent toujours à proximité de ce pub, que notre hypothétique observateur aurait eu vite fait de définir comme l'objet d'une surveillance constante de la part de Benton.)

Mais, à l'approche de l'été, comme le... *problème* de Benton ne semblait plus se manifester, il commença à l'oublier, à reléguer ses manifestations dans la catégorie des « rêves éveillés », bien qu'il n'ait jamais fait l'expérience d'un tel phénomène auparavant. Et quand l'été fut là, l'inquiétude qui lui taraudait l'esprit sembla disparaître sous les rayons du soleil, et il finit par se convaincre que ses rêves éveillés l'avaient définitivement quitté.

Mais il se trompait...

Et si ces deux précédentes manifestations avaient été des rêves, la troisième ne pouvait être qualifiée que de... cauchemar !

Avec la fin du mois de juillet, ses vacances approchaient, et cela faisait longtemps que Benton avait réservé pour son épouse et pour lui une chambre dans une station plutôt chère, loin de la ville où il habitait au cœur de l'Angleterre. Ils se rendaient là-bas chaque été. Cette « virée » annuelle permettait à Benton de s'évader momentanément de sa condition : pendant une quinzaine de jours, il pouvait se croire autre chose qu'un simple employé de bureau, côtoyant des personnes qui acceptaient ses mensonges comme parole d'Évangile et les confortaient ainsi à ses propres yeux.

Il attendait avec une impatience difficilement contenue le dernier vendredi soir avant les vacances, et quand il arriva enfin, ce fut avec un sentiment d'excitation aiguë qu'il se rendit de la gare à son domicile au volant de sa voiture. Demain, direction la mer et le soleil ; les valises étaient bouclées, les billets de train prêts. Une bonne nuit de repos, et puis demain matin...

Il sifflait quand il ouvrit la porte de sa maison, mais il s'interrompit bien vite en arrivant dans le hall. Il s'immobilisa et plissa les narines, écoeuré. Il dit à voix haute : « Ah ! Les égouts sont encore bouchés. » Mais cette puanteur avait quelque chose de spécial, quelque chose de familier et de sinistre ; et soudainement, sans comprendre pourquoi, Benton sentit se hérissier ses cheveux sur sa nuque. Un frisson venu de nulle part le traversa de la tête aux pieds.

Il passa du hall au salon, où la puanteur semblait encore plus intense, il s'immobilisa de nouveau et se souvint dans un éclair, sut ce que signifiait cette odeur de remugle, sut *où* et *quand* il l'avait déjà rencontrée.

La pièce sembla tourbillonner autour de lui quand il aperçut, jeté avec négligence sur son propre fauteuil, un chapeau monstrueusement familier : un chapeau noir et flasque, à larges bords !

Le chapeau sembla croître sous ses yeux hypnotisés, menaçant d'emplir toute la pièce, d'emplir tout son crâne, mais il réussit à détourner les yeux et à rompre le charme. De la chambre du haut venait un bruit assourdi : un gémissement de douleur... ou de plaisir ? Et, quand un chuchotement incroyablement obscène et terriblement familier envahit les oreilles de Benton, il réussit à se défaire de ses chaînes et bondit vers l'escalier.

« Ellen ! » cria-t-il en ouvrant la porte de la chambre, juste au moment où retentissait un nouveau gémissement – *et puis il chancela, se retenant au mur pour ne pas s'effondrer, atteint de façon presque physique par la scène !*

Le bossu était allongé, nu, sur le lit de Benton, qui avait devant lui son dos crasseux et strié de larges veines bleues. Sa chevelure poisseuse tombait sur les seins blancs d'Ellen et ses mains sales grouillaient comme des crabes sur son corps arc-bouté. Les yeux d'Ellen étaient clos, sa bouche ouverte et pantelante ; son attitude était celle d'un complet abandon. Ses mains fines caressaient les cuisses du bossu qui s'agitaient dans un mouvement saccadé...

Benton poussa un cri, saisit ses cheveux de ses mains, et sentit ses yeux menacer d'exploser ; pendant un instant, la scène resta figée. Puis il se précipita vers l'homme et tenta de le saisir, sentant éclore en lui un pouvoir surhumain, sentant la force de Dieu et du diable qui venait habiter ses mains... mais, à ce même instant, le bossu glissa de l'autre côté du lit et se retrouva hors de portée. Le petit homme se rhabilla avec une rapidité quasi inconcevable et, quand Benton avança en chancelant vers lui, il vola au-dessus du lit comme une grande chauve-souris grise. Quand son visage frôla celui d'Ellen, Benton entendit de nouveau cet obscène chuchotis, et le bossu bondit sur le sol et quitta la pièce.

Fou de rage, Benton remarqua à peine les yeux de sa femme qui s'ouvraient, le voile qui tombait sur eux comme un volet de soie. Mais, alors qu'il se ruait à la poursuite du bossu, Ellen tendit sa jambe nue pour lui faire un croc-en-jambe et il alla s'étaler sur le palier.

Quand il se fut remis sur ses pieds, haletant contre le mur, le petit homme était à la porte d'entrée, son chapeau noir pendant de nouveau au-dessus de ses épaules grotesques. Il leva des yeux qui ressemblaient à des bijoux maléfiques luisant dans l'ombre de son chapeau noir, et la dernière chose que vit le malheureux propriétaire des lieux avant que la porte ne se refermât fut son horrible et insolent rictus.

Une vingtaine de secondes plus tard, quand il eut atteint le portail de son jardin, Benton ne fut nullement surpris de constater que le petit homme avait disparu...

*

* *

Durant les quinze jours qui suivirent, Benton essaya maintes fois de se remémorer avec précision la scène qui avait suivi le départ du bossu, mais il ne parvint jamais à la reconstituer de manière satisfaisante. Il se rappelait les accusations qu'il avait lancées au visage de sa femme, l'étonnement non feint de celle-ci devant ce flot d'injures, un étonnement qui n'avait fait que l'exaspérer davantage, il se rappelait l'expression choquée qui se lisait sur son visage quand il l'eut giflée à maintes reprises, la projetant de pièce en pièce. Il se rappelait ses protestations frénétiques ainsi que le cri qu'elle avait lancé une fois qu'elle se fut enfermée dans la salle de bains : « Au fou ! Au fou ! » Puis elle l'avait quitté, emportant avec elle sa valise déjà prête.

Il avait attendu jusqu'au lundi – visiblement en état de choc – avant de se rendre chez un quincailler voisin pour y acheter un couteau de cuisine tranchant comme un rasoir...

*

* *

Quatorze jours s'étaient écoulés, et Benton errait dans les rues. Il était sale, mal rasé, affamé, mais sa résolution était intacte. Quelque part, *quelque part*, il finirait bien par trouver le petit homme au grand manteau et au chapeau noir, et quand il l'aurait trouvé, il lui enfoncerait le couteau dans son estomac jusqu'à la garde, et il lui crèverait les yeux pour extraire son répugnant cerveau de son crâne difforme ! Lorsqu'il vagabondait au hasard des rues nocturnes, Benton voyait dans son esprit ces deux yeux qui luisaient comme des bijoux, vifs, brillants et liquides, et ses narines s'emplissaient du souvenir des effluves morbides de la créature hybride qui semblait encore le narguer.

Et la comptine que lui chantait sa mère résonnait toujours dans son esprit :

Ce matin j'ai vu, en sortant de chez moi,

*Un petit monsieur qui n'était pas là.
Il n'était pas là cet après-midi,
Comme je voudrais...*

Mais non, Benton ne voulait *pas* que le petit homme s'en aille ; au contraire, il souhaitait désespérément le retrouver !

Quatorze jours, quatorze jours de folie et de délire ; mais un but immuable avait brûlé comme un flambeau au cœur de cette folie. Qui, quoi, pourquoi ? Benton ne le savait pas, et il ne désirait plus le savoir. Mais quelque part, *quelque part*...

Dès le premier mardi qui avait suivi cette scène de cauchemar, Benton avait pris « son » train tous les matins, pour arpenter son couloir sinueux et épier les passagers dans les compartiments, chaque midi il s'était posté à l'entrée d'un magasin en face du « Bush & Bull » jusqu'à l'heure de fermeture, et le reste de la journée il avait exploré toutes les rues de tous les villages entre la Cité et chez lui. Parce que quelque part, *quelque part* !

« Chez moi. » Les mots avaient un goût amer. « Chez moi »... ah ah ! Quelle rigolade ! Et tout ça après onze années d'une vie conjugale raisonnablement heureuse. Il repensa brusquement à Ellen, puis au bossu, puis aux deux ensemble... et l'instant d'après son cerveau était éclairé par l'étincelle de l'inspiration.

Quatorze jours – quatorze jours y compris aujourd'hui – et on était samedi soir ! Où serait-il à présent si ce cauchemar n'était pas arrivé ? Eh bien, il serait à bord du train, revenant de vacances avec sa femme !

Se pouvait-il que...

Benton consulta sa montre, les mains tremblantes. Neuf heures moins dix ; le train de neuf heures entrerait en gare dans dix minutes seulement !

Il regarda autour de lui dans un mouvement frénétique, la réalité envahit son esprit et il vit qu'il se trouvait dans un des coins les moins recommandables de sa ville. La lueur de folie quitta lentement ses yeux pour y être remplacée par un éclair de ruse quand il se souvint que l'endroit où il se trouvait n'était qu'à quelques pâtés de maisons de la gare...

Ils ne le virent pas en quittant la gare, Ellen en tailleur chic et hauts talons, le bossu toujours vêtu de son manteau ridicule et de son chapeau flasque. Mais Benton les vit. Ils étaient (cela lui sembla toujours aussi incroyable) bras dessus bras dessous, Ellen rayonnante comme une jeune mariée, le bossu sale et puant ; et, quand Benton entendit de nouveau son gloussement obscène, il faillit s'étouffer de rage dans la porte cochère où il s'était dissimulé.

Aussitôt, le petit homme s'immobilisa et fouilla du regard les ombres où Benton s'était tapi. Benton se maudit et essaya de se faire plus petit ; bien que la rue soit déserte, il n'avait pas voulu que l'autre se rende compte de sa présence.

Mais il était trop tard !

Le bossu leva la main d'Ellen vers ses lèvres en une parodie grotesque de geste chevaleresque et l'embrassa. Il émit quelques murmures obscènes et, tandis qu'Ellen s'éloignait sans un mot, il se retourna dans la direction de Benton pour scruter l'obscurité de ses yeux de braise. Il n'était plus temps d'attendre. Benton bondit brusquement, brandissant son couteau, et le bossu se retourna sans plus de cérémonie pour s'enfuir sur la rue pavée, son manteau flottant derrière lui comme les ailes en lambeaux d'un grand papillon blessé.

Benton se mit à courir lui aussi, et la distance qui les séparait diminua peu à peu tant la soif de vengeance lui donnait des ailes. Son souffle s'accélérait au fur et à mesure qu'il se rapprochait du

fugitif, et sa main se levait déjà pour lui porter le coup fatal.

Puis le petit homme tourna au coin d'une allée. Moins d'une seconde plus tard, Benton s'engouffra dans les ténèbres de cette allée à sa suite. Il fit halte, manquant choir sur le pavé glissant. Il reprit son souffle avec effort.

Silence...

Le petit homme avait de nouveau disparu ! Il...

Non, le voilà – blotti comme un rat pris au piège à l'ombre du grand mur.

Benton bondit, et la lame de son couteau décrivit un arc de lumière en se précipitant vers le torse du bossu, mais, rapide comme le vif-argent, sa cible changea de place et le petit homme se faufila sous le bras de son assaillant pour s'enfuir en direction de la rue, laissant derrière lui l'écho de son hideux gloussement.

Ce gloussement plongea Benton dans de nouveaux abîmes de furie et, l'esprit obnubilé par sa soif de sang, il se rua à la poursuite du bossu. Il ne vit pas les phares du taxi quand il se retrouva dans la rue, n'entendit pas le mugissement de son klaxon – en fait, il eut à peine conscience du hurlement de ses freins et du gémissement de ses pneus torturés –, si bien que les ténèbres de l'oubli le prirent totalement par surprise quand elles l'enveloppèrent...

*

* *

Il ne resta pas longtemps dans l'obscurité. Benton émergea des eaux troubles de l'inconscience pour se retrouver dans le caniveau. Son visage était couvert de sang, ses oreilles bourdonnaient. La rue tourbillonnait autour de lui.

« Oh, mon Dieu ! » gémit-il, mais les mots étaient brisés comme l'était son corps, et à peine audibles. Puis la rue retrouva sa ligne d'horizon et se stabilisa. Une douleur sourde prit naissance au niveau de la taille de Benton et monta jusqu'à son cou. Il tenta de bouger, mais ce fut sans succès. Il entendit un bruit de pas et réussit à faire tourner sa tête, la soulevant au-dessus du caniveau dans un effort surhumain. Du sang se mit à goutter de son oreille déchirée. Il parvint à bouger faiblement le bras, et agita ses doigts.

« Bon Dieu qu'est-ce qui vous a pris qu'est-ce qui vous a *pris* ? » gémit le chauffeur de taxi. Oh bon Dieu, bon Dieu, vous êtes blessé... vous êtes blessé. Ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas moi !

— Auc... aucune... importance », hoqueta Benton. La douleur menaçait de l'engloutir de nouveau, et son bassin se mit à exploser de souffrance. « Montez-moi... dans votre... taxi... et... hôpital... ou... docteur...

— Oui, oui ! » cria l'homme en s'agenouillant.

Si le nez de Benton n'avait pas été obstrué par le sang en train de sécher, il aurait eu conscience de la présence du bossu avant même d'entendre l'horrible gloussement au-dessus du trottoir. Le bruit le fit sursauter et il réussit à faire pivoter sa tête au prix d'une nouvelle vague de souffrance. Il leva les yeux. Deux points lumineux étaient dirigés vers lui, l'épiaient sous l'ombre du chapeau flasque.

« Huh... vous devez être... satisfait... à présent ? » demanda-t-il avec peine, la main tendue inutilement vers son couteau qui gisait au milieu de la rue.

Et puis il se figea. Son corps tout entier était tourmenté – la gravité de ses blessures avait plongé son esprit dans le désespoir – mais Benton *se figea* quand, comme pour répondre à sa question inarticulée, *le bossu secoua lentement la tête dans un mouvement de dénégation !*

Étourdi, stupéfié, horrifié, Benton ne put que rester ébahi, toute son agonie à présent oubliée, en

voyant se répéter une scène désormais familière, revoyant les mêmes gestes qu'il avait déjà vus auparavant et qui étaient gravés dans son esprit de façon indélébile : les chuchotements glissés à l'oreille du chauffeur de taxi ; ces deux yeux brillants qui clignent de façon obscène ; l'air hébété qui envahit peu à peu le visage de l'homme. La rue se remit à tourbillonner autour de Benton quand le chauffeur de taxi retourna comme dans un rêve vers son véhicule.

Benton essaya de crier mais ne réussit à émettre qu'un toussotement. Sa main agitée de tressautements agrippa la cheville du bossu et s'y accrocha désespérément. Le petit homme était pétrifié, comme une ancre de pierre, et la rue se stabilisa de nouveau autour d'eux, alors que Benton luttait de toutes ses forces pour remettre son corps fracassé sur pied. Cela lui fut impossible. Quelque chose n'allait pas avec son dos, quelque chose était brisé. Il toussa, gémit, relâcha son étreinte, tourna ses yeux vers le haut, vers les yeux immobiles du bossu.

« Je vous en prie... » dit-il. Mais ses mots furent étouffés par le bruit du moteur qui démarrait, par le vacarme des pneus qui agrippaient le pavé, et la dernière chose que vit Benton, avant que son champ de vision fût envahi par la masse noire du taxi et par les lueurs rouges de ses feux arrière, fut l'œil du bossu qui se refermait dans un sinistre signe d'adieu...

*

* *

Quelques minutes plus tard, la police arriva sur la scène d'un des meurtres les plus inexplicables jamais rencontrés. Elle avait été attirée sur les lieux par les cris hystériques d'un chauffeur de taxi aux cheveux prématurément blanchis et complètement fou à lier.

Énigmatiquement vôtre

Le contenu des lettres qui suivent, numérotées de un à huit, n'a guère besoin d'être explicité. Elles illustrent de façon admirable la nature des nombreux périls auxquels avaient à faire face les sorciers professionnels de cet âge antique où le monde était jeune et où la magie n'était pas seulement un ingrédient des contes pour enfants...

I

*De la Tourelle Dômée du Château de Hreen,
Onzième Jour de la Saison des Brumes,
À l'Heure du Premier Frémissement
des Ailes de Chauve-Souris.*

Très estimé Teh Atht,

Vous vous souviendrez sans nul doute que nous avons fait notre apprentissage ensemble (ainsi que Dhor Nen, Tarth Soquallin, Ye-namat et Druth de Tandopolis) sous les ordres d'Imhlat le Grand ; vous vous rappellerez aussi la façon dont nous avons lutté pour atteindre la grandeur dans le métier que nous avons choisi. Bien que nous n'ayons été alors que des enfants (combien, combien d'années se sont écoulées depuis ?), je me rappelle avoir été fort impressionné par vos capacités. Oui, même moi, Hatr-ad de Thinhla, qui ne connais pas d'égal à l'est des Îles Intérieures, j'ai été impressionné par les qualités de sorcier de Teh Atht. Vous étiez un garçon fort aimable – toujours amical en dépit de notre incessante rivalité et de nos occasionnelles disputes –, et c'est la raison pour laquelle je fais appel à vous aujourd'hui, au nom de la camaraderie qui fut la nôtre sous l'égide d'Imhlat, car j'ai besoin de votre aide de fort urgente façon.

Peut-être savez-vous déjà que, des six apprentis mentionnés plus haut, seuls vous, moi et Tarth Soquallin sommes encore en vie ? Les autres ont été récemment victimes d'un sort malheureux, et pour tout dire *maléfique*, et ont tous péri d'étrange et terrifiante façon ! Et ce ne fut pas seulement le cas de Dhor, Ye-namat et de Druth, mais aussi celui d'Imhlat notre maître ! Même Imhlat le Grand – lui dont les vieilles mains racornies nous ont appris nos premières passes magiques en traçant dans l'air de fabuleux signes de pouvoir –, même lui a disparu, emporté par une corruption grise qui (dit-on) est descendue de la lune pour fondre sur lui et l'a ravagé durant une nuit avant de le tuer.

J'ignore votre opinion sur ces événements, j'ignore même s'ils ont attiré votre attention, mais il m'apparaît que les forces des ténèbres rôdent dans Theem'hdra et qu'elles ont décidé d'éliminer un par un les grands sorciers du continent afin de plonger celui-ci dans un âge où la magie ne pourra plus prévenir la montée des ténèbres, un âge sinistre où sa lueur sera éteinte à jamais ! Si j'ai raison, alors nos vies aussi sont en danger... et c'est pourquoi j'ai pris soin d'édifier force barrières magiques contre ces envoyés du mal. Et voici pourquoi je vous écris : pour vous prier de me faire connaître certaine rune (dont, je pense, vous avez récemment pris connaissance suite à l'intercession de votre lointain ancêtre, Mylakhriion de Tharamoon) grâce à laquelle je pourrai rendre le Château de Hreen parfaitement sûr.

Je veux parler bien sûr de la Neuvième Rune de Sathlatta, qui – selon mes informations – est un signe de protection contre toutes les autres formules magiques de Theem’hdra. Si vous avez effectivement le bonheur de connaître ce charme, je serai votre débiteur si vous voulez bien consentir à m’en faire parvenir une copie.

Prenez garde, Teh Atht, prenez garde à la terreur sans nom qui vous guette peut-être déjà dans l’ombre et qui nous menace tous...

Votre dévoué serviteur,
par les Rites Innombrables
de Lythatroll,
l’Initié.

Post-Scriptum : Peut-être savez-vous où se trouve ce vagabond impénitent de Tarth Soquallin ? Faites-le moi savoir, que je puisse le prévenir lui aussi de cette horreur qui nous menace...

Hatr-ad.

II

De la Plus Haute Tour de Kluhn,
Dix-Huitième Nuit,
À l’Heure où le Voile des Nuages
Occulte la Pleine Lune...

Ô Hatr-ad, Très Haut Hiérophante !

Moi, Teh Atht, ai été fort honoré de recevoir votre missive, même si elle m’a coûté les services d’un valet fidèle – et même si elle lui a coûté la vie ! Quant à la façon dont cela s’est produit : je m’avoue incapable de l’expliquer.

Je ne peux que supposer que les forces des ténèbres dont votre missive me révèle l’existence ont capturé la chauve-souris à qui vous aviez confié votre lettre et l’ont remplacée par la Maigre Bête de la Nuit qui a envahi mes appartements de Kluhn juste avant l’aube du Douzième Jour. Fort heureusement, je n’étais pas chez moi à ce moment-là, et le monstre s’est acharné sur un de mes serviteurs, souillant de son sang les mots que vous aviez inscrits en chiffre sur le parchemin que j’ai plus tard retrouvé dans les doigts crispés et sans vie de mon malheureux valet.

Il semble donc que votre avertissement ait été fort à propos, et je vous en remercie. Quant à votre requête, veuillez trouver ci-joint une copie de la Neuvième Rune. Vous remarquerez que, me souvenant de votre penchant pour les chiffres, j’ai transcrit la Rune en utilisant un code secret – fort simple, je vous rassure – afin de vous procurer quelque amusement durant vos heures de loisir.

Hélas, je n’ai nulle idée de l’endroit où se trouve Tarth Soquallin, mais soyez sûr que je prendrai à présent toutes les précautions nécessaires afin d’éviter le destin de nos malheureux collègues. Dans l’attente de votre prochaine lettre, je reste,

Votre très dévoué serviteur,
Au nom de l’Exorcisme
d’Org le Répugnant,
Teh Atht de Kluhn.

D'une Crypte Souterraine du Château de Hreen,
 Vingt-et-Unième Nuit,
 À l'Heure du Gloussement près du Pentagramme.

Ô Teh Atht, Frère en Sorcelleries Très Bénéfiques,

Mille mercis pour votre lettre – ainsi que pour la Neuvième Rune chiffrée, que je vais traduire dès que j'aurai cinq minutes – qui sont bien arrivées hier soir dans le cylindre d'argent que vous aviez attaché à la patte d'un grand aigle. Le rapace lui-même, hélas, a été victime de l'excès de zèle de l'un de mes archers, qui sera dûment châtié. Mais cet homme n'était pas vraiment en faute, car il avait reçu l'ordre de repousser toute tentative de pénétrer dans ma forteresse, et il ne pouvait pas savoir que ce volatile était un messenger de votre estimée personne.

Très cher frère, ce fut grande miséricorde que vous ayez été absent de chez vous le soir où la Bête de la Nuit a tué votre valet, et je frissonne en pensant à ce qui aurait pu se passer si vous aviez été présent pour accueillir ce monstrueux visiteur ! Croyez en l'expression de mes sincères condoléances pour la perte de votre fidèle serviteur, et en celle de ma joie de savoir qu'un sort sinistre vous a été épargné. Vous avez raison de penser que mon messenger était une chauve-souris, et je suis enragé de savoir que ces suppôts du mal ont osé transformer cet animal inoffensif en un monstre assoiffé de sang !

Mais je dois à présent aborder un sujet plus douloureux : nous sommes désormais les seuls survivants de l'école de sorciers d'Imhlat, car TARTH Soquallin a lui aussi succombé à un sort terrifiant ! Oui, même TARTH l'Ermite a été rayé à jamais du monde des vivants, car j'ai appris d'une source digne de foi son récent décès. Il semble qu'il ait disparu dans une caverne à l'intérieur de laquelle il se livrait à une séance de méditation magique, une caverne qui n'était qu'un trou creusé dans une falaise de granit et dont la seule ouverture était close par une lourde porte, qu'il ait disparu, donc, après avoir poussé un seul cri de terreur. Quand ses disciples eurent réussi à briser la porte, ils n'ont trouvé à l'intérieur de la caverne que son bâton, ses sept anneaux d'or et d'argent... et quelques morceaux d'or fondu qui ont sans doute orné ses dents...

Oh, mon frère, que pouvons-nous faire ? La seule pensée du mal qui nous entoure et des périls qui se rapprochent sans cesse de nous me plonge dans une angoisse sans nom – mais je sais que mon vieil ami Teh Atht est là pour m'aider et pour m'offrir son conseil en cette heure dramatique...

Votre dévoué serviteur,
 Au Nom du Menhir Mugissant,
 Hatr-ad.

Post-Scriptum: Comme je n'ai guère de temps à consacrer aux devinettes – pour distrayantes qu'elles soient – auriez-vous l'obligeance de joindre à votre prochaine lettre la clé du chiffre dans lequel vous avez transcrit la Neuvième Rune ?

Avec mes remerciements,
 Hatr-ad.

Ô Hatr-ad, Maître des Mystères,

J'ai reçu confirmation de la disparition de Tarth presque en même temps que votre épître (j'envie vos sources d'information!), ainsi que de la mort de plusieurs autres sorciers, moins connus et bien moins puissants. Ikrish Sarn de Hubriss n'est plus, et le Grand Seigneur des Glaces qui régnait sur Khrissa a péri lui aussi. C'est pourquoi je me suis rendu dans la tombe de Syphtar VI afin d'invoquer son esprit et de l'interroger, mais, à mon grand désespoir, Syphtar ne répondit pas à mon appel!

En vérité, Hatr-ad, nous vivons des temps étranges, *très* étranges même! Il semble que je sois tombé victime d'un charme d'impuissance thaumaturgique qui rend sans effet toutes mes tentatives de sorcellerie. Puis-je douter que cette nouvelle infamie a pour origine la même entité maléfique qui prononce les charmes meurtriers auxquels succombent un à un nos collègues sorciers précipités dans une mort horrible? Non, assurément, je n'en puis douter.

Concernant les mesures de protection que vous avez prises afin d'assurer la sécurité du Château de Hreen contre le mal qui nous menace: je suis peut-être en mesure de vous fournir la protection ultime, auprès de laquelle même la Neuvième Rune paraît insignifiante! Vous aviez raison de supposer que mon ancêtre Mylakhriion m'a légué certains de ses secrets, et que j'en ai eu récemment pris connaissance grâce à un charme qui a franchi les siècles. Oui, en vérité, et l'un d'entre eux est une rune d'un pouvoir fabuleux, dont je n'hésiterais pas à vous faire part si j'étais sûr que ma lettre ne serait pas interceptée!

Vous en conviendrez, un charme d'une telle puissance ne doit pas tomber dans n'importe quelles mains, car...

Mon ami: *j'ai trouvé!*

Sur un morceau de peau que je joins à cette lettre, vous découvrirez des caractères transcrits dans un code indéchiffrable dont moi seul possède la clé. Joignez à votre prochaine lettre une preuve irréfutable qui me garantira que notre correspondance est exempte de toute interférence, et je vous ferai parvenir en retour la clé du chiffre, plaçant ainsi entre vos mains la plus puissante de toutes les runes protectrices.

Soyez certain que j'ai déjà utilisé ce charme pour assurer ma propre protection – en fait, je m'en suis occupé ce matin même –, si bien que je ne crains à présent plus aucune intervention maléfique, de quelque endroit de Theem'hdra qu'elle vienne. (À bien y réfléchir, l'atténuation de mes pouvoirs magiques à laquelle je faisais référence plus haut est sans nul doute un effet secondaire de ce charme tout-puissant, dont le but est avant tout d'annuler les manifestations de sorcellerie! Il ne s'agit que d'un ennui passager en regard de l'absolue sécurité dont il me permet de bénéficier, et cet effet d'ailleurs finira bien par s'estomper.)

Mais je me dois de vous avertir: le seul homme capable d'abattre ce mur protecteur est celui qui aura compris la façon dont il a été édifié; et, cela accompli, même le plus humble des charmes pourra atteindre sa victime. Naturellement, je n'ai aucune crainte à avoir de mon frère Hatr-ad l'Illustre, sinon je ne lui offrirais pas cette information. Je vous signale de plus que j'ai n'ai pas étudié suffisamment cette rune pour comprendre la façon de la contrer; et j'ose penser que vous vous dispenserez également de chercher à découvrir les moyens par lesquels la protection qu'elle offre peut être annulée?

J'ai la plus grande foi en mon frère en sorcelleries Hatr-ad, et dans l'attente de votre prochaine

lettre, je reste

Votre dévoué serviteur.
Au nom des Enchantements Séculaires.
Teh Atht de Kluhn.

Post-Scriptum: Au sujet du chiffre dans lequel j'ai transcrit la Neuvième Rune : il semble bien que j'en aie perdu la clé ! Je l'avais notée sur un bout de parchemin que j'ai égaré depuis. J'ai l'habitude d'utiliser plusieurs chiffres de cette façon, mais je n'ai ni le temps ni l'envie de les divulguer tous. De toute façon, cela ne devrait plus présenter de problème, puisque cette nouvelle rune est incomparablement plus puissante que la Neuvième Rune de Sathlatta. Et puis vos propres mesures se sont révélées efficaces jusqu'à présent, comme en témoigne (fort heureusement !) le fait que vous soyez encore vivant aujourd'hui !

Magiquement,
Teh Atht.

Post-Post-Scriptum: Mes craintes au sujet de notre correspondance ne sont pas sans fondement, je vous l'assure, et je vous conjure d'examiner avec soin les messagers que nous employons. Le pigeon qui m'a apporté votre dernière missive avait à peine livré son cylindre qu'il a explosé en un millier de fragments incandescents ! Je pense qu'on lui avait fait avaler des graines contenant certaine substance qui, agissant sur les fluides vitaux du malheureux oiseau, a produit cet effet monstrueux. Les entrailles de ce pauvre volatile étaient devenues si corrosives que les murs de la tour dans laquelle il a explosé sont désormais noircis et couverts de cratères ! Fort heureusement, je n'ai pas été blessé, ni aucun de mes serviteurs présents.

Ces atrocités finiront-elles un jour ?

Votre dévoué,
Teh Atht.

V

De l'Aire du Château de Hreen.
Nid du Faucon à Crocs,
Première Journée de la Saison du Soleil.
À l'Aube...

Très Illustre Seigneur des Illusions,

J'ai le plaisir de vous faire part de mon excellente santé, en dépit de tous les charmes jetés contre moi par cette entité maléfique à présent redoutée de tous les sorciers de Theem'hdra. Sans l'ombre d'un doute, c'est à vous que je dois d'être encore vivant... et j'espère que vous vous portez bien de votre côté et qu'aucune calamité ne vous a visité.

La chauve-souris qui m'apportait votre message venu du sépulcre de Syphtar est bien arrivée jusqu'à moi, avec sa précieuse rune, et, le dixième jour qui a suivi son arrivée, j'ai enfin réussi à déchiffrer le code dans lequel vous aviez transcrit le charme avec tant d'astuce. En vérité, votre système m'est désormais bien connu, Teh Atht, et je m'émerveille devant l'intelligence de l'esprit qui

a pu concevoir un cryptogramme si tortueux ! Ma tâche a été facile une fois que je fus parvenu à déchiffrer le code qui me dissimulait les arcanes de la Neuvième Rune de Sathlatta, car il semble bien que vos codes secrets soient conçus sur des bases identiques. Soyez tranquille, votre charme n'est pas tombé en de mauvaises mains, et vous n'avez plus besoin de me fournir la clé de votre code...

De plus, avant de commencer à rédiger cette lettre, en haut de la tour où je me trouve à présent, j'ai tracé les signes nécessaires au lever du soleil, j'ai prononcé les mots de la rune, et, merveille des merveilles ! – me voici désormais protégé des assauts du mal. Et tout cela grâce à vous, grâce à Teh Atht qui est venu à mon aide à l'heure du péril sans nom.

Votre dévoué serviteur,
pour la Découverte des Mystères,
Hatr-ad.

VI

De la Chambre des Infirmes,
Troisième Jour de la Saison du Soleil,
À l'Heure du Changement des Marées.

Honorable Hatr-ad,

Les bonnes nouvelles que je reçois de vous me plongent dans la joie, mais je ne peux, hélas, faire état de mon côté d'une santé aussi florissante. Je suis en effet victime d'une série d'affections des plus graves – dont la nature même trahit l'origine surnaturelle ! Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails, qu'il me suffise de dire que je ne me porte pas bien. Moi, Teh Atht, je suis menacé de périr de maladie dans un avenir proche...

Seuls les plus puissants onguents et panacées me maintiennent encore en vie (car mes charmes n'ont désormais plus d'effet et je dois m'en remettre à des remèdes purement physiques), et le simple fait de rédiger cette lettre m'est une épreuve quasi insupportable, mes mains tremblent et frémissent, mon corps lui-même se met à pourrir ! Hatr-ad, si vous pouviez me voir, vous pousseriez un hurlement et vous vous enfuiriez devant l'horreur que je suis devenu – et le pire est qu'il m'est impossible de remédier à ma condition.

Cette lettre est donc une prière : je vous en prie, renoncez à vos activités présentes et consacrez votre énergie magique à me secourir – sinon je suis perdu ! Car il ne fait aucun doute que ces forces des ténèbres contre lesquelles vous m'aviez mis en garde se sont déchaînées sur moi – et je suis à présent à leur merci !

J'ai commencé à décliner dès le moment où j'ai reçu votre dernière lettre – qui, pour innocente qu'ait été cette missive portée par une chauve-souris, s'est révélée être un messenger du destin – et depuis mon état n'a cessé d'empirer. On dirait que je suis victime d'une combinaison de peste, de chancres et de diverses maladies contagieuses et, sauf intervention d'une aide extérieure, je suis condamné à souffrir une mort hideuse dans une dizaine de jours, peut-être même moins. Comment est-ce possible, alors que je suis censé être protégé par la Rune du Pouvoir, je ne saurais le dire. Les forces du mal qui ont envahi Theem'hdra sont en vérité d'une grande puissance !

Il m'est impossible d'écrire davantage. Le pus qui suinte des pores de ma peau menace de

souiller le vélin sur lequel je rédige cet appel : veuillez sans perdre une seconde venir à l'aide de
Votre dévoué serviteur,
dans son Heure de Tourment,
Teh Atht...

VII

Château de Hreen,
Résidence Impériale de :
Hatr-ad, Plus Puissant Magicien de Theem'hdra,
Première Nuit de la Pleine Lune,
À l'Heure où Gleeth l'Aveugle
Sourit sur les Plaines Orientales.

Ô Teh Atht le Condamné,

C'est sans le moindre soupçon de remords que moi, le Très-Haut Hatr-ad, je rédige cette épître finale – la dernière que vous lirez jamais ! En vérité, de tous les sorciers de Theem'hdra, vous étiez celui que je respectais le plus : car s'il y avait un homme suffisamment doué pour pouvoir s'opposer à mon grand dessein – dont je me vantais souvent à l'époque de notre apprentissage sous la tutelle d'Imhlat l'Idiot –, c'était bien vous. Du moins le pensais-je...

Peut-être ces paroles rappellent-elles à votre esprit affaibli et sénile ce grand dessein dont je vous parle ? Oui, j'en suis sûr, car j'ai souvent juré que je deviendrais un jour le plus puissant des sorciers du continent. Ce jour est à présent arrivé, Teh Atht, et vous plutôt que tout autre avez aidé à en hâter la venue, vous plus que tout autre avez aidé à l'accomplissement de mon rêve.

Il est évident aujourd'hui que j'avais surestimé vos talents de magicien, car qui d'autre qu'un imbécile offrirait ainsi un charme de protection absolue ? – et ce faisant *se priverait lui-même de cette protection* ! Car vous devez avoir à présent deviné, Teh Atht, que c'est moi qui suis à l'origine de cette terreur qui s'est emparée de Theem'hdra ? Vous savez sûrement à présent qui a lancé ces charmes qui ont abattu les plus puissants sorciers du continent et qui vous font croupir dans votre lit où vous attendez, impuissant, la venue de la mort ? Et cette mort ne saurait désormais tarder ; en vérité, je suis même étonné de vous savoir encore en vie, *si* vous êtes encore en vie au moment où cette lettre vous arrivera !

Je n'aurais garde de me dévoiler ainsi si je n'avais pas reçu confirmation de votre situation, si je n'avais pas appris que votre gorge était si atteinte par la corruption qu'il vous est désormais impossible d'articuler la moindre syllabe, si l'on ne m'avait pas raconté que votre corps est si ravagé par le mal que vous êtes incapable du moindre mouvement. Si vos yeux n'ont pas encore été gobés par la pourriture, vous pourrez lire ceci, car j'ai écrit cette lettre dans un des codes qui vous étaient si chers, si bien que vous seul aurez connaissance de mon triomphe.

Mais quel plaisir y a-t-il dans une victoire si facile, Teh Atht ? Ce triomphe serait vain s'il ne se trouvait personne pour en prendre connaissance. Aussi vous révéle-je tout aujourd'hui, afin qu'avant de périr vous sachiez que Hatr-ad a vaincu, qu'il a accompli son grand dessein. Car il ne fait désormais aucun doute que je suis bien le plus puissants de tous les sorciers de Theem'hdra !

Tous mes remerciements, Teh Atht, pour l'aide inestimable que vous m'avez apportée dans cette

entreprise, et sans laquelle je serais encore loin du résultat espéré. Refermez à présent vos yeux suintants, vieil imbécile, et entrez dans le grand sommeil. Que vous puissiez trouver la paix dans les bras de Shoosh, Déesse des Somnoleurs Tranquilles...

Votre Souverain, dans le Rêve
d'un Nouvel Âge de Puissance Magique,
Hatr-ad le Tout-Puissant.

VIII

De la Chambre de la Vengeance Rouge,
En mes Appartements de Klühn,
En ce Jour de Justice,
À l'Heure de Vérité!

Misérable et Félon Hatr-ad,

Créature sans cœur, votre odieuse ambition est déjouée – et ce pour le plus grand bien de Theem'hdra et de ses magiciens; que l'heure de votre échec ne soit plus longtemps reculée! Souffrez que je ne m'attarde pas sur les détails et que j'entre tout de suite dans le vif du sujet.

Ignoble assassin, vous avez été démasqué longtemps avant le moment où vous vous êtes révélé au grand jour. Néanmoins, il était juste que la vérité sorte de vos lèvres avant l'heure du jugement. La vérité est à présent connue... et c'est moi qui ai été choisi pour accomplir le châtimement.

Il m'est toujours impossible de penser à l'ampleur de votre crime sans être assailli par la nausée, impossible d'imaginer un homme si vil et si monstrueux qui se prétendait mon « ami » afin de pouvoir mieux perpétrer ses forfaits!

Ignoble assassin! Je le répète, et votre châtimement sera à la mesure de votre crime...

Quant à savoir pourquoi je me soucie de vous écrire alors que mes actes parleront par eux-mêmes, voici mes raisons. Peut-être se trouve-t-il parmi vos serviteurs, vos suivants, vos complices, des créatures suffisamment viles pour entretenir les mêmes rêves démesurés que vous et qui désireraient reprendre le flambeau après votre trépas. C'est à eux que j'adresse ce solennel avertissement – qui n'est pas chiffré mais écrit dans les glyphes connus de tout Theem'hdra – afin qu'ils se dirigent vers des chemins moins tortueux.

Pour votre instruction à présent: souffrez que je déroule devant vous les fils de cette toile, afin que vous puissiez juger de la façon dont vous avez été défait par les sorciers dont la magie apparaît comme blanche (ou tout au moins grise) à côté de vos noires pratiques!

Voici:

J'ai des informateurs disséminés sur toute l'étendue de Theem'hdra, des hommes et des femmes qui n'œuvrent pas sous la contrainte mais qui me sont reconnaissants pour une raison ou pour une autre. Avant de recevoir votre première lettre, je savais par eux quel avait été le sort de Druth, qui périt dissous, de Dhor, sur qui le diable avait jeté la peste, de Ye-namat, dont je n'ose imaginer le trépas et de notre Maître Imhlat, dont la fin fut si horrible.

Ainsi va toute chair, et je n'aurais guère été surpris si un, voire deux, de ces vieux camarades avait subitement péri (il n'est pas rare que les expériences de magie tournent mal, et les quatre défunts étaient d'habiles sorciers)... mais *quatre* d'un coup?

De plus, je trouvais singulièrement bizarre que Hatr-ad – qui n’avait jamais cru bon d’entrer en communication avec moi auparavant et dont je n’avais pas entendu grand bien durant les années qui avaient suivi notre période d’apprentissage – reconnaisse aussi rapidement une menace maléfique et me prévienne de ses dangers.

Et quand je me mis à réfléchir à la teneur de vos lettres, il me revint à l’esprit que j’avais bien souffert ces derniers temps de certains troubles ; rien de bien sérieux, mais... des maux de tête, des articulations grinçantes, des malaises passagers. Pouvait-il s’agir de résidus laissés par des charmes maléfiques lancés contre moi et dont les protections magiques qui gardent mes appartements m’avaient empêché de ressentir pleinement les effets ?

Si tel était le cas, qui m’avait envoyé ces charmes, et pourquoi ? Je ne me connaissais guère d’ennemis, bien que certaines de mes connaissances aient pu entretenir quelque jalousie à mon égard. En vérité, ma vie était si tranquille et mes jours si paisibles que j’avais maintes fois songé à relâcher les barrières magiques qui m’entouraient – les maintenir en place requiert tant d’efforts. Comme j’étais heureux désormais de n’en avoir rien fait !

Puis mes pensées allèrent vers vous, Hatr-ad ; oui, Hatr-ad, dont les prétentions maintes fois répétées dans les halls de Nirhath où nous suivions l’enseignement d’Imhlat le Sage n’étaient pas sorties de ma mémoire mais résonnaient à présent d’une façon sinistre. Vos prétentions, votre ambition, votre grand dessein...

Bien des années s’étaient écoulées depuis, mais une ambition comme la vôtre peut-elle vraiment mourir ?

Tarth Soquallin, que l’on appelle Tarth l’Ermite, le sorcier vagabond des déserts et des montagnes, a toujours été mon ami le plus sincère, et s’il était exact qu’une force maléfique se consacrait à la destruction des sorciers de Theem’hdra – et en particulier de ceux qui avaient étudié avec Imhlat –, quel avait été le sort de Tarth ?

Lui et moi avons imaginé il y a longtemps de cela un moyen par lequel je serais toujours au fait de sa position approximative à n’importe quel moment. Après de nombreuses recherches, je retrouvai l’objet dans un placard que je n’avais pas ouvert depuis sept ans : un caillou, une sorte de pierre-à-nord qui, si on la pend à un bout de ficelle, indique toujours la direction où se trouve Tarth. Quand je me rendis compte qu’il était à l’ouest de ma résidence, et que je vis à l’agitation de la pierre qu’il n’était guère éloigné de moi, je conclus qu’il devait se trouver sur le Mont des Anciens et j’envoyai vers cette région un de mes aigles porteurs d’un message rédigé en hâte. (Il me sembla plus pratique et surtout plus rapide de le prévenir moi-même plutôt que de vous informer de l’endroit où il se trouvait afin que vous l’avertissiez de la menace que faisait peser sur lui cette « terreur sans nom ».)

Moins d’un jour et d’une nuit plus tard me parvint une réponse dans laquelle il m’apprenait qu’il avait eu à souffrir lui aussi de douleurs et d’irritations diverses, et où il me faisait remarquer que, bien que n’étant pas protégé par des charmes comme moi, il n’offrait pas une cible facile à une entité maléfique déterminée à lui nuire, vu la façon dont il se déplaçait constamment. Un charme lancé au hasard et qui doit trouver lui-même son but est bien moins puissant qu’un charme dirigé sur le domicile de sa victime !

Tarth fut cependant d’accord avec moi pour se livrer à un subterfuge. Nous décidâmes de répandre le bruit qu’il était mort des attaques d’une étrange sorcellerie, ses disciples s’en chargeraient avec mon aide. Ah ! Avec quelle rapidité la nouvelle de son « trépas » vous a atteint, Hatr-ad (vous dont les agents étaient sans nul doute dans l’attente d’une telle information, n’est-ce pas ?), et comme les détails de ce trépas étaient convaincants, un bâton, des anneaux et des petits morceaux d’or fin !

Et en vérité, ce fut la fin des petits ennuis de santé de Tarth – bien que nous ne nous en rendîmes pas compte tout de suite –, car à quoi servirait-il de lancer des charmes de mort sur un cadavre ? Hein, Hatr-ad ?

Pendant ce temps, j’accomplis plusieurs tâches. Je me pressai, car je ne voulais pas trop tarder à répondre à votre deuxième lettre, mais mon plan fonctionna néanmoins sans problème. Tout d’abord, je contactai un de mes informateurs à Thinhla et lui demandai de détecter (avec l’aide d’un système magique dans le maniement duquel je pris soin de l’instruire) des éventuelles émanations maléfiques en provenance du Château de Hreen. Deuxièmement, j’envoyai des mises en garde à Ikrish Sarn de Hubriss, au Grand Seigneur des Glaces de Khrissa ainsi qu’à d’autres sorciers, leur conseillant d’interrompre momentanément leurs activités et de « disparaître », et aussi de répandre la rumeur de leur trépas dans des conditions effroyables. Troisièmement, je répondis à votre lettre, et vous envoyai une version édulcorée de la Neuvième Rune de Sathlatta transcrite dans un code que je vous savais capable de déchiffrer... mais pas tout de suite...

Cependant, mes soupçons étaient encore sans fondement, je n’avais contre vous que des présomptions – bien qu’il me parût étrange que cette « entité maléfique » ne se soit pas encore attaquée à vous, alors qu’elle avait déjà défait des hommes qui étaient sans conteste vos maîtres en sorcellerie ! –, aussi décidai-je de ne pas agir prématurément. Après tout, pour quelle raison iriez-vous m’écrire – et risquer ainsi de me prévenir de votre rôle dans cette horreur – si vous ne viviez pas vous aussi dans une terreur mortelle de l’entité sans nom ?... À moins que vous ne soyez à la recherche d’un autre moyen de me défaire, puisque l’attaque initiale n’avait fait que me causer un inconfort mineur. De plus, on m’avait fait connaître la présence à Klühn d’étrangers qui s’enquéraient fort souvent de mon état de santé. (Et, comme on le sut plus tard, ils venaient de Thinhla !)

Mais, en même temps que votre deuxième lettre, un message me parvint de Thinhla, m’apprenant qu’un *véritable miasme d’émanations magiques les plus morbides qui soient* enveloppait littéralement le Château de Hreen, votre repaire ! Il n’y avait là nulle magie protectrice, Hatr-ad, mais les charmes les plus mortels et les plus noirs, et je sus désormais sans l’ombre d’un doute quelle « entité maléfique » s’était déchaînée contre les magiciens de Theem’hdra...

Et si un doute était demeuré dans mon esprit, il aurait été instantanément dissipé par la nature des messagers que vous m’envoyiez : la Maigre Bête de la Nuit, le pigeon pyrotechnique et, portant votre troisième lettre, une de mes propres chauves-souris dont les ailes étaient couvertes d’une poudre empoisonnée. Peut-être avez-vous écrit cette lettre de l’aire de votre tour, mais vous me l’avez sûrement expédiée depuis une crypte insalubre tapie au cœur des fondations de Thinhla.

À ce moment-là, cependant, je vous avais déjà fourni le charme protecteur le plus puissant de Mylakhriion ainsi que les moyens de déchiffrer son code et d’en renverser les effets. Eh oui, Hatr-ad, et vous avez eu vite fait de me renvoyer ce charme inversé, à seule fin de m’affaiblir et de me laisser sans défense devant vos assauts thaumaturgiques répétés.

Eh bien, ignoble individu, ce charme ne pouvait pas agir sur moi car, contrairement à ce que je vous avais laissé croire, je n’avais pas fait usage de la magie que m’avait léguée Mylakhriion ! Ainsi, votre attaque a été déjouée et le charme que vous avez jeté a été *renvoyé à son auteur* !

Et à présent vous êtes sans défense, Hatr-ad, tandis que les sorciers dont vous aviez comploté la mort se préparent à envoyer sur vous leurs enchantements ; et il ne sert à rien d’essayer la Rune de Mylakhriion une seconde fois, car elle ne peut fonctionner qu’une seule fois pour une personne donnée. Comprenez donc, sinistre créature, qu’il vous est impossible d’échapper au jugement que je m’en vais prononcer : vous êtes condamné à souffrir, jusqu’à ce que mort s’ensuive, tous les charmes de magie noire que vous avez utilisés ou tenté d’utiliser lors de votre règne de terreur ! Et la liste est

longue :

De la part de Tarth Soquallin et de moi-même : La Peau Qui S'Effrite, Les Tempes Qui Battent et les Articulations Qui Se Figent ; de la part d'Ikrish Sarn et du Seigneur des Glaces de Khrissa : Les Yeux Qui Roulent et le sinistre charme des Os Qui Fondent ; et de la part d'autres sorciers trop nombreux pour être tous cités, divers enchantements de sinistre et redoutable nature. Et nous n'avons pas oublié les défunts. Au nom d'Imhlat, de Dhor Nen, de Ye-namat et de Druth de Tandopolis, nous vous envoyons Les Taches Vertes, Les Membranes Qui S'Évaporent et, pour en finir, La Pourriture Grise !

Le jugement est passé. Il vous est accordé une journée à compter de la réception de cette lettre pour mettre vos affaires en ordre, mais après cela vous souffrirez jusqu'à votre mort les afflictions que je viens d'énumérer, dont la gravité ira en s'accroissant. Ne gaspillez pas vos dernières heures à d'inutiles maléfices ; de toutes parts, des charmes ont été jetés sur vous qui feraient rebondir dans votre direction tout enchantement que vous tenteriez de formuler.

Je suis néanmoins autorisé à vous rappeler qu'il vous reste un moyen de nous échapper, Hatr-ad ; et peut-être d'atteindre ainsi la gloire ! On me dit que les tours du Château de Hreen sont fort élevées – en vérité, elles sont aussi élevées que votre ambition désormais frustrée – et la gravité est plus rapide et plus sûre que le couteau ou le poison...

Le choix vous appartient.

Énigmatiquement vôtre,
Teh Atht.

L'horreur dans l'asile

C'est durant l'été 1935 que Martin Spellman fut engagé comme infirmier stagiaire au Sanatorium d'Oakdeene. Il était âgé de vingt-neuf ans et plein d'enthousiasme – mais pas pour le métier d'infirmier. Spellman ne connaissait qu'une seule ambition depuis son adolescence : celle de devenir écrivain; et puisque son esprit porté sur le morbide lui avait fait choisir comme sujet de sa première œuvre une compilation de cas d'aliénation mentale bizarres, il avait décidé que la meilleure façon d'acquérir une connaissance parfaite de son sujet – la meilleure façon, pourrait-on dire, d'apprécier l'ambiance d'un asile – serait de travailler dans une de ces institutions.

Spellman garda bien entendu secrètes ses motivations réelles, mais il n'avait aucune intention de négliger le travail qu'il s'était engagé à accomplir. On lui offrit une période d'essai d'une année, qui serait suivie par une deuxième année d'exercice du métier d'infirmier à plein temps, et il accepta les termes du contrat avec joie, tout cela dans l'intérêt de son projet littéraire.

Ses collègues et ses supérieurs hiérarchiques furent fort étonnés du zèle inhabituel avec lequel Spellman se jeta à corps perdu dans le travail, et l'on pouvait voir briller la lumière dans sa chambre toutes les nuits où il n'était pas de garde. Martin avait découpé ses heures de loisir de la façon suivante : il consacrerait trois heures par jour à l'étude de la théorie des soins aux aliénés et cinq heures à la rédaction de son livre. Cela lui laisserait au moins six heures de sommeil par période de vingt-quatre heures. Quand il viendrait à être de garde la nuit – ce qui se produirait une ou deux fois par semaine –, il reverrait son emploi du temps en conséquence.

Le Docteur Welford, qui était le supérieur immédiat de Martin et qui était censé l'encadrer, le surprit souvent durant la fin de l'été et le début de l'automne à travailler sur son manuscrit; mais qui irait se plaindre d'un étudiant dans une discipline paramédicale qui consacrait son temps libre à la rédaction d'une « thèse sur les aspects les plus étranges et les plus complexes de sa discipline ? En fait, il avait plutôt convenu de féliciter Martin pour l'attention scrupuleuse qu'il apportait à l'exécution de sa tâche.

La vérité oblige à dire que Spellman se rendit vite compte qu'il n'aimait pas son travail à l'institution ; il supportait très difficilement les gardes de nuit, durant lesquelles il lui fallait patrouiller dans les niveaux inférieurs de l'asile d'Oakdeene, là où étaient enfermés les malades les plus réfractaires. Ses collègues, plus stoïques et plus endurcis, avaient surnommé ces quartiers « l'Enfer », et il ne serait pas venu à l'esprit de Martin de les contredire. C'était bien l'enfer là-bas, dans ces corridors où une lumière crue éclairait une enfilade de lourdes portes ornées de judas sous lesquels étaient punaisées les noms des patients ainsi qu'un aperçu de leur dossier. Derrière ces portes, séparés de Martin par la seule épaisseur des panneaux de chêne et le capitonnage des cellules, se trouvaient certains des déments les plus affligés d'Angleterre, qui croupissaient dans l'horreur perpétuelle de leur folie, et Martin Spellman prenait bien soin d'accomplir le plus rapidement possible la ronde horaire que son tour de garde comportait obligatoirement.

Un des « collègues » de Martin, un nommé Alan Barstowe (un infirmier diplômé d'environ trente-cinq ans, un homme laid et courtaud), venait souvent à l'aide du stagiaire. Barstowe ne redoutait apparemment pas d'aller faire sa ronde dans « l'Enfer »; en fait, il semblait accueillir avec joie la perspective de se rendre toutes les heures dans les profondeurs de l'asile. Il lui arrivait souvent de changer de place avec Spellman, et il prétendait qu'il lui était égal de travailler la nuit – il allait même jusqu'à dire qu'il préférerait les gardes de nuit à celles de jour. Tous les goûts sont dans la

nature !

Spellman logeait dans un petit studio au rez-de-chaussée du bâtiment principal, qui était séparé du quartier des patients par d'épais murs ne laissant pas passer les bruits. La direction éprouvait quelques difficultés à recruter des infirmiers, aussi deux des trois autres studios situés près de celui de Spellman étaient-ils vacants. Le troisième était occupé par un infirmier déjà chevronné, un homme d'un certain âge nommé Harold Moody, dont la surdité partielle n'était certes pas un handicap pour quelqu'un qui habitait juste au-dessus de « l'Enfer ». On ne pouvait pas dire en effet que l'isolation du plancher était parfaite ! Les bruits en provenance du sous-sol ne dérangaient pas Spellman très souvent, mais il avait pourtant remarqué que les pensionnaires de « l'Enfer » étaient particulièrement agités les nuits où Alan Barstowe était de garde ; à ces moments-là, les cris, les gémissements et les grognements inarticulés semblaient pénétrer dans sa chambre en traversant le sol de béton avec une insistance qui l'inquiétait au point de le maintenir éveillé jusqu'aux premières heures de la matinée.

Vint un moment où l'étudiant et Barstowe furent de garde de nuit en même temps, et le jeune homme fut loin d'être satisfait de cette disposition. En dépit de l'amabilité dont faisait preuve Barstowe, et abstraction faite de la laideur de ses traits, il y avait quelque chose de déplaisant chez cet homme. Pourtant, leur tour de garde commença à neuf heures du soir de façon tout à fait normale, et il n'y avait rien dans l'attitude de Barstowe qui soit susceptible d'inquiéter Spellman ou d'éveiller sa méfiance.

Les ordres que les deux hommes avaient reçus stipulaient que chaque quartier devait être visité, chaque cellule contrôlée, la présence de chaque patient vérifiée, au moins une fois toutes les heures. Martin Spellman avait reçu pour mission d'inspecter le sous-sol et « l'Enfer », tandis que Barstowe s'était vu allouer les étages supérieurs et les cellules des malades temporaires, plus calmes. À onze heures du soir, au moment où le jeune homme se préparait à faire sa deuxième ronde dans le sinistre sous-sol où résonnaient tant de gémissements et de cris à demi étouffés, une voix le héla alors qu'il se trouvait en haut de l'escalier.

« Hé, Spellman ! Attendez une minute. » Il reconnut la voix gutturale de Barstowe. Levant la tête, il vit l'homme trapu à la silhouette de crapaud descendre vivement l'escalier. Barstowe tenait à la main ce qui ressemblait à un bâton d'environ cinquante centimètres de long terminé par un embout en argent.

L'infirmier aperçut le regard de Spellman dirigé vers son arme et la dissimula dans les replis de sa blouse blanche. « Faut toujours être prêt à tout », dit-il avec un sourire forcé à l'adresse du stagiaire. Il s'empressa de changer de sujet : « Écoutez, Martin, je sais que vous n'aimez pas aller en bas et dans « l'Enfer » – alors, si vous voulez, je vais y aller et vous prendrez ma place en haut. J'allais faire ma ronde dans l'Aile 4 – alors, si ça vous dit... »

— L'Aile 4 ? Oui, d'accord... Mais, qu'est-ce que c'est que ça, Barstowe ? » Spellman désigna du doigt le bâton que l'autre avait presque réussi à cacher dans sa blouse. « Enfin, ils ne sont tout de même pas sur le point de se révolter ! »

— Non, non, répondit Barstowe en détournant les yeux. C'est juste que... je me sens plus à l'aise avec un bâton quand je descends. On ne sait jamais, hein ? »

Tout en montant vers les étages, Spellman gardait à l'esprit l'image du bâton de Barstowe. Si l'un des médecins venait à apprendre l'existence de cette arme, Barstowe risquerait de sérieux ennuis. Bien sûr, l'infirmier ne pouvait causer aucun mal aux patients avec cet objet – l'occupant d'une cellule que menacerait un bâton passé au travers du judas n'aurait qu'à reculer jusqu'au fond pour se trouver hors de portée –, non, ce bâton ne servait qu'à mettre Barstowe « à l'aise », comme il l'avait expliqué.

Néanmoins, Spellman ne parvenait pas à s'empêcher de penser à ces cris durant les nuits où Barstowe était de garde au sous-sol. Le plus drôle, c'est que cette nuit-là – même depuis le deuxième étage où il visita les chambres des patients les plus calmes, même dans les couloirs qu'il arpenta consciencieusement d'un bout à l'autre –, l'infirmier stagiaire entendit ces mêmes cris étouffés en provenance de « l'Enfer »...

Vers la fin du mois d'octobre, les lectures et les recherches auxquelles Martin Spellman se livrait en vue de la rédaction de son livre s'orientèrent vers des cas très spéciaux : il étudia plus particulièrement les phénomènes d'aberration mentale soi-disant engendrés par l'intervention de forces « extérieures », qui relevaient de l'hallucination ou du délire pur. Il avait noté des connexions entre certains cas bien documentés – des connexions fort intéressantes dans la mesure où elles permettaient de répertorier des rêves, des délires ou des illusions presque identiques chez les victimes de ces cas de démence.

Il y avait par exemple le cas d'un nommé Joe Slater, un trappeur des Monts Catskill, aux États-Unis, dont le comportement anormal durant les années 1900 et 1901 n'était pas gouverné par les phases de la lune mais apparemment par les mouvements d'un corps céleste bien plus éloigné que ce satellite terrestre. Spellman entretenait cependant certains doutes quant à authenticité de ce cas, en raison de l'insistance que son chroniqueur mettait à affirmer que Slater était habité par l'esprit d'une entité étrangère. Puis il y avait le cas du Baron Ernst Kant qui, avant de mourir dans un asile d'aliénés, avait prétendu que ses actions étaient contrôlées par une créature nommée Yibb-Tstll, qu'il décrivait comme « noire et immense, couverte de mamelles sinueuses et d'un anus sur le front, une chose au sang noir dont l'esprit se nourrissait de ses propres excréments... »

Plus récemment, le Docteur David Stephenson avait étudié le cas de J.M. Freeth, une maniaque zoophage qui avait émis l'intention d'*absorber* le plus de vies animales possible. Comme Renfield, le personnage créé par Bram Stoker, elle commença par donner des mouches à manger aux araignées, des araignées aux moineaux, pour finalement dévorer elle-même des moineaux ! Comme au fou dans l'histoire de Stoker, on lui avait refusé un chat une fois que ses intentions étaient devenues claires ! Son comportement étrange lui était dicté en partie par la créature « d'essence divine » qui veillait sur elle et qui, prétendait-elle, viendrait la délivrer un jour. Les obsessions de Miss Freeth et sa boulimie malade étaient loin d'être uniques dans les annales de la psychiatrie, et l'étudiant recensa de nombreux cas similaires.

En consultant des archives en provenance de l'asile américain de Canton, Spellman tomba sur l'histoire d'un patient qui, longtemps avant le jour de son évasion et de son éventuelle disparition en 1928, avait été persuadé de son immortalité et du fait qu'il irait un jour « vivre à Y'nanthlei à jamais dans les merveilles et la gloire... » Son destin (affirmait-il avec conviction) était régi par « les Habitants des Profondeurs, Dagon et le Seigneur Cthulhu » – et il s'attendait à vivre au milieu de ceux-là pour adorer ceux-ci – quoi que ces noms soient censés signifier ! Un indice pouvait cependant donner une idée de la source des aberrations du misérable. Il s'agissait d'un homme dont l'apparence rappelait celle d'un poisson, ses yeux étaient fort proéminents et sa peau écailleuse, et ses médecins étaient unanimes à penser que les anomalies physiques dont il souffrait l'avaient poussé à s'intéresser de trop près à certains mythes obscurs relatifs à des déités océanes. Il semblait alors logique de penser que « Dagon » faisait référence au dieu adoré par les Philistins et les Phéniciens, qui le désignaient parfois du nom d'Oannes.

Les recherches de Spellman progressèrent ainsi au fil des semaines, mais il ne se doutait pas que, dans certaine cellule de « l'Enfer », résidait un homme dont le cas était aussi étrange que ceux qu'il

avait recensés jusque-là...

Vers le milieu du mois de novembre, ayant pris connaissance des recherches de son élève, le Docteur Welford invita Spellman à consulter le dossier de Wilfred Larner, un des résidents les plus calmes de « l'Enfer », mais qui pouvait devenir sans transition un véritable animal sauvage. Le cas de Larner semblait avoir lui aussi son origine dans une de ces « forces extérieures » qui fascinaient tant le jeune infirmier.

C'est ainsi que Martin Spellman découvrit un jour le cas de Larner et passa une journée entière dans sa chambre, absorbé par la lecture de son dossier ; il fut particulièrement intéressé par les nombreuses références à certain « Livre Noir » – un volume intitulé le *Cthaat Aquadingen* – grâce auquel on était censé pouvoir évoquer des créatures associées à l'eau et aux océans ainsi que d'autres « démons » d'origine plus obscure. Ce livre était apparemment une des principales causes du déclin de Larner, survenu une dizaine d'années auparavant ; et, selon le rédacteur du dossier, les suggestions que l'on y trouvait et les sous-entendus qui y affleuraient, sans parler des « révélations » blasphématoires dont il était émaillé, étaient de nature à impressionner un esprit fragile.

On ne pouvait guère blâmer Spellman de n'avoir pas reconnu ce titre, car le *Cthaat Aquadingen* n'était connu de par le monde que d'une poignée d'être humains, dont la plupart étaient des érudits ou des étudiants en antiquités et en livres anciens, voire même des adeptes de sectes peu recommandables, ou des passionnés de sciences occultes ! En fait, on ne connaissait à cette époque que cinq exemplaires de cette œuvre ; l'un d'entre eux se trouvait dans la bibliothèque d'un collectionneur à Londres ; un autre était gardé sous clé au British Museum, en compagnie de livres comme le *Necronomicon*, les *Fragments de G'harne*, les *Manuscripts Pnakotiques*, le *Liber Ivonis*, le sinistre *Culte des Goules* et les *Révélation de Glaaki* ; deux autres exemplaires se trouvaient dans des endroits encore plus inaccessibles. Quant au cinquième, il allait bientôt se retrouver dans les mains innocentes de Spellman.

Larner avait en outre réuni, durant son déclin et avant d'être interné à l'asile, une collection de coupures de presse venues du monde entier qui était digne de Charles Fort : des coupures de presse dont la teneur apparaissait comme fort dérangeante surtout si on considérait l'état mental de celui qui les avait rassemblées.

Spellman se demanda où l'Institution avait pu obtenir tous les renseignements qui se trouvaient dans le dossier de Larner ; le Docteur Welford lui apprit que la sœur de Larner avait confié aux aliénistes d'Oakdeene tous les documents pouvant avoir une relation avec l'état de son frère. La collection de coupures de presse de Larner et son « exemplaire » du *Cthaat Aquadingen* (en fait une série de feuilles couvertes de l'écriture de Larner et sans doute recopiées sur un autre livre) étaient toujours archivés dans un bureau du bâtiment administratif – et le Docteur Welford n'était nullement hostile à l'idée de les confier à Spellman, au moins pour quelques jours.

L'étudiant ne put pas tirer grand-chose du manuscrit rédigé de la main de Larner ; le contenu en était bien trop incohérent, et le mélange de styles et de syntaxes qui y régnait sans partage semblait indiquer une traduction hasardeuse de l'allemand effectuée par une personne – sans doute Larner lui-même – qui ignorait à peu près tout de cette langue. D'un autre côté, il était possible que Larner n'ait fait que recopier une précédente transcription, tout comme il était possible que le manuscrit soit son œuvre personnelle, mais cela n'était guère probable. Le texte était plein de descriptions sensationnelles de certains « rites » – des cérémonies « magiques » dans lesquelles intervenaient des sacrifices d'animaux, voire d'êtres humains – qui, en dépit de la médiocrité de la traduction, suffirent à convaincre l'infirmier stagiaire que l'étude de ce texte était pour une grande part responsable de la

condition actuelle de Larner. Jouissant d'un esprit équilibré, Spellman n'estima pas utile de s'attarder sur ces quatre cents pages de manuscrit difficilement déchiffrables et passa rapidement à la collection de coupures de presse.

Il découvrit une véritable mine de trésors cachés, dont il perçut immédiatement l'importance pour son travail. Cet assemblage disparate grouillait d'informations qu'il n'aurait aucune peine à utiliser ! Elles provenaient d'un peu partout autour du globe, de Londres, d'Édimbourg et de Dublin ; des Amériques, d'Haïti et d'Afrique ; de France, d'Inde et de Malte ; des Montagnes de Chypre, du désert australien et de la Forêt Noire en Allemagne ; et la grande majorité d'entre elles concernait les actes accomplis par des personnes – solitaires ou organisées en « sectes » – soi-disant influencées par des forces étrangères ou « extérieures » !

Elles couvraient une période allant de février 1925 jusqu'au milieu de l'année 1926, décrivaient des cas de panique, de folie et d'hystérie – et Spellman fut prompt à découvrir plusieurs points communs dans ce qui lui avait de prime abord semblé un assemblage disparate de faits bizarres. Les *News of the World* avaient consacré deux colonnes au cas d'un homme qui s'était jeté de sa fenêtre du quatrième étage après avoir poussé un cri d'horreur. Quand les enquêteurs fouillèrent sa chambre, ils découvrirent que, juste avant, le défunt s'était livré à des pratiques magiques ; il avait tracé un pentacle sur le plancher et couvert les murs de signes provenant du sinistre *Code de Nyhargo*. Des missionnaires en poste en Afrique avaient fait état de rumeurs en provenance de tribus peu connues vivant au cœur de la forêt vierge, et une coupure de presse prétendait que des sacrifices humains avaient été offerts à une entité baptisée Shudmell. Spellman rapprocha cette information de la mystérieuse disparition de Sir Avery Wendy-Smith et de son neveu survenue dans le Yorkshire en 1933 ; eux aussi avaient été obsédés par une énigmatique déité nommée Shudde-M'ell, « une gigantesque entité reptilienne et caoutchouteuse, couverte de tentacules », qui les avait condamnés au trépas. En Californie, une secte de théosophes se vêtit de cilices blancs dans l'attente d'un « glorieux avènement » qui ne survint jamais, et en Irlande du Nord, des adolescents vêtus de bure immaculée saccagèrent trois églises des faubourgs pour préparer la voie aux « Temples d'un Plus Grand Dieu ». Aux Philippines, les militaires américains eurent maille à partir avec certaines tribus durant toute cette période, et soixante pour cent des villages aborigènes d'Australie s'isolèrent complètement du monde extérieur. Dans le monde entier, des sociétés jusque-là secrètes et des sectes inconnues s'étaient révélées au grand jour, proclamant leur allégeance à divers dieux et à diverses forces et affirmant que leur foi leur avait annoncé l'imminence d'une « résurrection ultime ». Les scènes de panique dans les asiles de fou furent légion, et Spellman s'émerveilla du peu d'imagination manifesté par le corps médical dans son ensemble, qui n'avait apparemment pas fait de rapprochement entre toutes ces manifestations ou bien, dans le meilleur des cas, n'en avait tiré que des conclusions fort banales.

Durant la première nuit qu'il consacra à étudier le dossier de Larner, Spellman ne se coucha que très tard. Et il ne se leva que tard dans la matinée qui suivit. Cela ne lui arrivait que rarement ; en fait, il se sentit vaguement fatigué durant toute la journée et ne travailla pas à son livre. Ce soir-là, quand vint l'heure où il devait prendre son service de nuit, il se sentait toujours ensommeillé, et il ne découvrit qu'au dernier moment qu'on lui avait confié la tâche de patrouiller dans le sous-sol et « l'Enfer ». Barstowe était de nouveau de garde avec lui et Spellman s'attendait à voir l'autre lui proposer d'échanger leurs rondes comme la fois précédente.

À onze heures, il était en train de faire sa première ronde dans le sous-sol quand il eut la surprise d'entendre une voix l'appeler par son nom, une voix qui provenait du judas creusé dans la porte de la deuxième cellule sur sa gauche. Il s'agissait de la cellule de Larner, et celui-ci se trouvait de toute

évidence dans une de ses rares périodes de lucidité. Voilà qui convenait fort à l'étudiant, car il avait eu l'intention de parler à Larner à la première occasion. Il décida de saisir sa chance.

« Comment allez-vous, Larner ? demanda-t-il en s'approchant avec précaution vers le visage encadré par la petite grille. Vous avez l'air en forme.

— Ça va, ça va – et j'espère que ça ira encore mieux grâce à vous...

— Oh ? Et en quoi puis-je vous être utile ?

— Dites-moi, dit Larner à voix basse, qui est de garde avec vous cette nuit ?

— Barstowe, répondit Spellman. Pourquoi me demandez-vous cela ? »

Mais Larner s'était éloigné précipitamment de la porte en l'entendant prononcer le nom de Barstowe, et Spellman dut s'approcher un peu plus pour le voir.

« Qu'y a-t-il, Larner ? Vous ne vous entendez donc pas très bien avec Barstowe ?

— Larner est un fauteur de troubles, Spellman – vous ne le saviez donc pas ? » La voix gutturale et étrangement menaçante de Barstowe résonna soudain derrière lui. Spellman sursauta, surpris par ce bruit inattendu, et se retourna vers l'infirmier qui avait dû s'approcher de lui à pas de loup. « Et de toute façon, continua l'infirmier au visage de crapaud, depuis quand avez-vous pris l'habitude de discuter des membres du personnel avec les malades ? Voilà un comportement pour le moins étrange, Spellman ! »

Mais l'étudiant n'était pas homme à se laisser intimider aussi facilement, et la crainte instinctive qu'avait suscitée en lui l'apparition de Barstowe se transforma en colère quand il perçut la menace à peine voilée que contenait la remarque de l'infirmier. « Vous dépassez les bornes, Barstowe, répondit-il d'une voix sèche, et qu'est-ce qui vous prend de vous faufiler ainsi jusqu'ici ? Si vous avez l'intention de changer de ronde avec moi, n'y comptez pas – je n'aime pas la façon dont les malades se comportent quand vous êtes de garde ! » Spellman lança cette accusation déguisée pour observer les réactions de Barstowe.

L'infirmier avait pâli en entendant la réplique de Spellman, et il ne savait de toute évidence comment y répondre. Quand il s'adressa de nouveau à Spellman, il avait abandonné toute agressivité. « Je... je... que voulez-vous dire, Martin ? Enfin ! Je n'ai que l'intention de vous rendre service. Je ne suis pas aveugle, vous savez. Vous n'aimez *pas* descendre ici, ça se voit. Mais à présent, tant pis, je ne chercherai plus à me rendre utile – ne comptez plus sur moi !

— Je saurai m'en accommoder, Barstowe – mais vous feriez mieux de remonter maintenant. La moitié des malades a eu le temps de s'échapper depuis que vous êtes ici – à moins qu'ils n'aient trop peur de votre matraque pour essayer ? » Barstowe pâlit encore davantage et, sous les plis de sa blouse, sa main droite eut un sursaut involontaire quand Spellman mentionna son bâton. « Vous l'avez avec vous, n'est-ce pas ? dit Spellman en fixant des yeux la bosse révélatrice que l'infirmier n'arrivait pas à dissimuler. À votre place, je ne me serais pas encombré de cet objet. Vous n'en aurez pas besoin cette nuit – pas en bas, du moins. »

En entendant ces mots, Barstowe sembla se tasser sur lui-même et son visage perdit toute couleur ; il se tourna sans dire un mot et se précipita en courant vers l'escalier de pierre. Alors que l'infirmier au visage de crapaud montait les marches à vive allure, Spellman prit conscience pour la première fois des visages qui l'observaient derrière les judas. Des visages dans divers états d'agitation, mais dont les yeux fixés sur l'homme qui s'éloignait brillaient d'une lueur intense derrière les grilles. Et Spellman frissonna en percevant la *haine* qui se lisait dans ces regards fous prisonniers de leurs cellules capitonnées...

Durant la semaine qui suivit cet incident, Spellman fut tenté de signaler l'étrange comportement de

Barstowe au Docteur Welford ; mais il ne souhaitait pas causer du tort à l'infirmier. Après tout, il ne disposait d'aucune preuve tangible lui permettant d'affirmer que l'autre n'accomplissait pas son devoir avec toute la rigueur voulue ; et le fait qu'il portât un bâton chaque fois qu'il se rendait dans le sous-sol ne pouvait suffire à jeter des doutes sur son comportement professionnel ; il était impossible à Barstowe de se servir de son arme. L'infirmier était un poltron, voilà tout – un homme qu'il convenait d'éviter et d'ignorer, mais du sort duquel il ne fallait surtout pas se préoccuper.

De plus, les temps étaient durs ; Spellman ne désirait pas être responsable d'un chômeur de plus. Il posa quelques questions discrètes aux autres infirmiers et, bien qu'aucun d'entre eux n'éprouvât de l'amitié pour Barstowe, personne ne le considérait cependant comme un infirmier négligent ou cruel. Aussi Spellman ne pensa-t-il plus à ce problème...

Vers la fin du mois de novembre, Spellman eut vent de la prochaine installation de Barstowe à l'asile ; apparemment, la propriétaire qui le logeait attendait la visite d'un fils qui vivait à l'étranger et avait besoin de la chambre occupée par Barstowe. Cette possibilité étant devenue réalité quelques jours plus tard. L'infirmier au visage de crapaud s'installa dans un des quatre studios aménagés au rez-de-chaussée ; et il s'était à peine installé que, à la fin du mois, les premiers signes de l'horreur apparurent dans l'asile d'Oakdeene.

L'événement se déroula une nuit, alors que Spellman dormait à poings fermés. Il s'était laissé convaincre par Harold Moody d'aller boire un ou deux verres. Son environnement lui pesait tant que l'infirmier, plus âgé, n'avait guère eu de mal à le persuader de l'accompagner au village. Martin n'avait pas l'habitude de boire, et se limitait en général à trois ou quatre bières, mais il se sentait d'attaque ce soir-là, si bien que quand il rentra au sanatorium en compagnie de Moody, un peu avant minuit, il trouva facilement le sommeil dès qu'il fut dans son lit.

Martin Spellman ne fut donc pas mêlé aux incidents de cette nuit-là, bien que les cris perçants et les hurlements de démence en provenance du sous-sol l'auraient sûrement tiré de son sommeil s'il n'avait pas été engourdi par la boisson. Il passa donc à côté de « toute cette panique », comme lui dit Harold Moody en venant le réveiller le matin suivant.

La « panique » avait commencé à trois heures du matin, quand un des pensionnaires les plus atteints de « l'Enfer » était décédé des suites d'une crise d'hystérie particulièrement horrible. Le malade, un dément incurable nommé Gordon Merritt, s'était crevé un œil durant sa crise !

Ce ne fut que bien plus tard que Spellman pensa à demander lequel des infirmiers avait été de garde durant la dernière crise du malheureux Merritt ; et un frisson d'appréhension le traversa de la tête aux pieds quand on lui apprit qu'il s'agissait de Barstowe !

Durant les deux semaines qui suivirent la mort de Merritt, Barstowe évita la compagnie des autres infirmiers de façon encore plus ostensible qu'auparavant. En fait, s'il n'avait pas eu la certitude du contraire, Spellman n'en aurait rien cru si on lui aurait affirmé que Barstowe habitait désormais sur place. Le fait est que les directeurs de l'asile d'Oakdeene étaient loin d'être satisfaits par les résultats de l'enquête sur le décès de Merritt, et la rumeur voulait que l'infirmier au visage de crapaud se soit fait passer un savon – ses réactions devant l'incident ayant été jugées fort peu appropriées et en tout cas bien trop lentes. Tout le monde semblait penser que le pire aurait pu être évité si Barstowe avait été un peu plus vif...

Spellman se trouva de nouveau de garde la nuit du 13 décembre, et de nouveau il eut à faire une ronde, chaque heure, dans « l'Enfer ». Jusqu'à ce moment-là, il n'avait éprouvé aucun désir conscient d'obtenir davantage de détails sur la mort de Merritt – il savait seulement que *quelque chose* le préoccupait depuis longtemps et qu'il désirait ardemment éclaircir certains points de détail. Lors de

sa première descente au sous-sol, il se dirigea donc droit vers la cellule de Larner et appela le malade à la porte.

« Larner, demanda Spellman à voix basse dès que l'autre l'eut salué, qu'est-il arrivé à Merritt ? Est-ce que... est-ce que tout s'est passé comme on le dit, ou... ? Dites-moi ce qui est arrivé, voulez-vous ? »

— Infirmier Spellman, voudriez-vous me rendre un grand service ? » Apparemment, Larner n'avait pas entendu la question que lui avait posé l'étudiant – ou peut-être, pensa Spellman, il avait choisi de l'ignorer !

« Un service ? Si je le peux, Larner. Que voulez-vous que je fasse ? »

— Il y a une œuvre de *justice* à accomplir ! » s'exclama le dément, avec une telle intensité – une sorte de ferveur résonnait dans sa voix – que le jeune infirmier recula d'un pas.

« De justice, Larner ? Que voulez-vous dire ? »

— Oui, de justice ! » L'homme regarda fixement Spellman à travers la grille, clignant des yeux tout en parlant. Puis, comme certains aliénés ont l'habitude de le faire, il changea brusquement de sujet. « Le Docteur Welfrod m'a appris que vous vous intéressez au *Cthaat Aquadingen*. Je me suis intéressé moi aussi à ce livre, et pendant longtemps – hélas, cela fait un certain temps qu'il ne m'est plus possible de le consulter. Je suppose que son contenu a été estimé... eh bien, « néfaste » pour mon esprit. Peut-être est-ce vrai, je n'en sais rien. Ce qui est exact, c'est que c'est à cause du *Cthaat Aquadingen* que je suis ici. Oh oui, c'est bien à cause de lui. J'ai lu la Sixième Rune de Sathlatta trop souvent, voyez-vous. Cela a failli briser complètement la barrière. Apercevoir Yibb-Tstll dans ses rêves est une chose – c'est au moins supportable – *mais le voir traverser la barrière !*... Ah, c'est vraiment monstrueux. Le voir traverser... *et échapper à tout contrôle !* »

En écoutant Larner, l'étudiant sentit un souvenir affleurer à son esprit. En feuilletant le livre du dément, Spellman avait remarqué certains passages contenant des chants ou des invocations, baptisés les Runes de Sathlatta, et il se promit d'examiner de nouveau cet étrange volume afin d'éclaircir leur signification... et d'en apprendre plus sur cette... créature?... nommée Yibb-Tstll.

Mais Larner interrompit le flux de ses pensées en reprenant la parole ; l'expression du dément avait encore changé, son visage était de nouveau composé et ses yeux étaient fixés sur l'étudiant. « Eh bien, Infirmier Spellman, vous serait-il possible de... me rendre ce petit service ? »

— Dites-moi d'abord de quoi il s'agit.

— Tout à fait. Je voudrais que vous recopiez la Sixième Rune de Sathlatta dans le *Cthaat Aquadingen* et que vous me l'apportiez. Cela ne ferait de mal à personne, n'est-ce pas ? »

Spellman fronça les sourcils. « Mais ne venez-vous pas de dire que c'était à cause de ce livre que vous étiez ici ? »

— Ah ! s'exclama Larner. Mais je ne savais pas ce que je faisais à l'époque. Aujourd'hui, c'est tout différent... sauf que je ne peux pas me rappeler ce que dit le chant, la Sixième Rune, je veux dire. Cela fait presque dix ans...

— Je ne sais pas, dit Spellman sans s'engager. Mais écoutez, Larner, vous pouvez vous aussi me rendre un service. Vous n'avez pas répondu à *ma* question. Je ferai peut-être ce que vous voulez, mais pouvez-vous me dire ce qui s'est passé la nuit où Merritt est mort ? »

Les yeux de Larner se détournèrent, son visage devint nerveux, agité, et il s'éloigna. « Nous nous en occuperons nous-mêmes, Spellman, quel qu'en soit le prix », murmura-t-il. Puis il braqua de nouveau ses yeux sur le visage de l'étudiant, et Spellman fut frappé par la façon dont son humeur pouvait changer. Le regard du dément était pénétrant, presque lucide. « Il ne s'est rien passé. Merritt a eu une crise, voilà tout. Il était fou, vous savez ? » Puis Larner s'éloigna et alla jusqu'à son lit, sur

lequel il s'étendit.

Comprenant que leur conversation était terminée, Spellman reprit sa ronde le long du long couloir, jetant un coup d'œil dans chaque judas.

Durant le reste de la nuit, bien qu'il sût de façon certaine qu'il n'y avait aucun problème dans l'asile, Martin Spellman ne cessa d'entendre une sonnerie d'alarme qui résonnait dans son cerveau, et il lui arriva souvent de regarder par-dessus son épaule quand il arpentait les couloirs plongés dans l'obscurité.

Spellman était libre le week-end suivant, et il passa son samedi à lire le *Cthaat Aquadingen* à la recherche du passage cité par Larner. Il finit par trouver un... un chant ? – rédigé dans un langage qui lui était parfaitement inconnu – dissimulé dans une des quatre parties chiffrées du manuscrit, et précédé de la mention tout à fait lisible « Sixième Rune de Sathlatta ». Tout en recopiant ces mots fort bizarrement écrits, il essaya de les prononcer à haute voix :

« *Ghe' phnglui, mglow'ngheeh-yh, Yibb-Tstll,
Fhtagn mglow y'tlette ngh'wgah, Yibb-Tstll,
Ghe'phnglui mglw-ngheahkogh'shg, Yibb-Tsll;
THABAITE! – YIBB-TSTLL, YIBB-TSTLL, YIBB-TSTLL!* »

Ensuite, avant de chercher d'autres références à Yibb-Tstll, le jeune infirmier passa plusieurs minutes infructueuses à essayer de comprendre ce qu'il venait d'écrire. Il renonça finalement à cette tâche vaine, et trouva bientôt les notes qu'il recherchait – sous la forme de paragraphes griffonnés en marge, sans doute déchiffrés dans les parties codées, et consistant soi-disant en invocations. Afin de mieux comprendre les informations contenues dans ce passage et de rendre celui-ci plus lisible, il en recopia la teneur comme il l'avait fait avec la Sixième Rune de Sathlatta :

*

* *

(1) COMMENT INVOQUER LA TENÊBRE

Pour cette méthode, utiliser une galette d'eau et de (farine ?) – sur laquelle auront été copiés les symboles originels de la Sixième Rune de Sathlatta – et que l'on donnera à la victime en entonnant le chant approprié (voir Necronomicon, page 224, titre Hoy-Dhin) de façon que ladite victime puisse l'entendre. Cela ne fera pas apparaître Yibb-Tstll mais son Sang Noir, qui a la propriété de pouvoir vivre loin de Lui ; il viendra d'un univers si différent qu'il n'est connu que de Yibb-Tstll et de Yog-Sothoth et est contigu à tout l'espace-temps. La victime succombe quand le Sang Noir l'enveloppe comme un manteau et finit par l'étouffer. Puis le fluide de Yibb-Tstll s'en retourne avec l'âme de la victime vers le Noyeur dans Son continuum...

(2) COMMENT VOIR YIBB-TSTLL EN RÊVE

... & l'on peut user de la Sixième Rune de Sathlatta... pour contempler en Rêve la Forme du Noyeur, Yibb-Tstll, qui vit dans tout le Temps & dans tout l'Espace. Il est à remarquer cependant que l'Invocation ne doit être utilisée qu'avec parcimonie – une seule fois – avant chaque Contemplation, de peur que l'Initié ne laisse entrevoir à Ce qu'il Contemple les portes de son Esprit ; & en utilisant cette Porte pour émerger de l'Extérieur, & en y retournant par cette même Porte, Yibb-Tstll peut consumer l'Esprit & la Porte par son Passage... car l'Agonie est grande &

la Mort certaine. Dans une telle Visitation, Ses Actes en cette Sphère ne peuvent être contrôlés ; & les Initiés de Jadis connaissaient bien les Appétits du Noyeur...

(3) POUR INVOQUER YIBB-TSTLL

Cette méthode implique elle aussi l'utilisation de la Sixième Rune de Sathlatta : treize initiés doivent l'entonner trois fois à l'unisson à minuit avant un Premier Jour. Note : l'appel sera entendu s'il est entonné par n'importe quel groupe de treize personnes, à condition que l'un d'entre eux soit un initié ; mais, à moins que sept d'entre eux au moins soient des initiés – et à moins qu'ils n'aient pris la précaution de sceller leurs âmes la nuit précédente au moyen de la Barrière de Naach-Tith – ils risquent de souffrir un atroce martyre !

Larner avait ajouté à cet endroit une note à l'encre rouge : « *Trouver le reste de la formule qui érige la Barrière de Naach-Tith...* » De toute évidence, pensa Spellman, au moment où le pensionnaire de « l'Enfer » avait rédigé cet énigmatique message, il devait être déjà bien engagé sur le chemin de la folie.

Durant le reste de l'après-midi, Spellman délaissa les pages de son manuscrit qui commençait à prendre forme et retourna à ses études, ne s'interrompant que vers six heures pour aller manger et revenant à ses manuels aussitôt après. Vers huit heures, il fit chauffer du café mais, au lieu de le revigorer, le breuvage sembla au contraire le faire somnoler, si bien qu'il alla s'étendre pour se reposer quelques minutes. Il devait être plus fatigué qu'il ne le croyait, cependant, car il ne se réveilla que trois heures plus tard, quand un cauchemar – dont il ne garda aucun souvenir – le tira violemment du sommeil.

Il alluma son réchaud à gaz pour faire chauffer une tasse de café et se pencha sur son manuscrit, auquel il désirait ajouter de nouvelles notes. Il travailla sans interruption jusqu'à deux heures du matin, ne se couchant que lorsqu'il fut satisfait de la tournure que prenait le chapitre qu'il était en train d'écrire. Mais il décida de relire avant de s'endormir les notes qu'il avait prises en lisant le *Cthaat Aquadingen*.

Il tenta à nouveau de prononcer à haute voix cet assemblage incompréhensible baptisé Sixième Rune de Sathlatta, et fut persuadé que sa prononciation était d'une certaine façon plus juste cette fois-ci. Mais, avant d'arriver à la fin de la deuxième ligne, il se sentit enveloppé d'une étrange angoisse et s'interrompit. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale.

Qu'avait-il lu au sujet de cette étrange « invocation » ? Oui, voilà le passage qu'il avait recopié : « ...& l'on peut user de la Sixième Rune de Sathlatta... pour contempler en Rêve la Forme du Noyeur, Yibb-Tstll, qui vit dans tout le Temps et dans tout l'Espace. »

Un étrange engourdissement sembla s'emparer de lui et il secoua la tête pour chasser cette sensation ; et, bien qu'il se sentît le cerveau plus clair, il reposa les papiers et se coucha. Ses nerfs lui jouaient des tours, c'était évident. Sans doute l'influence de l'asile et de ses pensionnaires. Décidément, il faudrait qu'il aille plus souvent au village d'Oakdeene avec Harold Moody.

Spellman s'endormit rapidement, et plongea de nouveau dans le cauchemar...

Il se trouvait au cœur d'un paysage étranger, au milieu d'une masse d'herbe et de fleurs monochromes. Les frondaisons d'immenses fougères exotiques dissimulaient à moitié un ciel vert sans étoiles traversé par des vols d'oiseaux fantastiques aux ailes sillonnées de veines battantes. Dans cette jungle infernale de plantes inconnues, il aperçut une clairière vers laquelle son subconscient semblait être attiré d'inexplicable façon. Des amas de moisissure s'écartèrent pour

le laisser avancer et des insectes gigantesques émirent un bourdonnement maléfique quand le bruit de ses pas les força à quitter l'abri de corolles empoisonnées. Dans cette monstrueuse dimension onirique, c'était lui l'étranger, et il comprit que les réactions des habitants de ces lieux, animaux et végétaux, auraient été identiques aux siennes si les rôles avaient été inversés.

Il eut bientôt atteint la clairière, un bout de terre dénudée et stérile qui s'étendait sur plus d'un mile avant que la jungle ne reprît ses droits à l'autre extrémité. La Chose se trouvait au centre de cette étendue hideuse et, vu la distance qui l'en séparait, Spellman estima qu'elle était au moins haute comme trois hommes. Au fur et à mesure de sa progression sur le sol inégal et friable, il vit que La Chose tournait, tournait lentement sur des pieds qui lui étaient cachés par une grande cape verte, une cape qui ondulait et gonflait et frissonnait en tombant sous la... tête ? ... de La Chose jusque sur la surface corrodée sur laquelle Elle se tenait. S'approchant un peu plus, Spellman sentit un cri naître dans sa gorge quand la silhouette se tourna vers lui et qu'il découvrit Son visage. Si cette terrible forme n'avait pas continué de tourner sur Elle-même – si ces yeux avaient remarqué sa présence ne fût-ce qu'un instant – Martin Spellman savait qu'il n'aurait pas pu s'empêcher de crier ; mais non, La chose en Vert continua sa révolution apparemment sans but, et Son énorme cape continua de s'agiter de terribles frissons...

Quand Spellman se fut encore approché du géant et n'en fut plus qu'à quelques pas, il cessa d'avancer vers lui. La Chose avait continué de tourner sur Elle-même mais, au moment où il s'immobilisa, Elle ralentit aussi son mouvement.

Puis La Chose s'arrêta complètement de tourner !

La scène sembla figée durant un instant, le seul mouvement était celui de la cape en train de gonfler, puis, lentement mais inexorablement, la forme monstrueuse commença de pivoter vers le rêveur paralysé.

L'énorme silhouette interrompit bientôt Sa rotation, quand Elle fit face à Spellman, et celui-ci poussa un hurlement silencieux en voyant les mouvements de la grande cape verte s'amplifier davantage, avant que ses pans ne s'entrouvrent pour permettre au rêveur d'apercevoir ce que dissimulaient ses plis verts. Là, grouillant sur le corps noir et palpitant du Grand Ancien, de grandes créatures reptiliennes, ailées et sans visage étaient pendues en grappes à une multitude de mamelles noires et pendantes !

Martin Spellman eut le temps de voir ceci...

... Et l'instant d'après, il était réveillé à grandes claques !

Harold Moody, légèrement éméché, venait de rentrer du village d'Oakdeene et était venu jeter un coup d'œil dans la chambre de Spellman pour voir si celui-ci n'avait pas envie de boire un café en sa compagnie ; il savait que Martin avait l'habitude de travailler tard dans la nuit. Mais il avait découvert son jeune ami en proie à un cauchemar. En dépit de l'heure et de l'état de Harold Moody, Spellman l'accueillit avec une profonde reconnaissance ; même en sachant qu'il n'avait fait que rêver, l'étudiant frissonnait encore dans son lit tandis que l'infirmier faisait chauffer du café. Il se rappelait parfaitement son cauchemar, et les images qui lui en revenaient étaient les plus démoniaques qu'il ait jamais vues.

Cette monstrueuse jungle était déjà suffisamment horrible... et ces insectes aux abdomens gonflés... et cette clairière de terre morte et friable. Mais le pire avait été les créatures aveugles et ailées qui grouillaient sous la sinistre cape verte de la Chose gigantesque. Non, le pire avait été les yeux de ce colosse qui tournait lentement sur Lui-même...

Le lendemain matin, en dépit d'une étrange torpeur dont il eut le plus grand mal à se défaire, Spellman s'attaqua de nouveau au *Cthaat Aquadingen*. Son rêve de la nuit précédente avait été si *réel* – et pourtant, il n'arrivait pas à se rappeler avoir lu dans le « Livre Noir » de Larner de description même approximative de cette vision de cauchemar. Même en plein jour, éclairé par le froid soleil de décembre qui jetait sa lumière par sa fenêtre, Spellman frissonna en se remémorant La Chose de son rêve. Il se rappela la description faite par Ernst Kant : « Une créature couverte de mamelles sinueuses et pourvue d'un anus sur le front » – pourtant elle ne provenait pas du *Cthaat Aquadingen* mais d'une étude contemporaine de certains cas d'aliénations, comparable en fait au livre que Spellman désirait écrire – et il ne voyait rien d'autre d'approchant dans ses souvenirs. De quelles profondeurs son subconscient avait-il extirpé le monstre de son rêve ?

Spellman finit par admettre que son esprit était plus sensible à la suggestion qu'il l'avait cru jusqu'ici. Bien entendu, il avait rêvé de La Chose après avoir lu la description de la méthode à employer afin de « voir Yibb-Tstll en rêve ». Aussi ridicule que cela puisse paraître, cette idée avait germé dans son subconscient, et le cauchemar avait suivi...

Durant dix jours, jusqu'à Noël, Spellman fut obligé de se consacrer à des tâches bien moins agréables que le travail qu'il avait entrepris. Il était libre la plupart des nuits, mais dut passer ses journées à assimiler les diverses méthodes pour parvenir à « soigner » les pensionnaires les plus dangereux. Il lui fallut apprendre à nourrir et à baigner les patients les plus violents, ainsi qu'à nettoyer les cellules de ceux d'entre eux qui avaient régressé jusqu'à un état de quasi-animalité. Il fut heureux de voir arriver la fin de ce cycle de cours et de pouvoir se consacrer de nouveau à son travail routinier.

Ce fut le 27 décembre qu'il se retrouva de garde la nuit et, caprice du destin, il fut de nouveau chargé de faire sa ronde dans le sous-sol de l'asile, et dans « l'Enfer ».

Cette nuit-là, lors de sa première descente dans « l'enfer », Spellman trouva Larner l'attendant derrière la porte de sa cellule.

« Infirmier Spellman – vous voilà enfin ! Avez-vous... avez-vous... ? » Il lui jeta un regard avide à travers les barreaux du judas.

« Ai-je quoi, Larner ? »

— Je vous avais demandé de recopier la Sixième Rune de Sathlatta – dans le *Cthaat Aquadingen*. L'avez-vous oublié ?

— Non, Larner, je n'ai pas oublié, dit-il, conscient de commettre un mensonge. Mais, dites-moi... qu'avez-vous l'intention de faire avec... euh, avec la Sixième Rune de Sathlatta ?

— Faire avec la... ? Mais... mais, c'est pour une *expérience* !

C'est ça, pour une expérience. En fait, Infirmier Spellman, peut-être pourrez-vous nous aider à l'accomplir ?

— *Nous* aider, Larner ?

— Euh... non, je veux dire : m'aider à l'accomplir, vous pourrez m'aider à l'accomplir !

— Et de quelle façon ? » Malgré lui, Spellman était intéressé par la tournure que prenait la conversation, et impressionné par la lucidité dont semblait faire preuve l'aliéné.

« Je vous le dirai plus tard – mais il faut que vous me donniez la Sixième Rune très vite – ainsi que quelques feuilles de papier et un crayon... »

— Un crayon, Larner ? dit Spellman d'un air soupçonneux. Vous savez bien que ce n'est pas permis.

— Une craie de couleur, alors, implora l'homme dans la cellule, la voix pleine de désespoir. Il ne

peut y avoir de mal à me donner une craie ?

— Non, bien sûr que non. D'accord pour une craie.

— Bien ! Alors, vous... » Le dément laissa sa question en suspens.

« Je ne peux rien promettre, Larner, mais je vais y réfléchir. » Il serait intéressant de voir, pensa Spellman – qui avait presque oublié son rêve d'il y avait quinze jours –, ce que Larner pourrait *faire* avec la Sixième Rune de Sathlatta.

« Bon, entendu – mais réfléchissez vite ! dit le dément d'une voix sèche, interrompant le flot de ses pensées. Il faut que j'aie ce dont j'ai besoin avant la fin du mois. Sinon... eh bien, il ne servirait à rien de tenter l'expérience – pas avant un an, du moins. »

Puis le regard de Larner devint soudain vacant, et son expression résolue s'altéra jusqu'à devenir vague et molle. Il se retourna et s'en alla jusqu'à son lit, les mains croisées dans le dos.

« Je vais voir ce que je peux faire pour vous, Larner, lui dit Spellman. Sans doute cette nuit. » Mais Larner ne s'intéressait apparemment plus à leur conversation.

Plus tard, quand Spellman revint dans le sous-sol après être passé par sa chambre, il n'avait pas changé de position sur sa couche. Il lui dit quelques mots en passant la main par le judas pour lui tendre une craie de couleur, quelques feuilles de papier et la feuille sur laquelle il avait recopié la Sixième Rune de Sathlatta, mais Larner ne fit aucun effort pour se lever et lui répondre. Spellman dut laisser choir sur le sol de la cellule les objets que l'aliéné lui avait demandés et même à ce moment-là, Larner ne sembla manifester aucun intérêt à leur égard.

Vers le matin, cependant, au moment où l'aube rosissait les lourds nuages massés à l'est, le jeune infirmier put observer Larner furieusement occupé à écrire ; absorbé par sa tâche, il ignora les appels de Spellman et continua à se consacrer à sa craie et à son papier.

Deux jours plus tard, après sa pause du matin, Spellman se rendit dans sa chambre pour y fumer une cigarette avant de reprendre son service. Tout en aspirant pensivement la fumée, il regarda au-delà des barreaux de sa fenêtre (Harold Moody lui avait expliqué un jour en riant que les barreaux n'étaient pas destinés à l'empêcher de sortir – personne ne doutait de sa raison – mais à empêcher les fous de *rentrer* !) et observa la douzaine de pensionnaires de « l'Enfer » en train de se promener dans la cour entourée de hauts murs. Les plus dangereux d'entre eux portaient des chaînes à leurs chevilles, si bien que leur marche était considérablement ralentie, mais une bonne moitié du petit groupe était exempte de toute restriction – bien que tous fussent néanmoins surveillés de près par une demi-douzaine de gardiens en blouse blanche.

Ces derniers paraissaient particulièrement léthargiques ce jour-là, du moins c'est ce que pensa l'observateur aux yeux duquel il devint vite apparent que Larner mijotait quelque chose. Spellman vit que, chaque fois que Larner s'approchait d'un autre pensionnaire, il échangeait quelques mots avec lui et que sa main s'approchait tout près de celle de l'autre dément. On aurait dit qu'il lui passait quelque chose. Mais quoi donc ? Spellman le savait bien.

Il savait aussi qu'il était de son devoir de prévenir les autres infirmiers que quelque chose se tramait – mais il n'en fit rien. S'il attirait l'attention des autres sur les agissements de Larner, il était possible qu'il s'attire des ennuis ; car il était persuadé que Larner était en train de passer aux autres aliénés des copies de la Sixième Rune de Sathlatta ! Spellman eut un sourire. Il ne faisait aucun doute que le dément avait l'intention d'invoquer Yibb-Tstll. Comme l'esprit aliéné a plaisir à se contrarier, pensa-t-il en se détournant de la fenêtre. Enfin ! Comment pouvait-on qualifier les douze misérables qui arpentaient la cour d'« initiés » ? Et de toute façon, il manquait un homme à Larner !

À quatre heures de l'après-midi, Spellman dut se rendre dans la cour en compagnie de cinq autres

infirmiers pour surveiller la seconde promenade des pensionnaires. Barstowe faisait partie des infirmiers de garde, mais le petit homme, qui avait l'air nerveux et agité, ne fit pas mine de s'approcher de l'étudiant. Spellman avait déjà remarqué que les aliénés étaient toujours exceptionnellement tranquilles quand Barstowe les surveillait durant leur promenade – mais aujourd'hui, pour la première fois, leur attitude trahissait un défi inexprimé – comme s'ils avaient un nouvel atout dans leur manche. Barstowe avait remarqué cette ambiance, et son intérêt s'accrut quand Larner alla près de Spellman pour lui parler.

« Ce ne sera plus très long à présent, Infirmier Spellman, dit doucement Larner après l'avoir poliment salué.

— Oh? dit Spellman en souriant. Est-ce exact, Larner? J'ai vu votre manège, vous savez, je vous ai observé ce matin quand vous avez passé des bouts de papier aux autres pensionnaires. »

Le visage de Larner sembla tomber en pièces. « Vous n'avez rien dit à personne, n'est-ce pas?

— Non, je n'ai rien dit à personne. Quand allez-vous m'expliquer ce qui se passe?

— Bientôt, bientôt – mais n'est-il pas regrettable que je ne connaisse pas la formule de Naach-Tith?

— Euh... regrettable, en effet », dit Spellman, qui se demandait de quoi diable l'autre pouvait bien parler. Puis il se rappela avoir lu quelque chose au sujet d'une « Barrière de Naach-Tith » dans les notes que Larner avait rédigées en marge du *Cthaat Aquadingen*. « Est-ce que ça va vous gêner dans votre expérience?

— Moi? Non... mais c'est regrettable pour *vous*.

— Pour moi? » Spellman se renfroigna. « Que voulez-vous dire, Larner?

— Mon sort n'a pas d'importance, comprenez-vous, continua le dément, il ne peut guère m'arriver pire chose que de rester ici – et les autres sont encore plus à plaindre. Il n'y a plus d'espoir pour eux. Hé! Peut-être que certains d'entre eux s'en tireront même à leur avantage. Mais il y a vous, Spellman, il y a *vous* – et croyez bien que je le regrette... »

Spellman réfléchit un long moment avant de poser sa question suivante. « Est-ce que cette... *formule*... est si importante? » Si seulement il pouvait parvenir à comprendre cet homme, à démêler les méandres dans lesquels se mouvait son esprit.

Mais Larner avait pris un air renfrogné. « Vous n'avez pas lu le *Cthaat Aquadingen*, n'est-ce pas? » La question ressemblait presque à une accusation.

« Bien sûr que si... mais c'est un ouvrage fort difficile et je ne suis pas... » Spellman chercha ses mots: « Je ne suis pas un *initié*! »

Larner hocha la tête et son visage se calma. « En effet, vous n'êtes pas un initié. Il devrait y en avoir sept, mais je suis le seul. La formule de Naach-Tith nous aurait aidés, bien sûr, mais quand même... » Soudain, Larner aperçut Barstowe qui s'approchait. « *Lethiktros Themiel, philtrith-te klepthos!* » dit-il à voix basse, puis il se retourna vers Spellman: « Mais je ne connais pas le reste, vous voyez, Spellman. Et même si je le connaissais... Cette formule ne peut tenir éloignée *Sa* présence maléfique... »

Le lendemain, quand Spellman eut la curiosité d'observer les pensionnaires de « l'Enfer » à travers les barreaux de sa fenêtre, il remarqua de nouveau leur connivence. Il remarqua également une plaie sur le visage de Larner, qu'il n'avait pas vue la veille, et se demanda comment l'aliéné avait fait pour s'infliger pareille blessure. Sur une impulsion, sans savoir vraiment pourquoi, il alla se renseigner pour savoir qui avait été de garde la nuit précédente. Et il sut alors qu'il n'avait pas agi sur une impulsion mais poussé par un horrible soupçon – car c'était Barstowe qui avait été de service la nuit précédente, et Spellman vit en esprit l'infirmier au visage de crapaud armé de sa matraque! Et

un profond malaise lui agrippa le cœur quand il repensa à la plaie sur le visage de Larner, et quand il se rappela cet autre pensionnaire qui avait on ne savait comment réussi à se crever un œil lors d'une « crise de démence qui lui avait été fatale... »

*

* *

La nuit du Nouvel An – après une journée où le malaise qui avait envahi le cœur de Spellman lui gâcha toutes les festivités de saison – l'étudiant reçut ce qui aurait dû être le dernier avertissement avant l'horreur à venir. Mais il n'y prêta que peu d'attention, hélas ! Il avait quartier libre et travaillait sur son livre, mais quand tout se fut calmé dans le sous-sol, Harold Moody, qui était de service, vint dans sa chambre pour lui raconter ce qui était arrivé.

« Je n'ai *jamais* rien vu de pareil ! dit-il à Spellman après s'être assis sur le lit du jeune homme. Vous avez entendu ?

— J'ai entendu crier, oui. Que s'est-il passé ? » Spellman n'était pas vraiment intéressé ; son livre avançait bien et il était impatient d'y retourner.

« Hein ? dit Moody en tournant sa bonne oreille en direction de son jeune ami. Crier, avez-vous dit ? *Chanter*, oui – ils étaient tous en train de chanter à tue-tête, presque assez fort pour me rendre complètement sourd. Et les paroles de leur damné hymne n'étaient que du charabia ! Un complet charabia !

— Du charabia ? » Spellman se leva aussitôt, et traversa sa petite chambre pour se rapprocher de Moody, visiblement secoué. « Quel genre de... charabia ?

— Eh bien, je ne sais pas vraiment. Je veux dire...

— Est-ce que ça ressemblait à ceci ? » l'interrompt Spellman. Il prit le *Cthaat Aquadingen* sur sa table de nuit et en tourna rapidement les pages jusqu'à ce qu'il arrivât à l'endroit qu'il cherchait.

« *Ghe'phnglui, mglw'ngheeh-yh, Yibb-Tstll,
Fhtagn mglow y'tlette ngh'wgah, Yibb-Tstll,
Ghe'phnglui... »*

Il s'arrêta brusquement, car il venait de se rendre compte qu'il n'avait pas besoin de lire les lignes sur le livre, qu'elles semblaient être gravées dans son esprit de façon indélébile ! « Est-ce que... est-ce que ce qu'ils chantaient ressemblait... à ceci ?

— Hein ? Oh, non, ce n'était pas ça... des syllabes plus sèches... pas aussi gutturales. Et ce Larner – bon Dieu, il est vraiment fou à lier, celui-là ! Il n'arrêtait pas de se lamenter parce qu'il ne connaissait pas la fin ! »

Moody se leva. « De toute façon, c'est fini à présent... »

Au moment où Moody atteignait la porte, le réveil de Spellman se mit à sonner. Le jeune infirmier l'avait réglé pour sonner à minuit, de façon à savoir à quel moment commencerait la nouvelle année. Il s'en souvint et dit : « Bonne année, Harold ! » Puis, quand son ami eut répondu à ses souhaits et refermé la porte derrière lui, il reprit le *Cthaat Aquadingen*.

La nuit du Nouvel An – la nuit précédant le Premier Jour de l'année ! Ainsi, pensa Spellman, Larner avait tenté d'ériger la « Barrière de Naach-Tith » – mais, bien sûr, il ne connaissait pas l'intégralité de la formule. Spellman réfléchit également à l'étrange façon dont il était capable de se rappeler la Sixième Rune de Sathlatta sans effort apparent ; et que dire de l'aisance avec laquelle les

consonnes de cette langue inconnue franchissaient ses lèvres ?

Bon, d'accord – il s'était laissé entraîner par Larner et avait négligé ses devoirs, mais il était temps de mettre un terme à cette comédie – il était temps que l'expérience du dément prît fin. S'il n'avait pas cédé aux caprices de ce fou, il n'y aurait pas eu de problème en « Enfer » cette nuit-là. Et que se passerait-il la nuit suivante ? Est-ce que les pensionnaires de « l'Enfer » allaient récidiver dans vingt-quatre heures et tenter d'entonner par trois fois la Sixième Rune de Sathlatta afin d'invoquer le sinistre Yibb-Tstll ? Spellman en était persuadé, et (au diable la ruse de l'esprit lunatique !) Larner avait tenté de l'attirer dans son... cercle ?

Spellman ne croyait pas une seule minute qu'un danger – surnaturel ou non – pût se manifester du fait des éructations des déments ; mais une répétition du charivari de cette nuit risquait d'attirer l'attention des autorités sur ces agissements qui, il était bien obligé de l'admettre, étaient loin d'être tout à fait réglementaires. Il risquait d'avoir de sérieux ennuis, et sa situation pouvait même être compromise, sans parler de la confiance que lui portaient le Docteur Welford et ses autres supérieurs et qu'il n'avait nulle envie de décevoir. Le lendemain matin, il serait de garde à l'étage et finirait son service à quatre heures de l'après-midi, mais il trouverait bien le temps de descendre parler à Larner. Peut-être arriverait-il à convaincre le dément de renoncer à son projet.

Avant de s'endormir, Spellman réfléchit de nouveau à l'aisance avec laquelle il se rappelait la chaotique Sixième Rune de Sathlatta, et il avait à peine commencé à penser à l'invocation qu'elle était déjà sur ses lèvres. Stupéfait de son habileté à manier ce langage inconnu, il chuchota les mots dans l'obscurité de sa chambre et tomba presque immédiatement dans un profond sommeil.

... Il était de retour dans la jungle étrangère sous un ciel vert et peuplé de fabuleux oiseaux. Son moi onirique sentit l'appel de La Chose dans la clairière, encore plus fort que la fois précédente : Yibb-Tstll, énorme et omnipotent, animé d'une incessante et stupide rotation autour de Lui-même, Sa cape agitée de mouvements monstrueux tandis que les maigres bêtes de la nuit faisaient frémir leurs ailes membraneuses et s'accrochaient aveuglément à la multitude de ses mamelles pendantes.

Cette fois-ci, dès que Spellman dériva dans la clairière en train de s'effriter (ses mouvements ressemblaient à ceux d'un noyé prisonnier de quelque Sargasse sous-marine), l'obscénité qui trônait en son centre arrêta Son mouvement, et il vit en s'approchant Ses yeux braqués sur lui...

*

**

L'horreur de ce qui se passa quand il s'approcha du répugnant Grand Ancien arracha littéralement Martin Spellman au sommeil, et la simplicité même de l'événement ne fit qu'en accentuer l'horreur. Le plus merveilleux dans l'affaire fut la rapidité avec laquelle Spellman reconnut la nature du... *grouillement* de ces traits démoniaques !

« Elle m'a souri – *La Chose m'a souri !* » s'écria-t-il en se redressant sur sa couche et en jetant ses couvertures au loin. Il resta assis durant un long moment, les yeux grands ouverts dans l'obscurité de sa chambre ; puis, les membres tout tremblants et l'estomac noué par la terreur, il se leva et fit chauffer du café.

Deux heures plus tard, à environ quatre heures du matin, alors que l'aube était encore loin, il se força à se rendormir. Durant le reste de la nuit, son sommeil ne fut pas troublé davantage...

Quand Martin Spellman se réveilla le matin du 1^{er} janvier 1936, il n'eut pas le temps de réfléchir à ce qui lui était arrivé pendant la nuit; il ne s'était pas levé à l'heure prévue, il était en retard pour prendre son service, et il n'avait pas une minute à perdre. Spellman l'ignorait, mais ce jour-là allait être le plus extraordinaire dans l'histoire de l'asile d'Oakdeene – et à la fin du jour...

À dix heures et demie du matin, il réussit à trouver un moment de libre pour descendre au sous-sol et, une fois arrivé en « Enfer », il alla droit à la cellule de Larner. En regardant par le judas, il comprit que sa démarche était inutile. L'écume aux lèvres, Larner se tapait la tête contre les murs capitonnés de sa cellule, les yeux exorbités et les mâchoires crispées. L'étudiant quitta le sous-sol après avoir informé l'infirmier de garde de l'état de Larner. Puis il retourna à son service.

Peu après le repas, ayant remarqué l'absence de Spellman, Harold Moody le trouva en train d'arpenter l'espace réduit de sa chambre. Spellman refusa de parler de ce qui le préoccupait. En fait, il ne le savait pas vraiment lui-même, il n'était conscient que de la sensation de l'imminence de... quelque chose. Il conçut quelque soulagement quand Moody lui apprit que Barstowe venait de démissionner et quittait son poste d'infirmier au sanatorium. Personne ne savait exactement pourquoi l'infirmier au visage de crapaud renonçait à son emploi; mais le bruit avait couru qu'il s'était montré fort agité ces derniers temps. Moody affirma qu'à son avis, l'endroit et ses pensionnaires avaient fini par « porter sur les nerfs » de l'homme...

Plus tard, après avoir fini son service pour la journée, Spellman – que la nouvelle du départ de Barstowe rendait de plus en plus détendu – alla manger « sur le pouce » avant de retourner à son manuscrit. Vers neuf heures du soir, cependant, s'étant rendu compte que l'approche de la nuit avait ressuscité ses angoisses et l'empêchait apparemment de se concentrer, il laissa son travail de côté et alla s'étendre sur son lit. Il chercha à saisir un éventuel chahut en provenance de « l'Enfer », mais ne se sentit pas rassuré par l'échec de son écoute. Quelques minutes plus tard, il s'aperçut qu'il commençait à somnoler et se leva pour fumer une cigarette. Il ne voulait pas dormir; il avait la ferme intention de rester éveillé jusqu'à minuit, afin de voir si les pensionnaires du sous-sol allaient se livrer à de nouveaux tours inspirés par Larner.

À dix heures, Spellman sentit un violent désir s'emparer de lui : il devait relire le *Cthaat Aquadingen* – en particulier la Sixième Rune de Sathlatta – et il avait attrapé le livre sur son étagère avant de parvenir à réprimer cette impulsion. Il ne voyait décidément pas ce qui pourrait bien l'intéresser à présent dans le « Livre Noir » de Larner. Il se sentait de plus en plus fatigué, ce qui était bien naturel après la nuit précédente, et il sentait la migraine enserrer sa tête. Mais même après avoir bu une tasse de café préparée en hâte et après avoir avalé un cachet d'aspirine, Spellman sentait toujours la fatigue peser sur lui et la douleur dans son crâne empirer, si bien qu'il fut forcé de s'étendre sur son lit. Il jeta un coup d'œil à sa montre : il était dix heures cinquante; et ensuite, avant qu'il en ait conscience...

Quelqu'un, quelque part – une voix qu'il connaissait bien – entonnait les mots chaotiques de la Sixième Rune de Sathlatta et, au moment même où il tombait dans un profond sommeil, Spellman comprit que cette voix était la sienne !

Il était de nouveau à la lisière de la clairière empoisonnée, sous un ciel vert sombre, avec la jungle maléfique derrière lui ; et devant lui, au centre de la clairière, Yibb-Tstll attendait, tournant inexorablement sur Son axe. Spellman voulait se retourner et s'enfuir, loin de La Chose qui l'attendait dans les plis mouvants de Sa cape verte ; et il lutta – lutta de toutes les forces de son esprit subconscient et de toute sa volonté contre l'horrible magnétisme qui irradiait de la

monstruosité qui tournait sur Elle-même en face de lui – lutte et faillit l’emporter... Mais il finit par échouer ! Lentement, presque voluptueusement, sentant son esprit engourdi se concentrer sur lui-même comme une petite boule, Martin Spellman avança sur la terre qui s’effritait sous ses pas. Et tout en affrontant l’horreur qui émanait du Grand Ancien, il pouvait percevoir Sa colère, pouvait sentir Son impatience qui empoisonnait l’atmosphère de cette scène onirique.

Spellman livra ce combat perdu d’avance durant ce qui lui sembla être des heures, et puis Yibb-Tstll – sans doute lassé de ce jeu et conscient du temps qui s’écoulait – essaya une nouvelle tactique.

De la distance qui le séparait encore du centre de la clairière, Spellman vit La Chose s’arrêter de tourner ; puis, sans prévenir, l’horreur ouvrit les pans de sa cape pour lâcher ses hideux familiers !

Spellman ne pouvait affronter qu’un ennemi à la fois, et Yibb-Tstll ne lui permettrait pas cette fois-ci de Lui échapper en s’éveillant. Même sachant qu’il rêvait, Spellman était à la merci de son rêve. Il poussa un cri silencieux et tenta de repousser les maigres bêtes de la nuit aux visages aveugles et aux ailes membraneuses qui tentaient de le faire choir. Elles finirent par l’emporter et il se retrouva à terre, se protégeant la tête des bras tandis qu’elles le soulevaient et voletaient avec difficulté sous le poids de leur fardeau. Quand le silence se fit autour de lui, il leva la tête avec crainte – et vit qu’il était aux pieds de La Chose colossale à la cape verte !

Et de nouveau ces yeux horribles – ces yeux rouges qui n’étaient pas fixés – ces yeux qui se déplaçaient librement – glissant d’un mouvement visqueux sur la surface pourrissante de la tête suintante de Yibb-Tstll !

Une présence vint heureusement le distraire de la vision d’horreur en face de lui, et il vit qu’il n’était pas seul. Il y avait d’autres hommes avec lui – douze hommes – et même dans ce rêve, les traits de certains d’entre eux étaient déformés, distordus, certains d’entre eux bavaient et leurs yeux étaient éclairés par une lueur démente, rendant leur identité un peu plus évidente.

Larner ! – et les autres pensionnaires de « l’Enfer » – le cercle était complet à présent, et venait se prosterner aux pieds de ce « Dieu » lunatique, l’immonde Yibb-Tstll !

Toujours à genoux, Spellman détourna son visage et vit un livre ouvert devant lui sur le sol lépreux. Le Cthaat Aquadingen, l’exemplaire de Larner, ouvert à la page de la Sixième Rune de Sathlatta !

« Non – oh, non ! » cria silencieusement Spellman en comprenant soudain. Pourquoi ? – pourquoi allait-on permettre à cette... Chose... de venir sur Terre ?

Larner s’accroupit à côté de lui. « Au fond de votre cœur, vous le savez bien, Infirmier Spellman. Vous le savez !

— Mais...

— Pas le temps, l’interrompit Larner. Il est presque minuit ! Allez-vous entonner L’Invocation avec nous ?

— Non, damnation – non ! cria Spellman avec toute l’énergie mentale dont il était capable.

— OBÉISSEZ ! lui répondit une voix qui n’était pas de son univers. MAINTENANT ! » Et Yibb-Tstll fit sortir de dessous Sa cape un appendice vert et noir qui était peut-être un bras, avec ce qui ressemblait à une main sans os au bout, glissa une grappe de tentacules dans la bouche de Spellman, dans ses oreilles et dans ses narines – s’enfonça profondément dans son esprit – jusqu’à atteindre certain endroit...

Quand le Grand Ancien retira ses appendices luisants, les yeux de Spellman étaient devenus

vacants et de la bave venait perler à sa bouche béante. À minuit précise – comme sur un ordre, bien que l’on n’en entendît aucun, simultanément et à l’unisson – le cercle se mit à entonner l’invocation ; Spellman était dressé dans son lit, et les autres debout dans leurs cellules.

*

* *

L’agitation qui s’était emparée de l’asile d’Oakdeene ne commença à se dissiper qu’en février, et à ce moment-là, les événements de la nuit du 1^{er} au 2 janvier avaient été soigneusement étudiés – de la façon la plus complète possible – et on en avait rédigé un compte rendu exhaustif pour une enquête ultérieure. Le Docteur Welford avait démissionné bien avant ; il avait eu la mauvaise fortune d’être de service cette nuit-là ; et bien qu’il fût unanimement reconnu qu’il ne portait aucune responsabilité dans ce qui s’était passé, sa démission sembla apaiser les directeurs de l’asile, les journalistes et les familles de la plupart des pensionnaires de l’établissement.

Si le Docteur Welford avait eu moins de scrupules, il aurait pu utiliser les suites de l’événement à son avantage ; car, durant le mois qui suivit, cinq des pensionnaires de « l’Enfer » – dont trois considérés jusque-là comme « incurables » – furent libérés et déclarés sains d’esprit ! Hélas, cinq autres, dont le malheureux Larnier, avaient été trouvés morts dans leurs cellules peu après la chahut de minuit – victimes de « convulsions frénétiques ». Les deux autres... *survécurent*... mais demeurèrent dans un état de catatonie profonde et définitive.

L’affolement avait été tel au matin du 2 janvier que l’on crut tout d’abord que c’était un fou évadé qui avait été à l’origine de l’horrible mort de Barstowe, survenue sur la route qui allait de l’asile au village d’Oakdeene. Barstowe avait apparemment résisté à son agresseur avant de succomber : on trouva près de son corps un bâton télescopique – un instrument qui pouvait atteindre près de trois mètres de long et qui se terminait par une pointe effilée – mais ses efforts avaient été vains.

Après la découverte du corps de Barstowe, un recensement des pensionnaires de l’asile d’Oakdeene, morts et vivants, étouffa dans l’œuf toutes les rumeurs qui auraient pu se propager quant à la qualité de la sécurité de l’établissement ; mais l’infirmier au visage de crapaud avait très certainement été victime d’un maniaque. Aucun homme sain d’esprit, et encore moins aucun animal, n’aurait pu le mutiler ainsi et dévorer la moitié de son cerveau !

En fait, les événements survenus dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1936 auraient pu constituer un chapitre du livre de Spellman – s’il l’avait jamais fini. Il ne l’a en effet jamais achevé, et ne l’achèvera sans doute jamais. Ayant souffert un terrible *choc*, Martin Spellman, qui a aujourd’hui atteint un âge avancé, occupe toujours la deuxième cellule sur la gauche dans « l’Enfer » ; et comme, même dans ses moments les plus lucides, il n’est capable que de baver et de bafouiller, il est sous sédatifs la plupart du temps...

Necros

I

Une vieille femme vêtue d'une robe bleue passablement fanée et coiffée d'un foulard noir s'arrêta à l'ombre de l'auvent de Mario et nous salua de la tête. Sa bouche s'ouvrit sur un sourire édenté. Un grand adolescent balourd habillé d'un tee-shirt jaune couvert de taches et d'un blue-jean – un débile au front bas, sans doute son petit-fils – lui tenait la main, bavant et se trémoussant à ses côtés.

Mario lui fit un sourire de bienvenue, enveloppa une portion de *fucaccia* dans du papier d'aluminium et émergea de derrière le bar pour la lui donner. Elle le remercia, lui serra la main et se tourna pour partir.

Mais son attention fut soudain attirée par quelque chose sur la route. Elle sursauta, poussa quelques jurons bien sentis d'une voix dure et, en dépit de ma médiocre connaissance de l'italien, je perçus la haine dans ses paroles. « Suppôt de Satan! répéta-t-elle. Démon! Impur! » Elle tendit un doigt tremblant, répéta: « Suppôt de Satan! » et fit des deux mains le signe bien connu par lequel les Italiens repoussent le mal. Pour ce faire, elle dut lâcher son morceau de pain, dont le jeune idiot s'empara aussitôt.

Puis, marmonnant toujours une litanie d'imprécations d'une voix gutturale, tirant derrière elle le débile qui mâchait son *fucaccia* et traînait les pieds, elle fit quelques pas dans la rue avant de disparaître dans une allée toute proche. L'un des mots qu'elle avait prononcés était resté gravé dans mon esprit: « Necros! Necros! » Bien que ce mot me soit inconnu, je pensai qu'il devait s'agir d'une insulte. Elle l'avait proféré d'une voix venimeuse.

Je portai mon verre de Negroni à mes lèvres et regardai en direction de l'objet de sa colère depuis la table où j'étais assis. C'était une automobile, une Rover décapotable, le dernier modèle en fait, qui avançait lentement au milieu du flot de voitures estival. Et le spectacle valait la peine que l'on s'y attarde, surtout la fille qui tenait le volant. Le petit homme au chapeau blanc assis à côté d'elle... eh bien, c'était autre chose. Mais *elle*, eh bien, c'était quelque chose, tout simplement.

Je ne la vis que l'espace d'un instant. Cela suffit à m'étourdir. Et ça me fit plaisir. Je ne croyais pas que j'aurais pu encore ressentir cela: cette sensation qu'un homme éprouve en apercevant une jolie fille. Pas après Linda. Et pourtant...

Elle était jeune, disons vingt-quatre ou vingt-cinq ans, donc de trois ou quatre ans plus jeune que moi. Elle se tenait bien droite derrière le volant, mince, le flot d'ébène de ses cheveux volait librement sous un chapeau blanc d'une nuance légèrement différente de celui de son compagnon, et son teint était frais comme une pêche. Je me levai – oui, pour mieux la voir – et la circulation s'interrompit à ce moment-là. Et à ce moment-là également, elle tourna la tête et regarda dans ma direction. Et si son profil m'avait étourdi... eh bien, la voir de face faillit m'assommer. Cette fille était simplement magnifique, d'une véritable beauté classique.

Ses yeux étaient d'un vert sombre et brillant à la fois, légèrement bridés et parfaitement ovales sous de minces sourcils au dessin irréprochable. Ses pommettes étaient hautes, ses lèvres traçaient l'arc de Cupidon, son cou était altier et d'un blanc pur qui se détachait sur sa blouse jaune. Et son sourire...

Son sourire...

Son regard, d'abord indifférent, devint bien vite curieux, puis un peu agacé, mais, quand elle perçut ma confusion... son sourire. Et quand elle tourna son attention vers la route et suivit le flot des voitures, je vis une légère tache venir empourprer sa joue. Puis elle disparut.

Et je me rappelai le petit homme assis à côté d'elle. En fait, je ne l'avais pas bien regardé, mais ce que j'en avais aperçu avait suffi à me donner des frissons dans le dos. Lui aussi avait tourné la tête vers moi, me laissant l'impression d'un oiseau aux aguets, dont les yeux brillaient d'intelligence à l'ombre de son couvre-chef incongru. Il ne m'avait regardé que pendant un instant, puis il avait tourné la tête; mais même quand il avait eu les yeux tournés vers l'avant, j'avais encore senti son regard qui m'observait, plein d'une question inexprimée.

Je pensai être en mesure de comprendre ce regard. Je ne devais pas être le premier jeune homme qu'il surprenait ainsi en train de le regarder – ou plutôt, de regarder la jeune fille. Son regard avait été une façon de répondre par un avertissement à la menace que je représentais – et je m'étais senti d'autant plus mis en garde qu'il devait être rompu à ce genre d'exercice!

Je me tournai vers Mario, qui parlait parfaitement l'anglais. « Elle a quelque chose contre les voitures de luxe et les gens riches?

— Qui ça? demanda-t-il depuis le bar.

— La vieille, la femme avec l'idiot.

— Ah! dit-il en hochant la tête. Elle en a surtout après le vieil homme, je suppose.

— Ah?

— Vous voulez un autre Negroni?

— Okay – et servez-vous en un. Mais parlez-moi donc de ce vieil homme.

— Si vous voulez... Mais c'est la fille qui vous intéresse, hein? » Il eut un large sourire.

Je haussai les épaules. « Elle n'est pas mal...

— Oui, je l'ai vue. » Ce fut son tour de hausser les épaules. « Quant au reste... Ce ne sont que de vieilles légendes, c'est tout. Comme le Dracula des Anglais, hein?

— Dracula venait de Transylvanie, remarquai-je.

— Comme vous voulez. Et Necros, c'est le nom du spectre, vous voyez?

— Necros est le nom d'un vampire?

— Oui, d'un spectre.

— Et c'est une légende authentique? Historique, je veux dire? »

Il eut un geste d'incertitude et leva les mains. « Locale, peut-être. Ligurienne. Je m'en souviens de quand j'étais gamin. Si je n'étais pas sage, Necros viendrait me chercher pour m'emporter. Aujourd'hui, dit-il en haussant les épaules, tout le monde a oublié.

— Comme le croquemitaine, acquiesçai-je.

— Hein?

— Rien, rien. Mais pourquoi cette vieille femme s'est-elle emportée ainsi? »

Il haussa de nouveau les épaules. « Peut-être croit-elle que ce vieil homme est Necros, hein? Elle est folle, vous savez. Attardée. Toute sa famille est comme ça. »

J'étais toujours intéressé. « Que raconte la légende, exactement?

— Le spectre suce votre vie. Vous vieillissez, le spectre rajeunit. C'est un marché que l'on passe avec lui : il vous donne ce que vous voulez, il prend ce qu'il veut. Et ce qu'il veut, c'est votre jeunesse. Mais il l'a vite usée et il lui en faut une autre. Tout le temps, un peu plus de jeunesse.

— Quelle sorte de marché est-ce là? demandai-je. Qu'en retire la victime?

— Ce qu'elle désire, dit Mario avec un large sourire. Dans votre cas, la fille, hein? *Si* le vieil homme est Necros... »

Il se remit à son travail et je me consacrai à mon Negroni. Fin de la conversation. Je cessai d'y penser... pour le moment.

II

Bien sûr, j'aurais dû être en Italie avec Linda, mais... J'avais gardé sa lettre de rupture quinze jours avant de la déchirer en mille morceaux, et de prendre une cuite monumentale afin de commencer à l'oublier. C'était un mois auparavant. Les billets étaient déjà achetés et les chambres réservées, et je n'avais nulle envie de me priver d'un voyage au soleil. Aussi étais-je venu seul. Il faisait chaud, j'avais plaisir à nager, la vie était douce et la nourriture divine. Il ne me restait que deux jours de vacances et, finalement, je me dis que j'aurais été bien bête de m'en priver. Mais cela aurait été plus agréable avec Linda.

Linda... Elle était toujours présente à mon esprit – dans un coin tout au moins – ce soir-là, alors que je me trouvais assis au bar de l'hôtel, à côté d'un balcon couvert de bougainvillées qui dominait la baie et le front de mer. Et peut-être n'était-elle pas si loin en fait – peut-être était-elle toute proche – ou alors je rêvassais. Quoi qu'il en soit, je manquai l'entrée de l'adorable jeune fille et de son compagnon décrépit, et je ne remarquai leur présence que quand ils s'assirent à une petite table située juste de l'autre côté du balcon.

J'avais la chance d'être plus près d'elle, et...

Eh bien, mes premières impressions ne m'avaient pas trompé. Cette fille était superbe. Elle n'avait pas l'air aussi jeune que je l'avais cru de prime abord – elle avait peut-être mon âge –, mais elle était certainement très belle. Et le vieux? C'était, ce devait être son père. Peut-être me trouverez-vous naïf, mais j'estimai qu'une fille aussi belle n'avait nul besoin d'un vieillard à ses côtés. Et s'il lui en fallait un, pas celui-ci.

Elle avait fini par m'apercevoir, et la fascination qu'elle exerçait sur moi devait se lire sur mon visage. Elle sourit et rougit en même temps, et détourna la tête un instant – mais un instant seulement. Heureusement, son compagnon me tournait le dos, sinon il aurait clairement perçu mon sentiment; car lorsqu'elle me regarda de nouveau – droit dans les yeux cette fois –, j'aurais pu jurer que son regard me lançait une invitation, et à cet instant-là tous les serments que j'avais pu faire en esprit s'évaporèrent instantanément. Dieu, je vous en *prie*, faites que ce soit son père!

Je restai assis durant une heure, bus quelques cocktails de trop, mangeai des olives et des chips au bar, et fis de mon mieux pour éviter de regarder la fille, au moins pour préserver les apparences. Mais... je passai tout ce temps à imaginer la meilleure façon de me présenter et, au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, je finis par conclure que la méthode la plus évidente était sans doute la meilleure.

Mais comment le vieux prendrait-il la chose?

Et le pire, c'était que cette fille n'avait plus daigné me jeter un regard depuis son... invitation? M'étais-je trompé sur ce coup d'œil initial? – Ou bien attendait-elle tout simplement que je me décide? *Dieu, faites que ce soit son père!*

Elle sirotait un Martini; lui buvait un riche vin rouge, en grande quantité. Je demandai à un garçon de les resservir et de mettre leurs consommations sur mon compte. J'avais déjà interrogé le barman, un petit homme du sud de l'Italie nommé Francesco, mais il n'avait pas pu éclairer ma lanterne. Le couple ne résidait pas à l'hôtel, m'assura-t-il; mais j'en étais déjà presque certain, résidant à l'hôtel

moi-même.

On leur apporta bientôt deux verres ; ils eurent l'air fort surpris ; la fille, le visage plein d'innocence, interrogea le garçon, se tourna vers moi et m'adressa un sourire prudent, et le vieux tourna la tête pour me dévisager. Je me surpris en train de lui sourire tout en évitant de le regarder dans les yeux, des yeux qui ressemblaient à deux charbons enfouis dans son visage profondément ridé. Le temps sembla suspendu – peut-être durant une seconde – puis la fille dit quelque chose au garçon et celui-ci s'approcha de moi.

« Mister Collins, ce gentleman et cette jeune dame vous remercient et vous prient de les rejoindre. » C'était exactement ce que j'avais espéré... en attendant mieux.

En me levant, je me rendis compte à quel point j'avais bu. Je m'intimai l'ordre de redevenir sobre et me dirigeai vers leur table. Ils ne se levèrent pas mais le vieux me dit « Asseyez-vous, je vous en prie. » Sa voix était un frisson d'herbe sèche. Le garçon était derrière moi avec une chaise. Je m'assis.

« Mon nom est Peter Collins, dis-je. Comment allez-vous, Mister... euh ?

— Karpethes, répondit-il. Nichos Karpethes. Et voici mon épouse, Adrienne. » Ni l'un ni l'autre n'avait fait mine de me tendre la main, mais cela ne me découragea pas. Seul le fait de les savoir mariés me découragea. Il devait être très, très riche, ce Nichos Karpethes.

« Je vous suis reconnaissant de m'avoir invité, dis-je en me forçant à sourire. Mais je vois à présent que je me suis trompé. Vous voyez, j'ai cru vous entendre parler anglais, et j'ai...

— Cru que nous étions anglais ? finit-elle à ma place. C'est une erreur bien naturelle. Je suis arménienne, et Nichos est grec, bien sûr. Aucun de nous deux ne parle la langue de l'autre, mais nous parlons tous les deux l'anglais. Est-ce que vous demeurez ici, monsieur Collins ?

— Euh, oui – encore pour un jour et une nuit. Ensuite... » Je haussai les épaules et pris un air attristé. « Je retrouverai l'Angleterre, j'en ai peur.

— Peur ? murmura le vieux. Qu'avez-vous à redouter d'un retour en votre pays ?

— Ce n'est qu'une façon de parler, répondis-je. Je veux dire que j'ai bien peur que mes vacances ne soient finies. »

Il sourit. C'était un étrange sourire que le sien, plein d'un regret inexprimé qui accentuait encore les rides de son visage. « Mais vos amis seront sans doute heureux de vous revoir. Une amie, peut-être... ? »

Je secouai la tête. « Juste une poignée d'amis – ou plutôt de connaissances – et pas d'amie de cœur. Je suis un solitaire, monsieur Karpethes.

— Un solitaire ? » Ses yeux se mirent à luire dans leurs orbites et ses mains tremblaient quand elles agrippèrent le rebord de la table. « Monsieur Collins, vous ne...

— Nous comprenons, coupa-t-elle. Car bien que nous soyons ensemble, nous sommes aussi des solitaires, à notre façon. La fortune a fait de Nichos un homme seul, voyez-vous. De plus, il n'est pas en bonne santé et la vie est courte. Il n'a nulle envie de gâcher le peu de temps qui lui reste en de frivoles amitiés. Quant à moi – les gens n'acceptent pas de nous voir ensemble, Nichos et moi. Ils deviennent curieux, et je préfère me mettre à l'abri de leur curiosité. Et je suis moi aussi une solitaire. »

Sa voix était exempte de toute accusation, mais je préférai affirmer : « Je n'avais nulle intention d'être indiscret, madame...

— Adrienne, dit-elle en souriant. Je vous en prie. Bien sûr que non. Je ne voudrais pas que vous pensiez que nous vous en ayons cru capable. Laissez-moi vous raconter pourquoi nous sommes ensemble, et ensuite nous n'en parlerons plus. »

Son mari se mit à tousser, sembla s'étouffer, et se leva à grand-peine. Je quittai mon siège et le soutins de mon bras. Il m'écarta d'un geste – non sans dégoût, pensai-je –, mais Adrienne avait déjà appelé un garçon. « Aidez monsieur Karpethes à se rendre aux toilettes, lui ordonna-t-elle dans un italien parfait. Et aidez-le à revenir ici quand il se sentira mieux. »

Karpethes gesticulait en s'éloignant, probablement pour me faire des gestes d'excuse ; il toussa de nouveau, vacilla sur ses jambes et laissa le garçon le guider hors du bar.

« Je suis... navré, dis-je sans savoir quoi dire d'autre.

— Il lui arrive d'avoir des crises, dit-elle d'une voix égale. Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude. »

Nous restâmes silencieux durant un moment. Puis je me décidai : « Vous alliez me dire...

— Ah, oui ! J'avais oublié. C'est une sorte de symbiose.

— Ah ?

— Oui. J'ai besoin de la vie qu'il peut me faire goûter, et il a besoin... de ma jeunesse ? Chacun de nous satisfait les désirs de l'autre. » Ainsi, la vieille femme qui traînait son débile ne s'était pas tout à fait trompée. Un marché avait été conclu entre eux. Entre Karpethes et sa femme. Au moment où cette pensée me traversa l'esprit, je sentis les cheveux de ma nuque se dresser. La chair de poule fit frémir mes bras. Après tout, « Nichos » ressemblait fort à « Necros », et il y avait cette histoire de jeunesse. Une coïncidence, bien sûr. Et puis, est-ce que toute relation affective n'est pas une sorte de marché ? Un marché conclu pour le meilleur ou pour le pire.

« Mais pour combien de temps ? demandai-je. Je veux dire, combien de temps cela durera-t-il pour vous ? »

Elle haussa les épaules. « Il a tout prévu pour après. Et je serai à ses côtés pour le restant de ses jours. »

Je toussai, m'éclaircis la gorge, eus un rire forcé. « Et moi qui ne désirais pas être indiscret !

— Non, non, ce n'est rien. Je tenais à ce que vous sachiez.

— D'accord, dis-je en haussant les épaules. Mais, pour un premier contact, notre conversation a été fort sérieuse.

— Premier contact ? Croyez-vous que le fait de m'offrir un verre allait vous donner le droit de me revoir ? »

Je faillis grimacer. « En fait, je... »

Mais elle sourit et mon univers s'éclaira. « Vous n'aviez pas besoin de nous offrir à boire, dit-elle. Il y avait d'autres moyens. »

Je la regardai sans comprendre. « D'autre moyens de... ?

— De savoir si nous étions anglais ou non.

— Oh !

— Voilà Nichos, dit-elle en souriant. Et il faut que nous partions. Il n'est pas bien. Dites-moi, irez-vous à la plage demain ?

— Oh, oui ! répondis-je après un instant d'hésitation. J'adore nager.

— Moi aussi. Peut-être irons-nous nager ensemble jusqu'au radeau... ?

— J'aimerais beaucoup, oui. »

Son mari revint à la table tout seul. Il avait l'air un peu plus fort à présent, ne semblait plus aussi fripé. Il ne s'assit pas mais agrippa le dossier de son fauteuil avec des doigts qui ressemblaient à des serres blanchâtres. « Monsieur Collins, dit-il d'une voix chevrotante, Adrienne, je m'excuse...

— Vous n'en avez nul besoin, dis-je en me levant.

— Nous devons partir, dit-elle, debout elle aussi. Non, non, restez ici... euh, Peter ? C'est très

aimable à vous, mais nous pouvons nous débrouiller. Peut-être nous verrons-nous sur la plage. » Elle aida son mari à sortir du bar et à franchir la porte, sans se retourner une seule fois.

III

Ils ne logeaient pas à mon hôtel et n'y étaient entrés que pour boire un verre. C'était compréhensible (bien que j'eusse préféré croire qu'elle avait été à ma recherche), car *mon* hôtel n'était qu'un établissement de catégorie moyenne, tandis que le leur était de grand luxe. Il se trouvait en haut de la colline, un petit palace à la clientèle choisie niché au creux d'une forêt de pins. Un endroit dont les lumières exsudaient l'argent quand elles brillaient la nuit, dont la musique qui émanait de la discothèque semblait flotter dans l'air comme le rire de créatures élémentales. Si j'ai l'air de me prendre pour un poète, c'est à cause d'elle. Et je n'éprouvais nulle honte de l'attrance que je ressentais pour elle. Enfin, imaginez cette fille superbe flanquée de ce vieillard perclus et crachotant. À vrai dire, j'étais presque navré pour lui. Et furieux en même temps.

Et je ne dois pas jouer les hypocrites. Je ne l'ai pas dit jusqu'ici, laissez-moi l'avouer à voix haute : je la désirais. Et de plus, quelque chose dans notre conversation, dans cette invitation à nous retrouver sur la plage, quelque chose me disait qu'elle était disponible.

Cette pensée me tint éveillé durant la moitié de la nuit...

J'étais sur la plage dès neuf heures – ils ne se montrèrent pas avant onze heures. Et quand ils se montrèrent, et quand elle sortit de la cabine dans laquelle elle s'était changée...

Il n'y eut pas un mâle sur cette plage dont la tête ne se tournât au moins par deux fois. Qui aurait pu les blâmer ? Cette fille, dans *ce* costume, aurait fait tourner la tête à un sphinx. Mais... il y avait quelque chose dans son attitude, un petit détail, une maturité qui n'était pas de son âge dans son port ? Elle se déplaçait comme un mannequin, ou comme une princesse. Mais pour qui ? Pour Karpethes ou pour moi ?

Quant au vieux : il était vêtu d'un costume de toile froissé et d'un chapeau de paille, comme d'habitude, mais il semblait plus en forme ce matin. Contrairement à moi, il avait dû passer une nuit paisible. Tandis que sa femme se changeait, il s'était dirigé de sa démarche hésitante vers ma table et mon parasol, et il s'était assis sur le siège en face de moi ; et avant que sa femme n'apparût, il m'avait salué d'un :

« Bonjour, monsieur Collins.

— Bonjour, répondis-je. Je vous en prie, appelez-moi Peter.

— Peter, donc », dit-il en hochant la tête. Il paraissait essoufflé, soit à cause de la marche qui l'avait mené jusqu'à moi, soit à cause d'une certaine impatience que je détectai dans ses gestes, dans ses façons empressées, presque grossières, et dans son désir d'entrer « dans le vif du sujet ».

« Peter, vous avez dit que vous ne restiez plus ici qu'un seul jour ?

— C'est exact », répondis-je, étudiant pour la première fois de près le visage de gnome de l'homme qui était assis près de moi sous le parasol. « C'est mon dernier jour ici. »

C'était un épouvantail fait de bois sec et de fruits flasques. Sa voix rappelait le froissement de la paille ou le frémissement des feuilles d'automne sur un sentier désert. Seuls ses yeux étaient vivants. « Et vous avez bien dit que vous n'aviez pas de famille, seulement quelques connaissances, et que vous ne manqueriez à personne en Angleterre ? »

Un signal d'alarme résonna dans ma tête. Peut-être y avait-il en lui moins d'impatience que je ne le croyais (car l'impatience sous-entend généralement un but qui est loin d'être atteint), mais bien plutôt le désir de parvenir à un but qui est devenu tout proche. « C'est exact. Je suis, enfin j'étais, étudiant en médecine. Quand je serai rentré, je me mettrai à chercher un cabinet. Sinon, je ne connais personne, je n'ai plus de liens. »

Il se pencha vers moi, les yeux brillants, la main tendue vers moi comme une serre, tremblant et...

L'ombre de la fille tomba sur nous, elle était près de nous, là, dans ce costume. Karpethes se redressa brusquement sur sa chaise. D'étranges émotions venaient tordre les sillons et les rides de son visage, leur faisant prendre de bizarres contours. Je pouvais sentir mon cœur battre dans ma poitrine... pourquoi, je n'aurais su le dire. Je me calmai, levai les yeux vers elle et souris.

Elle tournait le dos au soleil, sa tête n'était qu'une silhouette noire. Mais dans cette tache de ténèbres, ses yeux ovales étaient deux joyaux verts. « Nous allons nager, Peter ? »

Elle se retourna et se mit à courir sur la plage et, bien sûr, je courus après elle. Elle avait pris de l'avance et arriva avant moi dans l'eau, arriva avant moi au radeau. Au moment où je me hissai à ses côtés, je pensai à Karpethes, que j'avais quitté sans la moindre excuse pour me ruer après elle. Le contact de l'eau avait au moins servi à me réveiller complètement, j'étais à présent pleinement lucide.

Et conscient de la présence de son corps superbe, allongé là, touchant presque le mien, sur le pont du radeau qui balançait doucement.

Je lui fis part des questions que m'avait posées son mari, encore tout pantelant après notre course folle, luttant pour retrouver mon souffle. Quant à elle, elle avait l'air toute fraîche. Elle disposa soigneusement ses cheveux en éventail autour de ses épaules pour les faire sécher avant de me répondre.

« Nichos n'est pas vraiment mon époux, dit-elle finalement, sans me regarder. Je suis sa compagne, c'est tout. J'aurais pu vous le dire hier soir, mais... peut-être étiez-vous seulement curieux de notre nationalité. Quant aux « menaces voilées » qu'il a pu proférer : cela n'a rien d'inhabituel. Il n'a peut-être plus la vigueur d'un homme plus jeune, mais la jalousie ne connaît pas d'âge.

— Non, répondis-je. Il ne m'a pas menacé – du moins, je n'ai rien remarqué. Mais la jalousie ? Sachant qu'il ne me reste plus qu'un jour à passer ici, qu'aurait-il à craindre de moi ? »

Elle haussa légèrement les épaules, puis tourna son visage vers moi, ses lèvres étaient toutes proches. Ses cils étaient un rideau de soie jeté sur un étang vert, dissimulant ce qui nageait dans les profondeurs. « Je suis jeune, Peter, et vous aussi. Et vous êtes très attirant, très... intense ? Les amours de vacances, cela existe. »

Mes veines étaient en feu. « Je ne suis pas riche, dis-je. Nous ne sommes pas dans le même hôtel. Il me soupçonne déjà. C'est impossible.

— Quoi donc ? » demanda-t-elle innocemment, me prenant par surprise et me laissant sans réponse.

Puis elle éclata de rire, agita ses cheveux, qui étaient déjà secs, plongea ses bras dans la mer. « Quand on veut... »

— Je vous désire, vous le savez bien. » Les mots étaient sortis de ma bouche avant que j'aie eu un instant pour réfléchir à ce que je disais.

« Oh, oui. Et je vous désire moi aussi. » Elle le dit avec tant de simplicité que je me sentis soudain enflammé. Un papillon qui s'approche trop près de la flamme si belle.

Je levai la tête, regardai vers la plage. Au-delà des soixante-quinze mètres d'eau miroitante, les parasols avaient l'air très proches de nous. Karpethes était toujours assis à l'ombre, là où je l'avais

laissé, son visage était invisible. Mais je savais qu'il nous observait.

« Vous ne pourrez rien accomplir ici », dit-elle. Sa voix était langoureuse mais son souffle me parut court.

« Tout cela va me tuer ! » lui dis-je en gémissant.

Elle eut un rire plus étincelant que le soleil sur la plage. « Excusez-moi, dit-elle. Je ne devrais pas rire ainsi de vous. Mais... votre cause n'est pas désespérée.

— Ah ?

— Demain matin, de bonne heure, Nichos a rendez-vous chez un spécialiste à Gênes. Je dois le conduire là-bas ce soir. Nous logerons dans un hôtel en ville. »

J'émis un gémissement. « Alors, ma cause *est* désespérée. Je prends l'avion demain.

— Mais si je me foulais le poignet, dit-elle, je ne serais plus en mesure de conduire... et s'il se rendrait à Gênes en taxi tandis que je resterais ici à cause d'une migraine – due à ma blessure... » En un éclair, elle fut debout, le radeau se mit à tanguer, son corps alla fendre la surface de l'eau dans un éclaboussement de diamants.

Quelques secondes pour que je comprenne – puis je la suivis, avançant à grand-peine dans son sillage. Elle sortit de l'eau, je la vis trébucher, entrer en contact brutal avec les galets liguriens – l'expression de douleur sur son visage, la façon dont elle tenait son poignet en se relevant. Aussi facile que ça !

Karpethes qui lutte pour se lever, qui la regarde bouche bée. Son visage déformé par la douleur quand je la rejoins sur la plage. Adrienne tenant son poignet « foulé » et le secouant, sa bouche se déforme en un « O » de souffrance. Le mouvement sinueux de son corps et de ses membres, une statue de marbre qui s'anime, encore couverte par la rosée de l'océan dont elle est sortie...

Si le vieil homme m'avait dit : « Je suis Necros. Je vous échange dix années de votre vie contre une nuit avec elle », j'aurais été capable d'accepter son marché à cet instant-là. Avec joie. Mais les légendes ne sont que des légendes, et il ne me dit rien, et je n'eus pas à lui répondre. Après tout, il n'y avait nul besoin...

IV

Je suppose que ma plus grande peur était de me « faire avoir », d'être la victime d'une farce. Elle n'avait rien à craindre de moi, je serais parti le lendemain et elle pourrait oublier cette « amourette » – et il était évident à mes yeux qu'elle était fort désireuse de jouir de la compagnie d'un homme jeune, elle l'avait avoué dès le départ.

Mais pourquoi moi ? Pourquoi devrais-je avoir cette chance ?

Étais-je si attirant ? Je ne l'avais jamais cru. Peut-être était-ce seulement parce que je ne présentais aucun risque : ici aujourd'hui, parti demain, peu de complications en perspective. Oui, c'était sans doute ça. *Si* elle ne se payait pas tout simplement ma tête. Peut-être n'était-elle qu'une aguicheuse...

Ce n'était pas une aguicheuse.

À huit heures trente ce soir-là, j'étais au bar de mon hôtel – j'y étais depuis une heure, prenant soin de ne pas trop boire, incapable de manger quoi que ce soit – et le garçon m'appela en me disant qu'il y avait une communication téléphonique pour moi. Je me précipitai vers la réception, l'employé s'éclipsa discrètement et me laissa seul.

« Peter ? » Sa voix était riche de promesses. « Il est parti. Je nous ai réservé une table, pour dîner à neuf heures. Est-ce que ça vous convient ?

— Une table ? Où ça ? » J'avais le souffle court.

— Eh bien, ici, bien sûr ! Oh, ne vous inquiétez pas, vous ne risquez rien. Et de toute façon, Nichos est au courant.

— Au courant ? » J'étais pris de court, un peu paniqué. « Au courant de quoi ? »

— Que nous dînons ensemble. En fait, c'est lui qui l'a suggéré. Il ne voulait pas que je reste seule à dîner – et puisque c'est votre dernière soirée ici...

— Je saute dans un taxi, lui dis-je.

— Bien. Il me tarde de vous... voir. Je vous attends au bar. »

Je replaçai le téléphone sur son socle, me demandant si elle prenait toujours un *apéritif*⁽¹⁾ avant le plat de résistance...

J'avais pris soin de ma tenue. En fait, j'étais immaculé. Cravate noire, veste de smoking blanche (de location), pantalons noirs et chemise à jabot (la seule que j'aie jamais possédée). Mais j'aurais dû me douter que je ne serais jamais à sa hauteur. On aurait dit que tout ce qu'elle accomplissait était parfait. Je ne pouvais qu'espérer que c'était vrai, pour *tout*.

Dans sa robe de soirée en dentelle noire, au décolleté plongeant, aux manches larges et courtes et aux délicates broderies d'argent, elle était renversante. Assis à côté d'elle au bar, moi buvant mon whisky sec et elle sirotant son Cinzano, je ne pouvais pas la quitter des yeux. Par deux fois, je tendis la main pour prendre la sienne, et par deux fois elle me découragea.

« Ils sont peut-être discrets, dit-elle en dirigeant ses yeux verts en direction des clients de l'hôtel debout près du bar en train de parler, puis en les tournant vers moi. Mais il n'est pas besoin de leur fournir des occasions de jaser.

— Pardonnez-moi, Adrienne, lui répondis-je d'une voix rauque et tremblante. Mais...

— Comment se fait-il, interrompit-elle d'un ton amusé, qu'un bel homme comme vous soit – comment dire ? – "en manque" ? »

Je poussai un gloussement. « Voilà une expression qui ne sied guère à une dame, lui dis-je.

— Ah oui ? Et ce que j'ai prévu cette nuit me siérait davantage ? »

Ma voix se fit un peu plus rauque. « Et qu'avez-vous prévu ?

— Je vous le dirai pendant le repas », répondit-elle à voix basse. À ce moment-là, un garçon s'approcha de nous, une serviette sur le bras, et nous invita à le suivre jusqu'au restaurant.

Adrienne mangeait peu, je dévorais mon repas. Elle buvait un vin blanc léger, j'absorbais à grandes gorgées un riche vin rouge, dans un verre que le garçon était incapable de laisser tranquille très longtemps. Heureusement, j'étais affamé – je n'avais pas mangé de toute la journée –, car sinon ce repas m'aurait fait étouffer. Tout avait été commandé à l'avance, tout était richement préparé.

« Cette clé, me dit-elle finalement, ouvre la porte de notre suite. » Le repas était fini, et nous fumions une cigarette en dégustant nos liqueurs. « Elle est au rez-de-chaussée. Ce soir, vous entrez par la porte, demain matin, vous sortez par la fenêtre. Une petite promenade jusqu'au front de mer, de quoi vous revigorer. Que pensez-vous de ce plan ?

— Incroyable !

— Vous ne me croyez pas ?

— Non, je ne crois pas à ma bonne fortune.

— Chacun de nous a besoin de quelque chose, contentons-nous de cela.

— Je crois bien que je suis en train de tomber amoureux de vous, dis-je. Et si je n'avais pas envie

de partir demain matin? »

Elle haussa les épaules, sourit et dit: « Qui sait ce que demain nous apportera? »

Comment avais-je pu la considérer comme une fille ordinaire? Ou même une femme ordinaire? C'était certainement une fille, une femme si vous voulez, mais si... *experte*! Belle comme une princesse et experte comme une putain.

Si les légendes de Mario étaient réalité, et si Nichos Karpethes était vraiment Necros, alors il avait choisi la compagne idéale. Il n'existait pas d'homme sur cette Terre capable de résister à Adrienne, de cela j'étais certain. Ces pensées étaient présentes à mon esprit – mais seulement de façon vague, informulée – quand je la laissai seule dans le restaurant et me dirigeai vers l'entrée de sa chambre, à l'arrière de l'hôtel. Mon esprit était accaparé par d'autres pensées, beaucoup plus immédiates et de nature exclusivement érotique.

Je trouvai sa suite, y entrai, laissai la porte entrouverte derrière moi.

Ce qu'il y a de bien avec les hôtels italiens, c'est la taille de leurs chambres. Une suite est vraiment immense. En fait, seule une pièce de celle-ci m'intéressait, et Adrienne avait fort obligeamment laissé sa porte ouverte.

Je transpirai. Et pourtant... je frissonnai.

Adrienne m'avait dit qu'elle me suivrait dans un quart d'heure, le temps de fumer une autre cigarette et de finir son verre. Puis elle viendrait à moi. À ce moment-là, tout le personnel de l'hôtel devait savoir que j'étais dans sa chambre, mais nous étions en Italie.

V

Je frissonnai de nouveau. L'excitation? Sans doute.

Je me déshabillai, trouvai la salle de bains, pris la douche la plus rapide de ma vie. Tout en me séchant, je me dirigeai vers la chambre.

Entre celle-ci et la salle de bains, une petite porte était entrouverte. Je me figeai en arrivant à son niveau, mes sens soudain en alerte, les oreilles en éveil comme des récepteurs cherchant à capter le moindre bruit. Car j'avais entendu un bruit, j'en étais sûr, un bruit en provenance de cette pièce...

Grattement? Froissement? Chuchotement? Je n'en savais rien. Mais un bruit.

Adrienne allait bientôt arriver. Toujours debout devant cette porte, je continuai de me sécher. Mes pieds nus étaient toujours cloués au sol, mais mes mains continuaient automatiquement de frotter mon corps avec la serviette. Mes nerfs, rien que mes nerfs. Je n'avais entendu aucun bruit, ou alors ce n'était que le vent du large qui murmurait à travers une fenêtre ouverte.

Je cessai de me frotter, fis un pas en direction de la chambre, entendis de nouveau le bruit. Un petit cri étouffé. Une gorge aspirant de l'air.

Karpethes? Que diable se passait-il?

Je frissonnai violemment, ma chair soudain glacée se révolta en un long frémissement. Mais... je me forçai à agir, retournai à la chambre, me rhabillai en hâte (ne laissant que ma veste et ma cravate sur le lit) et retournai silencieusement vers la petite pièce.

Adrienne devait être en route. Il ne fallait pas qu'elle me trouve en train de farfouiller ainsi, comme un gamin trop curieux. Il fallait que je surmonte cette sensation imbécile qui me donnait la chair de poule. Une attaque d'inquiétude dans de telles circonstances n'avait rien d'extraordinaire,

bien au contraire, mais je n'allais pas la laisser me gâcher la nuit. Je poussai la porte de la pièce, pénétrai dans les ténèbres, trouvai le commutateur. Puis...

Je retins mon souffle et pressai le bouton.

Cette pièce était à moitié aussi grande que les autres. Elle contenait un lit à une place, une table de nuit, une armoire. Rien de plus, du moins rien d'immédiatement apparent à mes yeux scrutateurs. Mon cœur, qui battait à tout rompre, ralentit ses palpitations et retrouva lentement son rythme normal. La fenêtre était ouverte, les volets fermés – mais les bruits nocturnes pénétraient quand même dans la pièce. La rumeur lointaine de la circulation, l'éclat des klaxons – des bruits de vacances venus d'en bas.

Je poussai un soupir de reconnaissance, et vis quelque chose qui dépassait sous l'oreiller. Le coin d'une carte ou d'un objet de cuir noir, comme un portefeuille ou...

Ou un passeport!

Un passeport grec, celui de Karpethes, comme je le découvris en l'ouvrant. Mais comment était-ce possible? L'homme sur la photo était jeune, guère plus âgé que moi. Sa date de naissance le prouvait. Et c'était bien son nom qui était inscrit: Nichos Karpethes. Imprimé en grec, bien sûr, mais lisible quand même. Son fils?

Le mystère de ce passeport avait réussi à calmer mes nerfs. Je le jetai sur le lit, le contemplai un instant, poussai un nouveau soupir... et me figeai instantanément!

Grattement, sifflement, grognement – venu de l'armoire.

Des souris? Ou bien quelque chose de plus sinistre?

Alors même que mes cheveux se dressaient sur ma nuque, je sentis la colère monter en moi. Il y avait ici trop de choses inexplicables. Trop de choses que je ne comprenais pas. Et que craignais-je donc? Les légendes racontées par Mario? Non, car l'expérience m'avait montré que les Italiens avaient une fâcheuse tendance à tout comprendre de travers. Oh oui, une fâcheuse tendance...

Je tendis la main, tournai le loquet de l'armoire et ouvris les portes en grand.

Je ne vis tout d'abord rien d'extraordinaire. Mes yeux ne savaient pas ce qu'ils cherchaient. Des chaussures de cuir, deux paires, étaient posées côte à côte sur le sol. Des costumes de taille garçonnet étaient suspendus à des cintres d'acier. Et – mon Dieu, mon Dieu – un corset!

Je sortis en reculant de cette petite pièce sur des jambes flageolantes, autour de moi le silence hurlait, mes yeux étaient exorbités, ma mâchoire pendante...

« Peter? »

Elle franchit la porte d'entrée de la suite, flotta jusqu'à moi, impatiente, souriante, les yeux verts et brillants. Puis le soupçon perça dans son regard, la colère quand elle vit l'état dans lequel j'étais. « Peter! »

Je m'écartai quand ses mains voulurent me saisir, ces mains que je n'avais encore jamais touchées, qui ne m'avaient encore jamais touché. Puis je me retrouvai dans la chambre, m'emparai de ma veste et de ma cravate sur le lit (ne me demandez pas pourquoi!) et passai par la fenêtre d'un bond, poussant un cri inarticulé dans sa direction et agitant frénétiquement mon pied quand elle tenta de me saisir. Ses yeux verts étaient un enfer bouillonnant. « *Peter!* »

Ses doigts se refermèrent sur mon bras, comme un étau d'acier chauffé à blanc. Forte comme deux hommes, elle commença à me hisser dans sa tanière!

Je poussai du pied contre le mur, me débattis, me libérai et allai m'écraser dans les buissons. Puis je me relevai, suffoquant, et courus dans la nuit en titubant. Courus sur les pentes escarpées, à travers des gouffres peuplés de pins noirs, sous un ciel criblé d'étoiles, en direction des lueurs accueillantes, du village que j'apercevais en bas...

Le lendemain matin, quand je repensai à la façon dont j'avais dévalé cette pente en proie à la panique, je m'estimai heureux d'avoir survécu. L'endroit était un véritable précipice. J'étais finalement tombé, mais sur une courte distance. Dans les ténèbres absolues, ma tête était venue heurter quelque chose de dur. Mais...

J'avais survécu. Survécu à Adrienne et à ma fuite loin d'elle.

Je m'étais éveillé à l'aube, avais caressé la bosse qui ornait mon front, et m'étais dirigé en titubant vers mon hôtel encore endormi, m'étais enfermé à *clé* dans ma chambre – et étais resté assis là-bas en gémissant jusqu'à ce que le car se mette en route pour aller à l'aéroport.

Affaibli ? Peut-être l'étais-je, peut-être le suis-je encore.

Mais plus tard, sur la route de Gênes, entouré de gens et réchauffé par la douce lumière du soleil, je fus de nouveau capable de penser. Je pus relever ma manche et examiner la marque laissée sur ma peau par quatre doigts et un pouce griffus, cette marque blanche sur ma chair bronzée, sur laquelle les poils ne repousseraient jamais plus, ces balafres de peau morte et ridée.

Et en voyant ces marques, je me rappelai l'armoire et le corset – et ce que le corset avait contenu.

Cette petite marionnette, cet homoncule, à peine vivant, les bras émergeant du corset comme deux brindilles, la tête soutenue par le haut du corset étroitement boutonné. Et cette grande épingle sur le cintre de métal, qui venait pincer la peau fripée du sommet de son crâne pour le tenir droit. Et ces pitoyables jambes émaciées qui s'agitaient faiblement, et ces yeux, ces yeux qui me suppliaient !

Mais il ne faut plus que je m'attarde à penser à ces yeux.

Le vert est une couleur que je ne supporte plus désormais...

Table

[Sur les traces de Lovecraft](#)

par Richard D. Nolane

[Rencontre avec Brian Lumley](#)

par Richard D. Nolane

[Le coquillage de Chypre](#)

[La conque des grands fonds](#)

[Un fou du volant](#)

[L'avant-poste des Grands Anciens](#)

[Le chuchoteur](#)

[Énigmatiquement vôtre](#)

[L'horreur dans l'asile](#)

[Necros](#)

Série
« Fantastique/Science-fiction/Aventure »
sous la direction de Hélène Oswald

Des œuvres insolites et rares appartenant à chacun des genres ou même aux trois à la fois : des livres toujours plus passionnants.

Abraham Merritt : *Sept pas vers Satan*.
Robert E. Howard : *Le pacte noir* (inédit).
W.-H. Hodgson : *La chose dans les algues* (partiellement inédit).
B.R. Bruss : *Les espaces enchevêtrés* (inédit).
W.-H. Hodgson : *Les canots du « Glen Carrig »*.
Abraham Merritt : *La femme-renard* (inédit).
C.S. Lewis : *Cette hideuse puissance*.
Olaf Stapledon : *Créateurs d'étoiles*.
Fred Hoyle : *Le nuage noir*.
Robert E. Howard : *Kull le roi barbare* (inédit).
Colin Wilson : *Les parasites de l'esprit*.
Bernard Blanc : *Que sont les fantômes devenus ?* (inédit).
Fitz James O'Brien : *Qu'était-ce ?*
Albert et Jean Crémieux : *Chute libre*.
Jean-Pierre Fontana : *La femme truquée* (inédit).
Michel Jeury : *La machine du pouvoir*.
Gérard Klein : *Le gambit des étoiles*.
Raymond F. Jones : *Les Imaginox*.
Talbot Mundy : *L'œuf de jade*.
Daniel Walther : *Les quatre saisons de la nuit* (inédit).
John Amila : *Le 9 de Pique*.
Robert Bloch : *Retour à Arkham* (inédit).
Jack Williamson : *La nef d'Antim*.
Sir Arthur Conan Doyle : *La ville du gouffre*.
Théodore Sturgeon : *La sorcière du marais*.
Robert E. Howard : *Solomon Kane* (inédit).
John Buchan : *Le collier du prêtre Jean*.
Donald Wandrei : *Cimetière de l'effroi*.
Abraham Merritt : *Rampe, ombre, rampe !* (inédit).
B.R. Bruss : *Nous avons tous peur*.
H. Rider Haggard : *La fille de la sagesse*.
C.S. Lewis : *Le silence de la Terre*.
C.S. Lewis : *Voyage à Vénus*.
Norman Spinrad : *Les Solariens*.
Sheridan Le Fanu : *Le mystérieux locataire* (inédit).
Charles-Gustave Burg : *Le pantacle de l'ange déchu*.
Daniel Walther : *L'hôpital et autres fables cliniques* (inédit).
Robert E. Howard : *Le retour de Kane* (inédit).
J.H. Rosny aîné : *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle*.
Robert E. Howard : *L'homme noir*.
Jean-Pierre Fontana : *La geste du Halaguen*.
Robert F. Young : *Le Pays d'Esprit*.
Claude Seignolle : *Histoires maléfiques*.
William H. Hodgson : *Carnacki et les fantômes*.
Colin Wilson : *La pierre philosophale* (inédit).
J.-H. Rosny aîné : *La force mystérieuse* suivi de *Les Xipéhuz*.
H. Rider Haggard : *Aycha*.
B.R. Bruss : *Le tambour d'angoisse*.
Robert Bloch : *Parlez-moi d'horreur...*

Bram Stoker : *Le joyau des sept étoiles*.
 W.-H. Hodgson : *Le Pays de la Nuit*, tome 1.
 W.-H. Hodgson : *Le Pays de la Nuit*, tome 2.
 H. Rider Haggard : *Le peuple du brouillard*.
 Sir Arthur Conan Doyle : *Le monde perdu*.
 Daniel Walther : *Requiem pour demain*.
 Edmund Cooper : *Le jour des fous*.
 H. Rider Haggard : *Aycha et Allan*, tome 1 (inédit).
 H. Rider Haggard : *Aycha et Allan*, tome 2 (inédit).
 Jack Williamson : *Les dents du Dragon*.
 Robert E. Howard : *Bran Mak Morn*.
 J.-H. Rosny aîné : *L'énigme de Givreuse*.
 Montague Rhodes James : *Siffle et je viendrai...*
 Jean Ray : *Visages et choses crépusculaires*.
 Lyon Sprague De Camp : *Le règne du gorille*.
 Henry James : *Les fantômes de la jalousie*.
 Robert E. Howard : *Cormac Mac Art* (inédit).
 H. Rider Haggard : *She*, tome 1.
 H. Rider Haggard : *She*, tome 2.
 W.-H. Hodgson : *L'horreur tropicale* (inédit).
 Sprague De Camp : *De peur que les ténèbres...*
 Donald Wandrei : *L'œil et le doigt*.
 Abraham Merritt : *Le monstre de métal*.
 Sir Arthur Conan Doyle : *La ceinture empoisonnée*.
 James Blish : *Pâques noires*.
 H. Rider Haggard : *La fleur sacrée*, tome 1.
 H. Rider Haggard : *La fleur sacrée*, tome 2.
 Robert Bloch : *La fourmilière*, suivi de *Matriarchie*.
 Robert E. Howard : *Agnès de Chastillon* (inédit).
 Evangeline Walton : *La maison des sorcières*.
 Marc Agapit : *École des monstres*.
 André Norton : *Le miroir de Merlin* (inédit).
 H. Rider Haggard : *Les mines du roi Salomon*.
 B.R. Bruss : *Le grand Kirn*.
 Jules Verne : *L'étonnante aventure de la mission Barsac*, tome 1
 Jules Verne : *L'étonnante aventure de la mission Barsac*, tome 2.
 Frank Belknap Long : *Le gnome rouge*.
 Robert E. Howard : *El Borak l'invincible* (inédit).
 John Buchan : *Le vingt-sixième rêve ou L'aire de danse* (inédit).
 Henry James : *Owen Wingrave*.
 Sir Arthur Conan Doyle : *Au pays des brumes*.
 Alfred Kubin : *L'autre côté*.
 H. Rider Haggard : *La vierge du soleil*.
 H. Rider Haggard : *Allan Quatermain*, tome 1 (inédit).
 H. Rider Haggard : *Allan Quatermain*, tome 2 (inédit).
 John Taine : *Le flot du temps*.
 Jean Ray : *La gerbe noire*.
 Robert Bloch : *Les yeux de la momie*.
 Raymond de Rienzi : *Les Formiciens*.
 Robert E. Howard : *El Borak le Redoutable* (inédit).
 John Flanders : *Visions nocturnes* (inédit).
 Dennis Wheatley : *La découverte de l'Atlantide*.
 Robert E. Howard : *El Borak le Magnifique* (inédit).
 John Flanders : *Visions infernales*.
 Jean Ray : *Trois aventures inconnues de Harry Dickson* (inédit).
 Abraham Merritt : *La femme du bois* (partiellement inédit).
 Jean Ray : *La croisière des ombres*.
 H. Rider Haggard : *L'Esclave Reine*.

Robert E. Howard : *El Borak l'Éternel* (inédit).

Robert Bloch : *Le train pour l'enfer*.

Daniel Walther : *Nocturne sur fond d'épées, la saga de Synge et Brennan* (inédit).

Abraham Merritt : *Brûle, sorcière, brûle !*

Jean-Pierre Andrevon : *Ce qui vient de la nuit* (inédit).

Jean Ray : *Trois aventures inconnues de Harry Dickson/2* (inédit).

Robert E. Howard : *Wild Bill Clanton* (inédit).

Robert Bloch : *Nounours est pyromane*.

John Taine : *Germes de vie*.

Robert E. Howard : *Kirby O'Donnell* (inédit).

Graham Masterton : *Le faiseur d'épouvantes*.

Fred Hoyle : *Le premier octobre il sera trop tard*.

Dennis Wheatley : *Les vierges de Satan*, tome 1.

Dennis Wheatley : *Les vierges de Satan*, tome 2.

John Flanders : *La malédiction de Machrood* (inédit).

Robert E. Howard : *Cormac Fitzgeoffrey* (inédit).

Sir Arthur Conan Doyle : *Du fond de l'abîme*.

Daniel Walther : *Cœur moite et autres maladies modernes* (inédit).

H. Rider Haggard : *L'épouse d'Allan* (inédit).

Robert E. Howard : *Steve Harrison et le Maître des morts* (inédit).

Thomas Owen : *Les chemins étranges*.

Graham Masterton : *La vengeance du Manitou* (inédit).

Jean Ray : *La cité de l'indicible peur*.

Gérard Klein : *Histoires comme si...*

Robert E. Howard : *Steve Harrison et le Talon d'argent* (inédit).

Lord Dunsany : *Encore un whiskey, Monsieur Jorkens ?* (inédit).

John Flanders : *La neuvaine d'épouvante* (inédit en France).

Jean Ray : *Le livre des fantômes*.

Graham Masterton : *La maison de chair*.

August Derleth : *L'amulette tibétaine*.

Robert E. Howard : *Vulmea le pirate noir* (inédit).

Maurice Renard : *Le papillon de la mort*.

Dennis Wheatley : *Territoire interdit*.

Graham Masterton : *Les puits de l'enfer* (inédit).

Robert F. Young : *Le Léviathan de l'espace*.

Jean Ray : *Les contes du whisky*.

Robert E. Howard : *Sonya la Rouge* (inédit).

H. Rider Haggard : *Eve la Rouge*.

Robert Bloch : *L'homme qui criait au loup*.

Robert E. Howard : *Les Habitants des tombes* (inédit).

Clark Ashton Smith : *L'île inconnue* (partiellement inédit).

Jean Ray : *Le carrousel des maléfices*.

John Flanders : *La brume verte* (inédit).

H. Rider Haggard : *La nuit des Pharaons* (inédit).

Graham Masterton : *Le Djinn*.

Robert E. Howard : *Le tertre maudit* (partiellement inédit).

Clark Ashton Smith : *Ubbo-Sathla* (partiellement inédit).

Jean Ray : *Les derniers contes de Canterbury*.

Jacques Finné : *Trois seigneurs de la nuit* (partiellement inédit).

Robert E. Howard : *Le chien de la mort* (inédit).

Jean Ray : *Les contes noirs du golf*.

John Flanders : *Les feux follets de Satan* (inédit).

H. Rider Haggard : *Cœur du Monde* (première édition complète).

Robert Marasco : *Notre vénérée chérie*.

Robert E. Howard : *La main de la déesse noire* (inédit).

Clark Ashton Smith : *L'empire des nécromants* (partiellement inédit).

Richard Matheson : *Une aiguille en plein cœur*.

W.H. Hodgson : *Les pirates fantômes*.

Bram Stoker : *Le repaire du ver blanc*.
Thomas Owen : *La cave aux crapauds*.
Robert E. Howard : *La route d’Azraël* (inédit).
John Flanders : *Les contes du Fulmar* (inédit).
John Buchan : *Salut aux coureurs d’aventures*.
Robert E. Howard : *Almuric* (inédit).
Clark Ashton Smith : *La Gorgone* (inédit).
Edmond Hamilton : *Le dieu monstrueux de Mamurth*.
Thomas Owen : *Cérémonial nocturne*.
Brian Lumley : *L’avant-poste des Grands Anciens* (inédit).

À paraître en octobre :

Robert E. Howard : *Le seigneur de Samarcande* (inédit).

Sans oublier, dans NéO/Plus :

Graham Masterton : *Le démon des morts* (inédit, en septembre).
H. Rider Haggard : *La fille de Montézuma* (1^{ère} édition complète, en octobre).

Toutes les couvertures de la série sont illustrées
par Jean-Michel Nicollet.

Cet ouvrage a été composé et achevé d’imprimer en août 1986 sur les presses des Imprimeries Le Scorpion à Grimbergen/Verviers (Belgique).
Dépôt légal : août 1986. Imprimé en Belgique.

[1](#) En français dans le texte (NDT).

L'AVANT-POSTE DES GRANDS ANCIENS

Un mollusque hypnotique et qui marche — Une conque vieille de soixante millions d'années qui ne veut pas mourir et qui se réfugie dans le corps d'un homme comme un bernard-l'ermite — Comment se venger des automobiles meurtrières ? — Douze heures d'angoisse dans l'avant-poste des Grands Anciens avant l'horreur finale — Un petit bossu maléfique — La guerre des sorciers pour le pouvoir suprême — Du danger de trop manipuler les formules secrètes des Grands Anciens — Qui se nourrit de la jeunesse n'est pas toujours celui que l'on croit ! : huit nouvelles fantastiques dont une bonne moitié ont été publiées par Arkham House, un recueil savamment dosé par Richard D. Nolane, le spécialiste du fantastique, de l'horreur, de l'aventure et de la peur, par l'un des meilleurs représentants du nouveau fantastique anglo-saxon avec Stephen King et Graham Masterton.

Quelques heures de plaisir et de frissons garantis pour les amateurs...

Né en 1937, l'année même de la mort de Lovecraft, Brian Lumley est généralement considéré comme son fils spirituel. Ses premiers écrits, ainsi qu'une bonne partie de son œuvre, ont d'ailleurs été publiés aux États-Unis chez Arkham House, essentiellement sous l'égide d'August Derleth. Comme Derleth lui-même il a été à la fois accusé par les uns de vampiriser l'œuvre du maître et reconnu par les autres comme une sorte de "réincarnation" littéraire du créateur du mythe de Cthulhu. Relativement peu traduit en France — et sa série consacrée à Titus Crow, parue chez Albin Michel dans la collection "Super-Fiction", ne représente pas le meilleur de son œuvre — il est célèbre dans les pays anglo-saxons et plusieurs gros romans, comme Khai of Ancient Khem, la trilogie du Psychomech ou Necroscope, ont connu un succès assez impressionnant en Angleterre.

FANTASTIQUE
SCIENCE-FICTION
AVENTURES

